

LES AUGURES DE GENÈVE

264

DU MÊME AUTEUR

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

- LES JUSTICES DE PAIX, ou LES VINGT FAÇONS DE
JUGER DANS PARIS. (A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)
LE PALAIS ET SES GENS DE JUSTICE. (A. FAYARD ET
Cie Éditeurs.)
LA FARCE DE LA SORBONNE. (A. FAYARD ET Cie, édit.)
VALENTINE OU LA FOLIE DÉMOCRATIQUE.
(A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)
ALIBORONS ET DÉMAGOGUES. (A. FAYARD ET Cie, édit.)
GLOZEL, VALLON DES MORTS ET DES SAVANTS.
(A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)

PARIS, SA FAUNE ET SES MŒURS

- L'HOTEL DES VENTES, avec les dessins de JEAN LEFORT
(A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)

LA GUERRE

- GASPARD [Prix Goncourt 1915]. (A. FAYARD ET Cie, édit.)
SOUS LE CIEL DE FRANCE. (A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)
LES RAPATRIÉS. (BERGER LEVRAULT, éditeurs.)
LE MAJOR PIPE ET SON PÈRE. (A. FAYARD ET Cie, édit.)
GRANDGOUJON. (A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)

LA PAIX

- AMADOU, BOLCHEVISTE. (A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)

GRANDES FIGURES

- ANTOINE DÉCHAINÉ. (A. FAYARD ET Cie, éditeurs.)
ANTOINE ENCHAINÉ. (EDITIONS DES CAHIERS LIBRES.)
LE SOLOLOQUE DE MAURICE BARRÈS. (A. FAYARD ET
Cie, éditeurs.)
LA PRODIGIEUSE VIE D'HONORÉ DE BALZAC.
(Plon, éditeurs.)
SOUS L'ŒIL EN FLEURS DE MADAME DE NOAILLES.
(Librairie des Champs-Élysées.)
LE MARÉCHAL JOFFRÉ. (Editions de la Lampe d'argile).

THÉÂTRE

- LE PACHA. — LA PIE BORGNE. (Stock.)
LES PLAISIRS DU HASARD. (N. R. F.)
IL FAUT QUE CHACUN SOIT A SA PLACE. (N. R. F.)

36. 925
Bibl. imp. de Liepzig
doublet.
Regina Maria "Sui
Buenos Aires
RENÉ BENJAMIN

21/1/942.



Donation
Dni Florica Raminaru

LES AUGURES DE GENÈVE

147606
909741

12 III

PARIS
ARTHÈME FAYARD ET C^{ie}, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

50929

PC 66/10

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON
DE LA MANUFACTURE IMPÉRIALE, NUMÉROTÉS DE 1 A 30.
SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 31 A 105.

TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL
DES PAPETERIES LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 106 A 405.

L'ÉDITION ORIGINALE A ÉTÉ IMPRIMÉE SUR PAPIER ALFA.

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



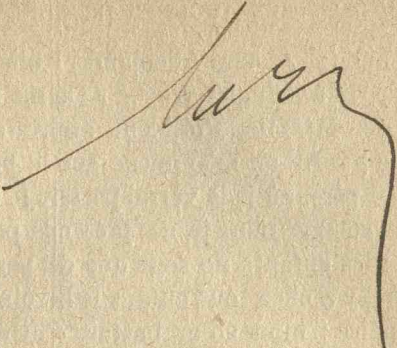
C147606

*Copyright by A. Fayard et C^{ie}, 1929.
Tous droits de traduction, reproduction
et adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Russie.*

341.1

I

LES VEDETTES



JOURNALISTES, femmes du monde, abbés démocrates, leurs lecteurs, leurs dîneurs et leurs boys-scouts, chantent et dansent les louanges de la Société des Nations, avec une fièvre qui m'a toujours mis en défiance. Ils veulent convaincre et ils sont offensifs. Ils paraissent chaleureux et ils me glacent. Y a-t-il pourtant plus beau sujet que celui qui les exalte ? Les peuples, à Genève, auraient créé une entreprise de « bonté internationale ». Quelle nouvelle ! Et qui n'aimerait rêver là-dessus ?

Je garde un souvenir d'enfance si pénible sur la cruauté des nations !

J'étais tout petit : j'entendais mes parents, à table, parler de l'affreuse guerre du Transvaal, de la férocité des Anglais, des Boers héroïques. Un jour, on annonce que le Président Krüger, cette figure de légende, se rend en Europe pour implorer la pitié des grands pays. Dès lors, je rêve tout haut ; je rêve de le voir. J'apprends qu'il est en Italie, qu'il traverse l'Allemagne : je

demande : « Alors... Allemands, Italiens ont déclaré la guerre à l'Angleterre ?... » On me répond : « Pas encore. Mais le Président arrive en France, à Paris ! » Et on m'emmène sur le balcon de mon grand-père, où je le verrai passer. Je répète : j'étais haut comme rien, je ne prétends pas que j'étais bon ; les enfants ne sont que de petits hommes ; mais il y a chez tout enfant le besoin impérieux de la justice ; mon cœur battait d'attendre ce héros malheureux, et j'étais sûr que la foule, française comme moi, qui l'attendait comme moi, allait se jeter à ses genoux, jurer de le défendre, partir contre l'ennemi cruel. J'escomptais le miracle.

Il ne se passa rien. Ce fut Krüger qui passa.

Je le revois toujours, avec sa tête de veuf et son chapeau noir. De braves gens l'acclamaient, contenus par la police. Il est retourné dans son pays, pour y mourir. Il faudra que j'écrive, un jour, un éloge de la mort.

La guerre ! Les guerres ! Depuis que je suis né, ce ne fut qu'une suite de guerres, entre bons peuples ! *L'Iliade*, *l'Enéide* n'étaient rien, puisqu'en somme ce pouvait être des fables. Un petit français ne se représente pas qu'Achille ait pu être son grand père, mais il ne pense plus à jouer, lorsque sa mère raconte les horreurs du siège de Paris, le ciel gris aux lueurs sanglantes, le froid, la faim, les obus.

— Oui, mon petit, on mangeait du rat ! Ton grand-père était garde national à la porte de

Clichy. Il neigeait. J'entendais chaque nuit le bombardement. Ah ! la cruelle Allemagne !

Premières terreurs sur ce mot-là. Mais d'autres peuples, bientôt, vont se disputer l'honneur de mettre le drame dans nos esprits. La cruelle Amérique coule les vaisseaux de l'Espagne, et contre le droit des gens met la main sur Cuba. Puis c'est le cruel Japon poignardant, « le bon géant russe » ; les cruels Italiens tirant sur les gazelles de la Libye ; le Turc enfin, le Grec, le Serbe, le Bulgare mêlant leur sang si cruellement ; jusqu'au jour où l'Allemand rentre en Lorraine, et brûle et tue. Quelle fête, après toutes ces délicatesses, de penser qu'on pense à la bonté !

Il doit falloir, pour la proposer, bien avant même de l'imposer, des hommes ayant l'aspect qu'avait le colosse de Rhodes. « A Genève, on ne doit voir que des géants ! » me disais-je. Était-ce donc l'homme que je suis, ou bien l'enfant que j'étais, qui partit, un soir de septembre, dans ce train où je n'aperçus que des asiatiques jaunes et noirs ? Sombres yeux ; dents en or. Sous l'impression de tragiques couleurs, avant même d'être en route, j'avais retrouvé mon âge et mon cœur résigné ; et je m'endormais, songeant que le sommeil est le grand remède contre les drames du monde.

C'est louable, c'est excellent de passer une frontière en dormant ; et je dormis jusqu'à Genève, où des hommes du chemin de fer m'éveillèrent.

Des Suisses : ils avaient l'air bon. Ils me dirent d'une lourde voix :

— Si Monsieur vient pour l'Assemblée, il arrive comme il faut. C'est ce matin que parle Priand !

Annnonce dorée de respect. Aussi, je m'étonnai moins, quand un quart d'heure plus tard, le portier d'hôtel, un Vénitien, s'empressa dans ma chambre :

— On ouvlila les valises à Mésieur ! On langela tout ! Qué Mésieur coule entendle Bliand !

Il n'y avait pas d'envie, mais de l'ardeur dans son exhortation. Un peu de plus, il m'aurait poussé dehors.

J'étais sur la rive droite, dans le soleil. Briand parlait sur la rive gauche, à la salle de la Réformation, dans l'ombre. Il fallait traverser le lac : je sautai dans un canot. L'homme qui le conduisait reconnut un français ; il l'était aussi ; et il gouvernait mal, nerveux de penser que son ministre allait parler ; si bien qu'il me dit en abordant de travers :

— Monsieur a de la chance d'entendre Briand !
Pourvu qu'il nous conserve la Paix !

Priand ! Bliand ! Briand ! Trois notes sur un même air. C'est à croire que cette Société des Nations n'a qu'un membre, et qu'ils le voient tous, ces hommes du peuple et de trois peuples, sous la forme d'une colombe tenant un brin d'olivier. Je connais une autre forme à ce français dont ils parlent.

Comme chaque fois qu'un spectacle est annoncé, les pauvres hommes, qui se fuient eux-mêmes, accourent. Piétons, autos marquent de la hâte et de la curiosité. Et on se presse à la porte de cette salle, où je pénètre... en même temps qu'un Allemand. Ce n'est pas que je le connaisse, ni qu'il ait dit ce qu'il est, mais il vient de saluer un collègue, et je sais que dans les cinq parties du monde il n'y a que l'enfant d'une femme de Germanie, pour avoir tant de poids dans la bonne grâce. Un Allemand : c'en est un ! Je ne suis pas habitué d'en voir. Mais depuis quinze ans bientôt je n'ai pu vivre un seul jour sans penser à l'Allemagne, comme je pense à la mort. Ainsi je regarde cet homme avidement. S'est-il battu ? Qui a-t-il tué ? Comment sont ses mains ? Cent questions pathétiques m'assaillent, aussitôt que je rencontre un exemplaire de cette race qui a voulu détruire la mienne. Peu m'importent les nouveaux aspects du problème, les protestations de Berlin, les faiblesses de Paris ! Je ne saurais dévisager d'Allemand sans un trouble, où se mêlent méfiance et mélancolie...

La salle s'appelle de la Réformation. Qu'elle est morne, et banale ! Comme elle déçoit ! Manque de génie, Monsieur l'architecte, c'est grave ! Personne ne comprendra pour qui, pour quoi vous l'avez faite. Est-ce à la gloire de Dieu ? Quelle déchéance d'y enfermer des députés ! On dit qu'il y avait un orgue, mais qu'il est étouffé

sous des tentures. Et cette verrière ! Qu'elle ferait bien au-dessus d'une halle aux poissons !...

Si du moins l'on avait eu l'idée de donner la forme d'un cirque à ce lieu de réunion, où des hommes viennent se voir des quatre coins du monde. Ils auraient besoin de se dévisager : vous les mettez en rangs d'oignons, les uns derrière les autres ; êtes-vous sûrs que le dos d'un ennemi peut conseiller la paix ? Serait-ce trop d'une vraie figure ? Enfin, c'est fait et bien manqué. Asseyez-vous, Messieurs les Délégués des quarante-neuf nations, sans vous soucier de mon sentiment. Sentez vous-mêmes, tâchez de penser, et que Dieu vous garde, tandis que Briand parlera. Car Briand va parler. Que tout ce que je dis est oiseux dans une minute pareille ! Ces journalistes qui se pressent, ces femmes du monde qui courent, et qui montent, en haletant : « Pourvu... qu'il y ait encore... de la place ! » toutes et tous sont la proie du plaisir qu'ils escomptent de Briand. Les journalistes en leurs feuilles éphémères, vont à la hâte écrire sur lui, et ces femmes du monde, minces dans leurs robes de thé qu'elles ont mises dès ce matin, parleront, pour ne rien dire, de lui, toute une saison. La vanité fait signe : ils s'engouffrent, avec amour du vide, dans cette salle qui s'emplit. Les délégués sont à ras de terre ; la presse se tient penchée sur le premier balcon ; et ces dames palpitent, sous le plafond de la galerie supérieure.

Ayant regardé les délégués d'en bas, j'ai grimpé en haut pour voir comme on les voyait, là où on ne les voit plus. Mais on les devine. Les femmes y aident.

— Regardez, ma chère, regardez Briand !

— Je ne distingue pas.

— Ah ! moi, je distingue ! Cet homme m'attire. Je vois qu'il est à sa place et ne se soucie de personne. Je l'aime ! Il est charmant !

— Je l'aimerais aussi, dit l'autre, avec une moue, mais il est sale.

— Sale ? Pas du tout, reprend la première, il est nature. Je le vois à Cocherel. Nous avons une propriété près de lui. Je ne dis pas qu'il change souvent de chemise ; qu'est-ce que cela peut nous faire ? Mais il aime la terre ; et il est de sa couleur.

— Ah ! il aime tant la terre ? Je croyais qu'il était né...

— Au bord de la mer, oui et il l'aime aussi ! C'est un grand compréhensif... Cet homme-là me passionne !

Une troisième fait savoir qu'elle est revenue des eaux pour l'entendre. Une autre n'est pas partie : elle froisse une dépêche. Voilà son mari malade. Ah ! cet homme n'est pas fort ! Heureusement que sa mère peut le soigner. Elle espère pouvoir prendre le train sitôt après le discours. Enfin, il se dépense sur ces sommets une chaleur amoureuse qui m'enveloppe, et me fait craindre de paraître

indiscret. Je descends parmi les journalistes. Ils taillent leurs crayons, et soufflent sur le bois taillé qui s'envole pour retomber en miettes sur les crânes des délégués. C'est un signe d'indépendance. Vertu qui vaut l'amour, et je m'attarderais à la chanter, si de cette galerie la vue de ces délégués ne captivait pas mon attention. Moi aussi, comme cette femme dans l'ivresse, voici que je vois Briand, et même je ne vois plus que lui. Car il se distingue — c'est vrai — par la manière dont il se tient, dont il est seul à se tenir au milieu de tous ces hommes qui siègent. A tous voilà leur grave fonction : ils sont venus pour siéger. De Finlande ou d'Amérique c'est pour remplir un siège qu'ils ont quitté leur femme, leurs enfants, le pays de leur âme, et qu'ils ont supporté parfois trois semaines de mer, et de voyage offensant. Steamers, pullmans, palaces, ils ont tout enduré pour être enfin des hommes qui siègent ! Les voici donc siégeant, d'abord avec ce que la nature leur donna pour siéger, mais surtout avec un impayable air de solennité, que leur mère, occupée par ailleurs, oublia de garder pour elle à leur naissance ; et ils siègent renversés sur leurs sièges, épanouis par le fait qu'ils sont en train de siéger. Or, seul Briand ne pense pas à cet état de siégeur, et au lieu de s'étaler, il se ramasse, au lieu de dresser son nez et de faire pointer son ventre, il baisse la tête et il tend le dos. On voit sa bosse, ses cheveux, sa

main qui pianote sur une table où il n'y a rien, ni plume, ni papiers, ni serviette, ni dossiers, ni quoi que ce soit qui serve à lire ou à écrire. Les autres siègent et se sentent siégeant ; lui va parler et se sent parlant : sa main nerveuse scandé par avance un discours qu'il répète. Les autres l'attendent, calés dans leurs fauteuils. Lui se prépare à se lever : déjà il se plie en deux. Il sait bien ce qu'il va dire, mais il ne sait pas comment. Un discours n'est pas un exercice littéraire ; c'est un acte ; il va donc prendre le vent, puis se lancer ; et... il étonnera le monde ; ou du moins il l'espère ; les autres aussi. Dame, il a fait ses preuves. En 1926, lors de l'entrée de l'Allemagne, le jour où il s'écria : « Arrière les canons ! Arrière les mitrailleuses ! » il avait tellement emporté les cœurs, que le Président, bégayant d'émotion, dut déclarer : « Nous sommes trop émus... pour examiner la suite de l'ordre du jour... La séance est levée ! » Il se pourrait qu'on revécût ces poignantes minutes-là. Et c'est pourquoi les huissiers qui se tiennent dehors, les dactylos des salles voisines, sont frémissants de ne pas pouvoir entrer. Comme je sors en passant d'un étage à l'autre, une jeune fille me demande :

— Est-ce qu'Il a commencé, Monsieur ?

Je n'ai pas le temps de répondre, qu'une autre a répliqué :

— S'Il avait commencé, Monsieur ne serait pas sorti !



Me voici au rez-de-chaussée, devant les délégués, alignés comme en classe. Je suis au pied de la tribune, où est en train de pérorer quelqu'un d'incoutable, un de ces innombrables hommes qui ajoutent au mystère de la vie. Pourquoi habite-t-elle tous ces fâcheux ? Quel est leur but, leur sens ? On voit la place qu'ils tiennent. On les juge parce qu'on les jauge. Et puis ?... Enfin, l'un de ces problèmes vivants parlait, je veux dire qu'il émettait des sons, et comme ces sons ne nous gênaient guère, quelqu'un put me faire voir que les nations étaient rangées par ordre alphabétique. Afrique du Sud, Albanie... Allemagne ! Les Allemands sont là au premier rang, à droite de la tribune. Ils seront tout à l'heure à deux mètres de Briand, qui va leur parler dans les yeux, et « en toute franchise, ben voyons ! » Il ne se forcera pas. Il pourra, en fin de phrase, leur envoyer un coup d'œil, un coup de coude. Il dira : « Quoi ?... Alors ?... Ah ! Messieurs, pensez voire ! » Et ils recevront tout, ils éprouveront tout, puis de ce tout-là ils étoufferont, ils éclateront. Pour bien comprendre un drame, ne faut-il pas d'abord placer les personnages ?

Il faut aussi les peindre, avant que le drame commence.

Il y a donc toute une brochette d'Allemands, de ces hommes à qui nous devons quinze cent mille morts, tués à la fleur de l'âge parce qu'ils avaient le malheur que leur patrie fût désirable. Ah !

je les regarde, je ne me lasse pas de les regarder ; je les regarderai tout le temps que cet autre qui est à la tribune, parlera des intérêts économiques, des intérêts philanthropiques, de tous ces intérêts sans intérêt. Je suis là, immobile, je voudrais avoir cent yeux comme Argus, pour comprendre ce que signifient ces traits, ces yeux, ces souffles, ces crânes d'allemands. Je regarde le groupe, puis je les détaille. Ils ne se ressemblent pas. Ils sont tous de l'Allemagne, donc pour moi tous à craindre, mais de la Haute-Silésie jusqu'à la rive rhénane, il y a sur la terre allemande tant de types d'humains. Ils sont là, côte à côte, différenciant comme chez nous le flamand du provençal, et avant que Briand parle, ils se tiennent, regardent, pensent, chacun selon sa nature.

La première place est prise par Herr Hermann Muller, chancelier du Reich. Beau titre ! L'homme ne vaut pas. Il est vulgaire, épais. Sa grosse face n'indique pas qu'il soit noble ou viril. C'est un être comme il s'en relèvera des millions de milliards au Jugement Dernier. Et il est à la fois luisant et timide, ce qui lui confère de la niaiserie, car puisqu'il luit, il devrait souffrir qu'on le considère. C'est un blond, un fade, avec quelque chose de comestible dans le rose de l'oreille. Et il ne sait que faire, le malheureux, de ses mains qui sont lourdes, sans esprit, sans zèle, sans adresse. Pourquoi est-ce là un chancelier ? Ironie du hasard ? Ou vieux compte à régler entre le

Diablé et l'Allemagne ? Il pourrait aussi bien s'intituler brasseur, s'occuper du houblon, de la levure, de la mise en fûts.

Son voisin est le Docteur von Schubert. Ah ! celui-là... comment le regarder plus d'une minute, tant il est rouge, si rouge, d'un rouge dramatique, d'incendie ! Tout le visage flambe. Le feu ne s'arrête qu'aux yeux, qui sont blancs et hagards. Dans sa panique, il dévore sa moustache. Il paraît qu'il était à Londres quand la guerre éclata. Il paraît qu'il n'est pas sot. Il paraît... Qu'importe les apparences ! Il brûle, il brûle, comme nos villages brûlaient...

Le chanoine Ludwig Kaas est assis auprès de lui. C'est un docteur-professeur en science théologique. Il sort d'une stalle de la cathédrale de Cologne. Il se tient droit, le visage est ferme, le regard net ; les cheveux sont taillés en brosse. Tout est logique imperturbable chez ce prêtre. Tout respire la satisfaction du calcul et du raisonnement ; port de tête, hautes pommettes, et cette main fine soutenant le menton. Chanoine capitulaire ; prélat pontifical ; membre du Reichstag ; il est au service de Dieu... et des hommes ! De quels hommes, mon Dieu ! N'est-ce pas Dieu que violentent certains hommes ? Cela, l'a-t-il calculé ?

Le suivant s'intitule « ambassadeur en disponibilité ». Certes, on se souvient de ses ambassades. Comte von Bernstorff, — et il ressemble à de

Moltke. Rasé, ridé, cheveux frisant sur les tempes. C'est l'Allemand de l'autre guerre, du siège de 70. Est-il là pour qu'aucun souvenir ne soit perdu ? Personne, ni ennemi, ni ami, ne convient qu'il est intelligent. Je ne l'ai pas entendu parler de lui-même. Ce qui est sûr, c'est qu'il était un homme fini ; il a retourné son uniforme ; on le prend pour un autre ; c'est un rôle qui le mènera au moins jusqu'à ses funérailles.

Enfin, voilà le baron, député populiste, von Rheinbaben. Faut-il en croire ses yeux ? Je frotte les miens pour être sûr... que je n'exagérerai pas. Mais la nature exagère seule. C'est elle qui a fait « le boche » ; ce n'est pas nous. Et le boche, le voici, le vrai, celui de 14. C'est la guerre à l'allemande, le hussard de la mort, l'homme des châteaux pillés, des arbres coupés, des vieillards massacrés. Il faut un effort pour détailler ses traits. On a tellement envie de fermer les yeux par détresse... ou pitié. — Mais les yeux fermés, on le verrait mieux encore cet albinos, d'une pâleur spectrale, avec sa prunelle de perdrix et ses cils blancs, qui battent. Quoi ! Ici, à la Société des Nations ! Et il vient pour la paix, des discours, des mamours ! Pas un n'aura le courage de lui parler ! Si. Briand.

Et c'est son tour. L'autre bonhomme a fini, descend, disparaît.

— La parole est à son Excellence...

Briand a compris : il s'est levé. Pas tout à fait.

Son dos, maintenant, refuse de se dresser ; mais enfin, sauf la bosse, il est debout, et il se dirige vers la tribune. Doucement, à petits pas. Il paraîtrait ému, s'il se hâtait. Tandis qu'il a l'air d'aller chez le marchand de tabac, la jambe paresseuse, les mains dans les poches. Or il va dire publiquement « des choses » sur la paix et la guerre à l'Empire Allemand.

— Il est inouï ! Quel autre approche de ce naturel ! pensent les femmes.

— Admirable dégaine ! se disent les journalistes.

Et les délégués du Reich le regardent passer avec un étonnement où il y a de l'inquiétude.

Il est maintenant à la tribune, face au public, immobile tout-à-coup. C'est saisissant. Il est lui-même saisi. Et d'abord, dans ce silence qui lui est une volupté, il se place, il installe sa laideur.

Il a l'air d'une proue de vieille galère qui va sortir du port. Devant lui ses auditeurs c'est à la fois la vague et le vent. Il va les prendre en étant pris, car chacun retient son souffle pour le lui donner, et le départ sera l'accord, l'équilibre entre les éléments et le vieux bateau.

— Messieurs...

Il a confiance ; il se lance. Et allez donc, vogue la galère !

— Messieurs... je suis venu apporter dans ce débat le point de vue de lâ délégation française.

Première phrase qui est un gémissement : c'est la carcasse qui se met en route... L'attention

redouble. Et le voici qui, parti, commence de naviguer au milieu des poissons attentifs, de quelques requins — c'est la presse que je veux dire — et des sirènes, là-haut. Il est parti ; il se laisse porter. On dirait un grincement dans les mâtures, lorsque, les bras et le buste ne faisant qu'un, tête en avant, il dit :

— Si je jette un regard synthétique sur l'œuvre accomplie par la Société des Nations, quand je vois dans cette Europe les fumées qui montaient, ces germes qui fermentaient...

Il y a là des verbes actifs qui agissent sur ceux qui écoutent, et qui les redressent en les charmant. Il le sent. Il s'en va sur une mer qui déjà s'émeut. C'est un danger, mais c'est une force. Il faut prendre garde, voilà tout, il faut être à la manœuvre. Et soudain de la vieille proue un homme va se dégager ; le vieux bateau se change en capitaine.

Pour bien montrer comme il s'anime, il sort une main d'une poche, celle qui est du côté de l'Albanie, parce qu'il n'est pas encore tout à fait temps d'entrer en contact avec l'Allemagne ; un frémissement parcourt sa bosse ; l'œil s'éclaire ; la voix aussi, et l'on perçoit :

— Eh bien alors, je vous le demande à vous Messieurs qui êtes animés de l'esprit de lâ Société des Nations, à quel moment de l'histoire une institution â-t-elle pu jouer un rôle pareil ?

Cette fois de la main, de la tête, de la bosse et de la voix il est parti des ondes, qui viennent de

rendre aux auditeurs leurs bonnes formes d'humains, et ils sont comme béats de leurs deux métamorphoses. Ils ne savent pas très bien ce qui leur est arrivé. Comme je disais, la vieille proue s'humanise. Elle était menaçante ; l'homme ne l'est plus. Il est aussi laid, aussi gris, du mauvais teint des bois lavés, mais du fait qu'il navigue, le voici comme un ciel maritime, changeant, plein de reflets et plein d'ombres : un grain, un coup de soleil ; il vous trempe, puis il vous réchauffe. De même chez Briand il y a deux natures, dont il use coup sur coup, l'une qui crève sur votre dos, l'autre qui vous veut du bien. Il est arrivé avec un air las, mais agressif. Il s'est détendu, il s'est ouvert, il s'est confié... Prenez garde : il retrouve une vieille rancœur, vieille nuée noire, dont il inonde les délégués :

— Oh ! je sais bien ce qu'on nous reproche ! Des discours au lieu d'actes ! Eh bien, Messieurs, c'est point vrai ! Locarno n'est point un discours, c'est un acte ! Le traité de Paris, auquel j'ai mis toutes mes forces, n'est point un discours, c'est un acte !

Il a rentré ses mains dans ses poches. Il donne de la tête contre l'Assemblée :

— Et de même, les armements. Certains disent : « Ils ont augmenté ! » J'ai étudié soigneusement cette question. Je peux vous le dire, Messieurs, c'est point vrai !

L'Assemblée est troublée. Une telle mauvaise humeur, cette fois-ci, est touchante. Au point

qu'elle l'a touché lui-même : est-ce qu'un bon orateur ne doit pas, le premier, se sentir ému ?

— Alors, Messieurs, soyons francs !

Et voilà la main droite qui s'envole vers l'Allemagne ! Une main fine d'homme habile, une main précieuse, qui n'a pas l'air d'être à cette figure-là. Il semble presque à l'Assemblée que cette main c'est la colombe qu'elle désirait ! Et aussitôt, Hermann Muller baisse les yeux.

Briand ne s'y attendait pas. Stresemann l'aurait regardé. Briand a un sursaut :

— L'honorable chancelier du Reich affirme que l'Allemagne est désarmée ! Ah ! Messieurs, moi je réplique : Cette fois-ci, faut s'entendre, faut regarder les choses entre nous, faut que nous disions ce que nous pensons à cet égard-là !

La main reste tendue vers ceux qu'elle sollicite, et la voix coule et chante gravement, voix aussi éloignée des mots vulgaires qu'elle vient de répandre, que la main diffère de l'homme qui la tend. Double nature, visible à chaque minute. Constant effet de surprise. Et merveilleux instinct pour passer de l'une à l'autre.

Il vient de pousser à fond l'élan sentimental, et il est dans ses grands accords. C'est le moment de dire ce qu'il a à dire, sans précaution. L'Allemagne a désarmé ? Pas totalement, Messieurs, soyons francs !

— L'Allemagne, elle a une armée de cadres, mais elle a surtout un immense réservoir

d'hommes magnifiques, Messieurs ! d'hommes héroïques, Messieurs ! d'hommes inouïs, oui, Messieurs ! Alors, entre nous, disons la vérité, expliquons-nous, et voyons clair, et Monsieur le Chancelier, faudra qu'il dise pareil, s'il se place pas sur un plan qui est un plan de propagande !

Ah ! le beau mouvement ! l'heureuse chaleur ! Comme cette voix sait se placer ! Comme elle attend elle-même son propre écho ! Puis, quel courage ! Quelle profondeur dans la sincérité ! La salle n'y tient plus ; tout le monde applaudit.

— Je vous dis, c'est un homme inouï ! répètent les femmes.

Et le représentant de l'Éthiopie, le Bettoadded Guetatcheou se met à rire au milieu des applaudissements, à cause d'un geste, qui fut irrésistible, un geste où la main, la tête, la bosse, ensemble, se sont avancées vers les Allemands, et se sont offertes.... comme pour trinquer. Mais la main conservait son aristocratie, gracieuse et séduisante, pendant que la tête, en dépit des paroles, était comique, car l'œil trichait, le menton fuyait, et... il y avait bien de quoi rire pour qui ne sait pas le français.

Cependant les Allemands sont très loin de s'égayer. Cette bonhomie d'homme du faubourg vient de leur faire l'effet d'une offense. Et tous ensemble ils se sont raidis : Herr Müller croise les bras, le chanoine Kaas pince les lèvres. Briand se détourne, et sans perdre sa chaleur, les yeux sur M. le délégué du Chili, il s'écrie :

— Messieurs, ce qu'il domine tout ce débat, — faut parler franchement, n'est-ce pas ? — c'est l'esprit de paix ! Or cet esprit-là, c'est une fleur d'humanité délicieuse, mais qui est fragile, qui peut mourir ! Faut pas grand chose ! Ceux qui conduisent les peupes, ils peuvent décevoir les peupes !

Là-dessus, comme il devine, comme il sent que rien ne bouge du côté de l'Allemagne, — (cette Allemagne, pourtant, elle est sentimentale !) — comme il est déçu et blessé, il rappelle sa vieille rogne, et il dit :

— Dame, seulement, c'est vrai qu'on n'a pas de chance !

Il s'enfonce dans son col : il a l'air écœuré : la voix est redevenue sourde. Et il se met à dire « des choses sur des gens ». Résistance dans les commissions ! Incompréhension de Messieurs les militaires ! Et même n'allait-on pas jusqu'à l'appeler un « traître ! » — un traître aux mutilés, « à ceux qui étaient diminués dans leur chair, qui étaient minorisés ! » On pourrait fort bien croire que ses adversaires sont là, tellement ses yeux, sa bouche expriment une vieille rancune. Et il faut que les Allemands se figurent qu'on les attaque, qu'on les violente, pour avoir cette raideur et soudain cette rougeur. Ils sont tous devenus rouges, même l'albinos. Ils sont tous dévorés par l'incendie Schubert.

Briand ne leur jettera plus aucun regard

imprudent. Il ne veut pas les revoir ; il se méfie de lui-même. La mauvaise humeur, ce n'est pas bon sur une Assemblée. « Cet homme du Chili » qu'il ne connaît pas, mais qu'il fixe du coin de l'œil, et à qui il vient de faire subir ses revendications, s'est subitement gelé à sa place. Il faut trouver un autre ton. A nous, la ruse, fille malicieuse ! Et de son bras il a l'air de lui prendre la taille.

— Voyons Messieurs, soyons francs !

Passant au-dessus de l'Allemagne, il convoque à son dernier accès de bonhomie, le Danemark, le Japon, la Perse et le Salvador. Il les prend à témoins, il les entraîne tous. Il y a des problèmes délicats ? Mais quoi, on est des hommes ! — Il y a des contingences ? Puis après ? Il en faut !

— Messieurs, moi je vous le dis. Silence à ceux qui voudraient ébranler la paix... cette paix nécessaire !

C'est de ses entrailles qu'il tire le « nécessaire ». Il était cordial et loyal, et familier et familial, et rond et bon dans l'abandon, — puis brusquement, il termine sur le mot grave, le mot de l'âme, le mot qui passe sur les yeux en traînée de lumière. Délégués, journalistes, femmes du monde, tous en demeurent éblouis. Un instant de ravissement, puis les mains se tendent et battent, en haut, en bas, partout. Les murs font écho, doublant ce bruit du succès, et Briand se trouve submergé, recouvert par une palpitation

émue, comme le voyageur sur la place St Marc, à Venise, au milieu de cent pigeons qui s'envolent dans un froissement d'ailes.

Mais il n'est pas homme à se laisser étouffer. D'ailleurs, au-dedans de lui il y a choc de sentiments. Les effets du discours sont pareils à ses causes. Il n'a pas cessé d'aller du bougonnage à la sympathie, et maintenant que tant de sympathie l'entoure, il bougonne... parce qu'elle n'est pas totale, et ne vient pas des Allemands ! Oui seuls de toute la salle, ils résistent, ils se raidissent. Pas un d'eux n'applaudit. Ils se sont levés ensemble, rouges du même rouge d'impatience et de colère. En veston, en jaquette, en soutane, gros et minces, ils ont pris la même forme offusquée, et ils sortent, la serviette sous le bras, serrant le poing, le cou tendu, la jambe nerveuse et digne. Il y avait un chanoine, un brasseur, un diplomate, un voleur de pendules, et il n'y a plus, à la queue leu leu, pour passer la porte, que plusieurs copies du même Allemand, exactement semblables, prussianisées, mobilisées, militarisées, uniformisées, empourprées du même feu et sortant dans le même vent.

On ne peut pas dire que Briand les voit, puisqu'il leur tourne le dos et qu'il a déjà rejoint la délégation française, mais il a autant de flair par la bosse que par le nez ; et quand Boncour, qui n'en peut plus de ne pas avoir parlé, lui donne les mains dans un élan de détente, il bredouille :

— Qu'est-ce qu'ils ont ?... Avez-vous compris ?

Il a bien conscience de leur avoir dit des vérités, mais pas durement : à trois reprises il a rendu hommage à toutes les magnificences de l'Allemagne. Alors ?

Et il recommence :

— Hein ? Qu'est-ce qu'ils ont ?

— N'importe ! dit Boncour. Vous avez dit ce qu'il fallait faire dire, car c'est ce que j'aurais dit !

— Oui, bravo ! dit sèchement Loucheur.

— Brovo ! Brovo ! fait un Anglais.

Mais à chaque louange Briand s'énerve davantage. Il a besoin d'éloges, et ne les supporte pas. Les Belges lui serrent la main : il secoue son dos comme s'il pleuvait. Le Canada le salue : il dit : « Mais non ! Mais non ! »

— Quel artiste ! Quel accent ! fait le petit Politis.

Et Briand remue la tête : « Voyons, soyons francs.... »

Il a tiré du tabac de sa poche ; entre ses doigts crispés il roule une cigarette.

— Sortons, dit-il, j'en ai soupé !

Les femmes, les journalistes sont en train de sauter les marches de l'escalier pour être plus vite en bas. Dès qu'il se trouve dans le couloir, cent visages sont sur lui :

— Vous autres, comprenez-vous ? demande-t-il,

Tout le monde n'a pas vu le drame. Alors, les uns l'expliquent, et les autres, en le voyant avec les yeux de l'esprit, le trouvent encore plus pathétique. Ils se figurent des Allemands plus raides que des épées, rougis au feu d'une rage qui dévore leur raison.

— Ce n'est pas juste ! dit Briand. Pour une fois que je dis quelque chose...!.... Je ne dirai plus rien !

— Si ! Si ! Bravo ! Bravo !

Ce sont des femmes qui s'approchent.

— Ah ! Président ! Cher Président !

M^{lle} Hélène Vacaresco, triomphante dans une robe à fleurs, le contemple derrière son face à main, et de cette belle voix qu'elle a, qui crépite et qui chante, pleine d'étincelles et de roucoulements, de cette voix que durent avoir les oracles de Delphes, elle prononce :

— Dans une île de la Grèce, sur la rive écumieuse, une sirène l'enfanta !

On applaudit.

— Pouh ! fait Briand.

Ce qui veut dire :

— Peut-on savoir... d'où ce qu'on vient !

Boncour s'agite, pense, commente, renseigne. Il se sent mieux. C'est l'immobilité, durant le discours d'un autre, qui le tue.

Des femmes entourent le député Grumbach, qui rit.

— Ah ! vous, vous ne prendrez jamais les choses au tragique.

— Jamais, belle dame !

— N'est-ce pas qu'il a été superbe ?

— Même « brillant ! »

— Vous ne serez jamais sérieux.

En effet, il a une tête de clown, et il fait une pirouette.

— Qui est cet oiseau-là ? demande un journaliste.

— Un homme inquiétant, répond un collègue. Filez-le, vous verrez.

— Où le filer ?

— Il est partout.

— Mais qu'est-ce qu'il fait ?

— A peu près de tout.

— Mais qu'est-ce qu'il est ?

— Oh ! presque tout !

La voix de Briand domine le groupe.

— Voyons, qu'est-ce que vous dites ! Müller se fâcher, parce qu'il est socialiste ! Mais moi aussi, je suis socialiste !

— Oh ! yes. Oh ! very much ! s'écrie une australienne, qui promène à la main, dans une petite valise, les démocrates espoirs de son cher Dominion. Elle tourne autour de « Mister Briand ». Elle l'aime. C'est « le faiseur du paix mondial ! » Étrangères ou françaises, elles pépient, elles gazouillent. Et ce ne sont pas les mots qui sont charmants ; c'est le ton, c'est leur chaleur, où les nerfs de Briand vont se détendre. L'orateur politique, au sortir d'un discours, a besoin de tout

cè remous, de ces exagérations, de ces phrases pour rien, d'une électricité qui l'épanouit et le recharge. Il commence, avec sa tête affreuse, son air de noctambule crevé, à leur dire :

— Vous êtes gentilles... Ça fait du bien... Merci.

Et il a réussi à rouler une cigarette. C'est qu'il y a au moins deux heures qu'il n'a pas fumé ! Au moment où il va se la pendre aux lèvres, il se trouve nez à nez avec un reporter qui écrit dans une feuille bien pensante des articles sans tendresse sur « Aristide ».

— Ah ! Ah !... Vous voilà, vous ?

Il l'a pris doucement par le revers du veston. L'autre rougit. Briand ne change pas de couleur. Quand on est arrivé à ce gris-là, ce gris sulfureux plombé, on ne peut espérer mieux que dans un cercle de l'enfer. Il est donc impavide, et il dit :

— Ah ! jeune homme, vous êtes pris sur le fait ! Vous allez dire encore que Monsieur Briand il a vendu la France pour trois francs soixante-quinze ?

Le jeune homme est cloué, il cherche une trappe.

— Une cigarette ? dit Briand.

Et il lui met la sienne dans le bec.

On rit ; on rit ; c'est à qui rira le mieux, en le regardant de plus près, afin de bien emporter son image briandique. Car Briand même n'est rien : seul compte l'effet qu'il fait. Ils devaient être un millier, tout à l'heure, à l'entendre. Donc

un millier de Briands vont parti remodelés selon les rates, les estomacs et les consciences, à l'exception des cœurs allemands qui tous, viennent d'avoir une réaction pareille. Il n'y a qu'un Briand pour Leipzig, Munich, Berlin, Koenigsberg : un Briand incompréhensible.

— Comprenez-vous ce qu'ils ont ? dit pour la dernière fois l'Excellence en partant.

Car il ne peut pas comprendre qu'ils ne l'aient pas compris. Il est venu là comme toujours, mou, vachard et traînant, avec son style en savates. Au fond, il voulait plaire, mais comme plait l'homme du peuple, à Nantes ou à Paris, quand il vous propose une gentille « combine », pudiquement, c'est à dire, puisqu'on est entre gens civilisés, avec une tête à coucher dehors.

— Monsieur le Président, lui dit le consul de Genève, je vous rappelle que vous allez au déjeuner des journalistes ?

— Moi ? Je ne quitte plus ma chambre ! grogne Briand excédé.

Et il monte en auto.

Une femme, qui était là à l'admirer de tout près, les yeux agrandis par l'amour du pouvoir, vient de frémir sur cette phrase. Elle est belle. C'est une blonde épanouie, d'une de ces villes du Nord où les passions dans le froid sont fortes et concentrées. Elle a sa chambre, à l'hôtel des Bergues, entre celle de Briand et celle de Loucheur. Elle l'a retenue depuis des semaines. Elle les

rencontre quand ils rentrent, quand ils sortent. Elle leur parle, leur sourit, et elle a l'impression de tout savoir et de leur porter bonheur.

Comment sa voiture va-t-elle plus vite que l'auto ministérielle ? En tout cas, elle est dans le hall des Bergues, lorsque Briand le traverse ; elle l'entend qui dit au même consul :

— Réflexion faite, j'irai quand même à ce déjeuner !

Puis, il la voit :

— Franchement, Madame, qu'est-ce que vous dites de ça ?

Ah !... elle ne sait plus quoi dire, du fait qu'on le lui demande, mais son teint devient vermeil sous ses beaux cheveux de lumière, et miracle ! le Président lui-même paraît moins laid, car une jolie femme a du rayonnement et elle éclaire ce qu'elle regarde. C'est avec un sourire qu'il explique :

— Je suis comme ce vieil amiral qui disait : « Qu'est-ce qu'on me reproche ? D'aller trop vite ? Dame, j'ai mis de la voilure ! » Voilà ! Je n'ai rien fait d'autre ! C'est une affaire de voilure !

— Belle affaire ! Grande affaire ! Vous nous sauvez !

Et la dame s'extasie. Or l'extase chez une femme produit de souples mouvements. Il la regarde. Mais elle ne montera pas s'enfermer dans sa chambre ; et elle n'entendra pas, à travers la cloison, la voix

maussade du vieux roublard, suivie des éclats de rire des familiers serviles. Il monte, il redescend ; il vient de parler ; il va reparler. Il a besoin d'expliquer sa déception, de corriger les avis, et de voir un peu ce qu'on pense en redisant ce qu'il pensait.

Ce qu'on pense ! Encore une fois il y a autant de pensées que de cerveaux. Pourquoi a-t-il fait cela ? — Mauvaise humeur ! dit l'un. — Indépendance ! dit l'autre. — Son intérêt, dit un troisième, c'était d'abord d'effrayer les Allemands. — Vous n'y êtes pas, dit un quatrième. Cherchez dans la politique intérieure. Il fait semblant de parler comme parle un homme de droite ; il donne des gages à l'adversaire. — Que ce soit ceci ou que ce soit cela, s'écrie un jeune abbé, démocrate généreux, c'est tout de même une chose étonnante que le génie français : émouvoir à ce point, et tenir une assemblée d'hommes de toutes latitudes, au moyen de pauvres mots.... divinément choisis !

L'abbé résout le problème en croyant que Dieu seconde Briand. Les Allemands, même le chanoine Kaas, refusent d'aller dans ce sens. Ils sont hypnotisés par le ton incompréhensible du discours. Avec leur logique sans nuances et leur dignité sans souplesse, ils peuvent tout de même comprendre un discours offensif, ou un discours sentimental. Mais une parole qui passe de l'offensive à l'affection, puis de la bonhomie à la mé-

fiance, est pour eux lettre morte. L'un d'eux, d'arrière grand père protestant chassé de Nîmes, déclarait en sortant de l'Assemblée, dans un rictus vengeur préparé par deux siècles et demi de pensées mauvaises : « Ce Briand, c'est le faux bonhomme français, vaniteux et catholique ! »

Vanité, ou le contraire, le bonhomme ne se couchera pas sans avoir accepté de recevoir les journalistes allemands. Il sait que la journée n'a pas été fameuse ; il a tout de même peur de leur presse d'outre-Rhin. Ah ! certes il tenait à dire « des choses »... mais il ne voulait pas effarer « des gens » !

— Alors ?.. Alors, Messieurs ? — Qu'est-ce qui se passe ?... Eh bien, voyons ?

Il va de nouveau leur expliquer « le point de vue. » Il les regarde, et sourit. En somme, il est là avec eux dans l'intimité. Il peut donc avoir un autre ton qu'à la tribune :

— Messieurs, vous le savez peut-être, j'ai été neuf fois Président du Conseil...

Il y a devant lui le représentant du *Frankfurttagblatt*, du *Munich-Nord und Sud*, du *Hamburg-Kazette*, du *Silésie-Refue*, et d'autres, beaucoup d'autres, des jeunes, des vieux, des grands, des petits, tous blonds, tous rasés, et tous armés de lunettes. On n'a pas entendu claquer leurs talons, mais les pieds, avec les esprits, sont au garde à vous ; et depuis cette phrase de Son Excellence, il y a encore plus de considération

dans la façon dont ils le considèrent. L'Allemagne s'incline devant les titres et devant les places.

— Neuf fois Président du Conseil... C'est à dire, Messieurs, que je suis tombé neuf fois !

Seigneur ! C'est eux qui tombent de haut ! Du fait qu'on n'est plus à l'Assemblée, il a cru pouvoir être ironique. Mais ils sont froissés, blessés, et égarés surtout. Pourquoi de l'ironie ? Quel en est le sens ? Il est obligé, en hâte, de parler sérieusement, de retrouver toute sa mauvaise humeur :

— Nous ne devons pas ici être des hommes de parti, quoique dans nos pays nous soyons des hommes de parti....

Il a l'air de leur dire : « Je vous engage à renseigner votre chancelier. »

Le désarmement, l'évacuation, les dettes ! Qu'on prenne garde de ne pas mêler tout ! On ne le fera pas parler, quand il ne veut pas parler — d'autant plus, que quand il parle, dame, ça fait trop parler !

Brusquement, il fouille dans sa poche, sort du tabac, roule encore une cigarette. Mais... quoi ! On ne peut pas se séparer sur ce ton. Le voilà qui sourit. Ils ne comprennent pas son ironie ? Bon. Il va leur en refaire ! Il aperçoit un journaliste qui dessine sa silhouette, va à lui, regarde et dit :

— Ça doit être mon grand père. Vous l'avez donc connu ?

L'autre a dix-huit ans. Tous ses camarades rient. L'Allemagne est détendue. On apprendra, le lendemain, que Herr Hermann Müller recevra les journalistes allemands et étrangers, en son *Hôtel de la Métropole*.

On aurait pu aller sans appréhension écouter ce chancelier, si on n'avait pas, dans l'intervalle, entendu répéter les propos de ces Messieurs de la délégation allemande. Le député socialiste Grumbach, qui est alsacien, qui parle un français dur comme l'allemand, et un allemand riant comme l'Alsace, courait des Bergues à la Métropole, pour revenir aux Bergues, servait de lien entre le chancelier et son Excellence Briand, faisait la marionnette chez l'un, le pitre chez l'autre, et rapportait aux Bergues, dans un éclat de rire, des paroles incendiaires. Le chanoine Kaas raisonnait sur la mauvaise humeur du ministre français. Elle lui semblait causée par une phrase de Herr Hermann Müller, qui ayant parlé, quelques jours avant Briand, avait dit de la politique internationale « qu'elle était à double visage. » Et ce théologien expliquait, le front haut : « Ceci ne signifiait point, bien entendu, qu'elle était déloyale. Mais M. Briand a dû le penser. Est-ce donc qu'elle l'était en effet ? Car si elle ne l'était pas, il eût sans doute fort bien supporté cette définition, très simplement réaliste. » Alors Herr Hermann Müller remarquait, en roulant des yeux ronds et menaçants, que la première néces-

sité de la S. D. N. était une confiance réciproque, et que si cette confiance s'évanouissait, cela pourrait avoir des conséquences réellement incalculables et nécessairement fâcheuses. — « Le plus inquiétant, reprenait von Schubert, en rongant sa moustache, c'est que M. Briand n'a pas soufflé mot de l'évacuation. Ce n'est pas assez ; on peut craindre en ce cas des suites vraiment dangereuses. » Enfin, en frottant l'une contre l'autre ses mains brillantes de poils fauves, le baron von Rheinbaben disait que c'était toujours bien français d'aller de la flatterie à l'intimidation, du morceau de sucre au fouet ; mais que c'était dangereusement oublier qu'il vient toujours une minute où la patience cesse, même chez le peuple allemand ! Sur cette phrase, il faisait un sourire blême. Puis, il devenait grave subitement, d'une gravité de fantôme, sous sa pâleur d'albinos, pour énoncer avec rudesse que la France n'avait à oublier que la guerre, tandis que l'Allemagne avait à oublier la Ruhr ; qu'en dépit des avis français, il allait de soi que le rattachement de l'Autriche au Reich s'accomplît ; que la seule question n'était pas le si, mais le quand et le comment ; et qu'enfin pour la Pologne, même après le pacte de Paris et la renonciation à la guerre, il faudrait nécessairement que la frontière fût rectifiée. Un écrivain polonais n'avait-il pas écrit : « Dieu et l'histoire décideront. » — Certes, concluait le baron von Rheinbaben, en papillotant de

ses cils blancs, mais nous conseillons de faire facilement les choses alors qu'elles sont faisables !

Ces phrases offensives résonnaient à travers *l'hôtel de la Métropole* en s'entrechoquant comme des glaives, et il serait candide de dire que le chancelier pensait uniquement à la paix, à l'heure où les journalistes arrivèrent pour l'entendre.

Il n'y a pas, dans tout le Genève hôtelier, d'hôtel plus lourd ou plus offensant que celui de *la Métropole*. La délégation allemande l'avait choisie. Un jour qu'un français faisait remarquer, sans intention malicieuse, que c'était un hôtel où le goût manquait à un point outrageant, un allemand objecta, avec une conviction sans acrimonie, qu'il n'y avait pas à Genève une « exposition du goût », et qu'ainsi cette infériorité apparente était sans conséquence.

On ne peut cependant pas imaginer de salon d'une laideur plus désespérante, que celui où entrèrent les représentants de la presse. Ils ne sont déjà pas tous très beaux par eux-mêmes — ils sont ce qu'ils sont, les pauvres — imaginez alors leurs vestons et leurs visages entre des dorures et des glaces à encadrer quelque épaisse noce bourgeoise, sous cette lumière des lustres qui accable tout sans distinguer rien. Parmi eux s'agitait le jeune abbé démocrate, celui qui avait laissé entendre, en sortant de la salle de la Réformation, que Briand et Dieu collaboraient. Au lieu de rester assis, de se faire modeste dans ce

faux luxe, il parlait, il marchait. On voyait ses longues jambes étirer sa soutane, et il disait : « Le monde a fait un grand pas ! » De ses bras sans fin, il embrassait l'air vide ; c'était pour s'exclamer : « Le devoir est d'aimer tous les peuples ; car ils ont tous un point aimable ! » Et les indiscrets miroirs des murs le reproduisaient, à droite, à gauche, en face, derrière, en cent, en mille, en une armée d'abbés, au moment où dans l'extase, il nous lança : « La face de la terre a plus changé, Messieurs, depuis dix ans que depuis vingt siècles ! Quelle tristesse que Notre-Seigneur ne voie pas cette Victoire ! Mais... qu'est-ce que je dis : il la voit ! Oui bien sûr, il la voit !

— Attention, Monsieur l'Abbé, le Chancelier...

— Oh !

Il s'applique contre le mur, salue, s'immobilise, prend l'air dévot.

Herr Hermann Müller, dans un complet terreux, s'avance les yeux baissés, jusqu'à une table qu'on a recouverte, ah ! Seigneur ! d'une nappe blanche ! Et il y dépose ses mains. Quel repas ! D'ailleurs, il semble horriblement gêné ; il n'ose regarder personne ; il remue ses papiers ; puis gauchement, lourdement, il énonce une suite de phrases allemandes, qui toutes se mettent en route avec effort, pour finir toutes contre un butoir. En voici la musique :

— Messieurs, il y a longtemps que che consitère loyalement ces discussions de la S. D. N.

comme extrêmement huttiles ! — Pas plus que Monsieur Priand, che ne représente un parti, mais che suis le Deutsch-Reich-Reppresentant ! — Si nous afons soulevé la question du tésarmement, c'est vraiment naturellement uniquement dans le seul but d'être huttiles ! — Le traité de Fersailles a tonné l'assurance que le tésarmement de l'Allemagne ne sera que le commencement du montial-tessarmement ! — Nous espérons en effet que le tésarmement peut être atteint par les contrats, tandis que le réduction des naissances ne pourrait afoir une pase kontrak-tuelle ! — Nous afions quarante mille officiers : trente-six mille ils furent rendus à la fie civile ! — Nous afons une armée de catres, c'est qu'on l'a pien foulue ! — Foui, notre industrie pourrait se transformer, mais nous ne pourrions jamais afoir tes tankkks ! — On fait quelques allusions à la reconstitution de notre marine : cela fient que des côtes nous afons ! — Enfin, l'éfacuation rhénane est inscrite à notre prokiamme. Mais, là-dessus, il n'y a rien de plus essentiel à achoutter !

Il venait en dix phrases de faire claquer dix fois ses talons moralement. Il leva le nez, son nez gras ; on vit, derrière les rondes lunettes, ses prunelles miroiter, puis il dit d'une voix âcre :

— C'est ffini !

S'il y avait eu dans l'auditoire un poète persan, je pense qu'il aurait cru entendre renifler un mouflon, et qu'il aurait éclaté de rire. Il n'y

en avait pas : tout le monde resta sérieux. Mais je me disais : « Quelle race curieusement disgraciée ! » Et malgré le malaise où logiquement devait me mettre cet énoncé de brutales considérations, je me défendais mal contre le sentiment que ce Chancelier des Boches était comique. Oui, oui, comique ! Les remontrances de douze douzaines de Docteurs pacifistes, d'un pédantisme diplômé, n'auraient pu rectifier ma pensée. J'éprouvais au vif ce qu'il y avait de dangereux chez ce prussien, mais d'abord, je me moquais de sa personne : car il avait la grâce d'un ours pillant une ruche ! Alors, où étaient les abeilles pour le cribler de piqûres ? Mes yeux cherchaient. Je revis l'abbé. L'abbé venait de se lever. Et c'est lui qui parut avoir du miel sur les lèvres.

Car en promenant un œil caressant sur le Chancelier, en le bénissant de loin de sa main onctueuse, il lui demanda d'une voix qui était un enchantement, s'il pouvait se permettre une très douce remarque. L'autre eut une onde d'étonnement qui courut le long de ses sourcils blonds, entre ses oreilles roses, puis il fit signe : « Allez ! » Et ainsi le jeune abbé au cœur vraiment chrétien aimant la terre entière, se permit avec des sourires, des soupirs, des susurrements, des notes flûtées, des précautions et des réserves, mille gentillesses, autant de tendresses, de dire ou plutôt d'indiquer qu'à son très humble avis, il y avait peut-être un léger malentendu, provenant sans

doute d'une toute petite erreur d'audition, entre l'honorable Chancelier du Reich et Son Excellence M. Briand. C'était au sujet de la marine allemande. Effectivement M. Briand y avait touché dans son discours. Mais l'abbé avait compris que ses paroles étaient de l'admiration. M. Briand avait dit : « Cette marine se réorganise. » Ce n'était pas là de la crainte ; c'était un hommage, un renouvellement d'hommage à l'esprit d'organisation que tout esprit juste, orné d'une culture internationale, doit rendre à la vaste et puissante Allemagne, en train de faire pacifiquement un magnifique effort ! Si cet effort de paix est considéré par des hommes de paix, il ne peut susciter que des sentiments de respect. Ce sont ceux du ministre français : l'abbé s'en porte garant : et il espère que l'honorable chancelier du Reich recueillera avec indulgence et bienveillance cette remarque, qui n'est qu'une fleur modeste, destinée à parfumer son si intéressant discours.

Chaque mot est accompagné d'un chavirement de la voix par politesse, et d'un naufrage du regard par sympathie. Nous nous regardons ; le chancelier ne nous regarde plus. J'ai l'impression que la comédie s'est enfuie de son pied léger, mais que la tragédie, sa sœur, qui se tient toujours là tout près, coude à coude, est restée, qu'elle s'avance, qu'elle fait voir son masque, et qu'un frisson soudain court dans les cœurs fran-

çais. Car cet abbé est de France ; il écrit dans un journal de notre Midi ; il vient de s'exprimer dans la langue où François I^{er} s'écriait : « Tout est perdu, fors l'honneur ! » Et, son discours, à lui, a eu l'air de nous dire : « L'honneur avec le tout, Messieurs, est bien perdu ! »

Non, il reste l'amour. Et le chancelier va nous le montrer.

Une minute de silence, comme les gouvernements de démocratie mystique en commandent à présent pour chaque anniversaire ; il y a là des journalistes d'Espagne, de Grèce, d'Italie : ils sont offusqués, angoissés comme s'ils étaient de chez nous ; je sens dans ces quelques secondes la valeur prodigieuse de la France pour ces peuples qui plus que d'autres ont le sens de la beauté. Ils sont froissés pour elle ; et c'est pour elle qu'ils redoutent une rudesse dans la bouche du Germain, de l'homme du Nord, dédaigneux de ce pauvre abbé falot.

En vérité, derrière les rondes lunettes il vient de courir un mauvais regard, nouveau pour moi sur ce visage commun — un regard... de guerre : il n'y a pas deux mots pour le peindre, un regard enflammé et explosif, un regard vengeur, et d'une voix dure, qui scande les syllabes, alors que les mains martèlent la nappe blanche, où elles n'ont pas été mangées, il prononce fougueusement :

— Si le Deutsch Reich est occupé à rekons-

tituer régulièrement la Deutschland-Marine, c'est pour répondre à des deutsch-oplications !... C'est fini !

Là-dessus il se lève, il sort, enflé, et empesé, et nous étouffons tous, comme s'il foulait nos pieds.

Comment décrire la stupeur des esprits ? C'était en vingt-quatre heures la répétition d'une même scène : tendresse française ; colère allemande. Je sentais une grande humiliation ; et j'entendais un fort avertissement.

La nuit était une nuit d'été, criblée d'étoiles, d'une immense innocence. J'avais envie de rejeter toutes mes appréhensions. Qu'est-ce qu'un Müller parmi cette multitude de mondes ? Moins que rien. Mais ce rien peut un jour, mes fils ou moi, nous supprimer. Ce n'est pas à la lumière de ces distantes étoiles qu'il convient d'éclairer ma philosophie.

Je passai le pont du Mont-Blanc entre deux journalistes. Ils ne disaient rien, donc ils songeaient, dans un même désarroi. L'un d'eux était méridional, né dans le soleil de Nîmes. Soudain, sa voix chaude retentit. Il se pencha sur l'eau du Rhône, et joyeusement :

— Lui, au moins, dit-il, il fout le camp !

Le bon mot libérateur ! Arles, Avignon l'attendent : il faut bien qu'il s'en aille, parbleu ! Mais nous, nous devons rester, avec une dignité moins fuyante que les fleuves. L'heureuse bou-

tade nous avait remis d'aplomb. En passant devant les Bergues, nous eûmes tous le même rire devant les fenêtres obscures : celle de Briand, celle de la belle flamande, celle de Loucheur. Ils dormaient. Rêvaient-ils ? Et à quoi ?

S'ils rêvaient, ils rêvaient tous trois, comme allait y rêver l'abbé, au vaniteux plaisir d'être français, de paraître intelligents, et de faire des concessions. « La concession ne vient pas à l'idée des barbares, rumine Briand. C'est le fait qu'on est civilisé ! » — Est-il fin ! Ah ! Dieu, qu'il est fin ! soupire en songe la belle flamande, qui voit Briand sourire à son Müller. — Lions les peuples par des intérêts ! profère Loucheur, rêvant tout haut, le nez écrasé sur l'oreiller. Créons l'amour économique ! — Parfait ! répond Briand de l'autre côté de la cloison, les peuples veulent être heureux ! Nous représentons les peuples ! Je suis du peuple ! Je pense en peuple ! Je suis le symbole d'une époque, de l'époque démocratique. La démocratie, c'est l'accord, l'accord c'est la concession, la concession c'est l'intelligence, et on fait la nique à la force, parce que tout de même, la force ce n'est pas malin !

Il se retourne sur son polochon, esquisse un sourire triste dans la nuit, et du drap il tombe de la cendre de cigarette sur Grumbach, qui couche sur la descente de lit.

C'est dans ce même sentiment de cordialité lâchée, de mépris du geste autoritaire, de l'oubli

de la conscience et du devoir, ces vieilles lunes, sacrifiées à la ruse et au cabotinage, couverts du nom magique de l'esprit, qu'il se rend le lendemain à une des réunions des Six. Les Six représentent six pays qui se sont battus, et qui cherchent comment faire pour ne plus se battre. Il y a le Herr Chancelier pour la candide Allemagne, l'Honorable lord Cushendun pour l'Angleterre, Son Excellence Scialoja pour l'Italie, Son Excellence Hymans pour la Belgique, et enfin Son Excellence Briand pour la France, cette vieille France, qui fut courageuse et fière, mais il se trouve qu'en somme il ne ressemble pas extrêmement à Duguesclin ni à Bayard... Et il est indéniable que la figure, les traits, le teint, l'expression, c'est toute l'âme. Les naïfs disent : « Comment voir sur un visage ?... » Ah ! ne soyez pas naïfs ! Tout y est bien marqué.

De même pour le décor. Impossible qu'on le néglige. Il ajoute ou il s'oppose aux personnages. Quel est le metteur en scène, au théâtre, qui ne prendrait pas soin de l'accorder avec eux ? Mais dans la vie qui penserait à ce détail ? L'hôtel où conféraient les Six était en crème fouettée, vanille et nougat rose. Une immense pièce de pâtisserie, dans laquelle on s'attendait à voir des enfants se poisser la tête, en léchant les murs. J'ai lu dans mon jeune temps un admirable livre : « *Le Royaume des Gourmands* », où la mère Michel édifiait une construc-

tion de ce genre ; mais je l'avais rêvée moins affreuse ! Celle-ci donnait de l'écoeurement. Il y avait au-dessus du portier deux amours en sucre qui s'embrassaient ; le hall était à la framboise ; et on avait suspendu, le long de la galerie du premier qui paraissait en chocolat, dans des corbeilles qui avaient l'air en brioche, des hortensias qui ne ressemblaient nullement à des hortensias, pour la bonne raison qu'ils étaient en papier. Je n'ai jamais rien vu de plus puéril que cette pauvre maison. Or, c'était le lieu choisi pour parler solennellement des chances de paix et des craintes de guerre. Un défi au bon sens ! Le public aurait dû siffler. Non, il ne remarquait rien. Les journalistes attendaient, assis dans le hall, devant le portier et ses amours, pendant que ces Messieurs discutaient à l'étage en chocolat, et ils demeuraient tous infiniment sereins. Leurs figures ne marquaient ni étonnement ni ironie. C'est d'ailleurs la caractéristique du journaliste : il en a tant vu qu'il ne voit plus. Il n'a le cœur frais et l'œil curieux que durant six mois, et encore ! Au bout d'un semestre, il faut toujours lui donner son congé. Je suis donc bien sûr qu'aucun ne voyait le contraste entre la gravité de l'évènement et la vanité de cette confiserie. Ils avaient la passivité de l'ennui. A moins qu'ils ne fussent tous philosophes, jugeant qu'il n'y avait pas plus de sérieux à cet entretien international qu'à ces murailles en caramel.

Pâtissier, architecte, et gâte-sauce politiques, après tout, il y avait moyen de se consoler, et de se dire : « Ils sont tous du même ordre ! » mais ce n'était pas la pensée de ces faiseurs de journaux, et ce ne pouvait pas être la mienne, car ces Six étaient six ; ils ne se ressemblaient donc pas ; et ils ne pouvaient pas tous mériter pareillement de la verve ou du dédain. La drôlerie n'était pas là. Elle était dans la patience des reporters, qui attendaient une heure, deux heures, la sortie de ces six hommes venant de leurs six pays pour parler, dans le sucre et la confiture, de la façon d'empêcher la guerre ; et ils avaient l'air de penser qu'on allait apprendre, en voyant sortir ces six têtes politiques, que... voilà : c'était fait ! Le bien, le mal étaient fondus ; les plus sales bêtes de l'humanité changées en sucres de pommes, et les mensonges, ainsi que les passions, en fruits confits. Pourtant, ils avaient vu les têtes des Six, et ce sont six têtes qui indiquent la variété du Créateur plutôt qu'un rapprochement facile des races.

Son Excellence Scialoja est un petit italien de la couleur des complots dans Venise — olivâtre et ridé, et chaque ride — il en part cent du coin de chaque œil — marque à la fois une expérience et une méfiance. Il regarde les hommes en clignant de l'œil, car il les trouve dangereux, mais le pli reste et il se grave. Quand il retrouve leurs pareils, sa physionomie est toute prête : il n'a qu'à y ins-

taller ses sentiments. C'est naturellement un homme qui écoute et ne parle pas : son teint n'est pas d'un homme qui parle. Il est capable d'un sourire léger, mais qui donne froid dans le dos, alors que son visage au naturel fait seulement réfléchir. Il représente son pays, c'est à dire le fascisme, autrement dit un gouvernement. Il ne pourrait donc pas échanger beaucoup de paroles avec les envoyés des démocraties qui ne représentent que l'opinion publique. Il leur dirait : « On l'a mâtée chez nous. Voulez-vous qu'on vous mâte ? » La conversation serait fâcheuse : il vaut mieux qu'elle ne soit pas. Son Excellence Scialoja est olivâtre, ridé et muet. Un journaliste s'est approché un jour de lui, et lui a demandé :

— Monsieur le Ministre, quelle est selon vous...

Scialoja a mis un index sur ses lèvres, l'a regardé jusqu'à l'âme, puis a fait signe de le suivre. Ils se sont enfermés dans une pièce secrète. Le journaliste a répété plus lentement :

— Quelle est selon vous, Monsieur le Ministre....

La porte s'est ouverte. L'index de Scialoja s'est retrouvé sur ses lèvres. Quelqu'un est entré qui est ressorti. Le journaliste avait perdu de ses forces. Pourtant, il a eu le courage de redire :

— Monsieur le Ministre,... quelle est selon vous..... la principale utilité de la S. D. N. ?

Ah ! Scialoja en cligna des deux yeux ! De l'un, puis de l'autre, de l'autre et de l'un. Il fit

même son sourire. Il prit un très long temps, il rêva, et enfin ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent pour murmurer :

— Je vous demande, Monsieur, qui pourrait bien le savoir !

Le journaliste dérouté s'enfuit, et faillit renoncer au journalisme. Il en mesurait la vanité en face d'un homme fort : on ne peut parler dans les journaux que des hommes faibles : les autres ne se laissent pas joindre. Puis il devint fasciste, par respect pour la force. Et je l'ai entendu avoir des ricanements vainqueurs, chaque fois — et c'était tous les jours — que quelque sot disait devant lui :

— Ce qu'ont fait les Italiens, au fond, c'est ce qu'ont fait les Soviets... à l'envers !

et qu'un autre, plus sot encore, lui répliquait :

— C'est tout de même un pays qui a fait son redressement lui-même !

Comme si on avait jamais des voisins pour vous redresser.

Tout cela, Son Excellence Scialoja le sait mieux que les imbéciles : il regarde, écoute, médite, et est plus muet qu'une tombe.

Son Excellence Paul Hymans, Ministre des Affaires Étrangères en Belgique, est d'un naturel trop aimable pour se taire. C'est un homme qui regarde, lui aussi, mais il a le cœur sensible, il ne prendrait pas sans rendre, en sorte que quand il remarque, c'est aussitôt pour dire ce qu'il a

remarqué. Le visage est plaisant par le contraste des cheveux blancs légers et des yeux noirs perçants. Il a de la grâce dans les cheveux, de l'ardeur au fond des yeux. Et c'est tout l'homme, qui a du charme et de la passion. L'époque qu'il vit l'enflamme. L'aime-t-il ou non? Il brûle pour elle, il veut lui être utile. Sa grande finesse empêche les partis-pris : il ne saurait en concevoir. Il aime les peuples du Midi. « Quelle poésie ! » dit-il. Il admire les peuples du Nord : « Ah ! quelle pureté morale ! » C'est une disposition d'esprit ravissante pour travailler à la Société des Nations.

— Oh ! fait-il gentiment, j'en suis un partisan convaincu, après en avoir été..... un utopiste !

C'est qu'il est difficile selon lui d'avoir une âme vibrante, et de ne pas la mettre au service de la paix.

— N'y eut-il qu'une chance, une seule, de l'établir, il faudrait la tenter !

Et il a des yeux, disant cela, où on croit voir passer un vol d'hirondelles pacifiques.

— En cas grave, annonce-t-il, le Conseil de la S. D. N. peut être convoqué dans les vingt-quatre heures !

Il ne doute pas que ce serait efficace, parce qu'il est loyal ; il n'imagine ni ruse ni dol : il ne réalise pas l'ennemi. Il réalise au contraire, en artiste qu'il est, les propositions chantantes d'Aristide Briand.

— Voulez-vous qu'on s'entende sur le principe de la constitution d'une commission de constatation et de conciliation ?

Si il veut ! Mais il croit que c'est le salut ! Attendez 1935 pour évacuer le Rhin : vous ne récolterez que la haine allemande. Alors !... La haine pour lui, quelle horreur ! Il ne l'imagine pas, c'est pourquoi elle le terrifie — et il devient vif, par peur de la violence. Ah ! pourquoi La Tour est-il mort ? Il n'y aurait rien eu à dire de M. Hy-mans. La Tour aurait fait un pastel délicieux et frémissant, où le front haut sous les cheveux clairs aurait dit son esprit de fine aristocratie, tandis que les yeux fervents eussent exprimé ce cœur nerveux et féminin, qui donne tant de vive passion aux créatures du grand artiste.

L'Honorable Lord Cushendun n'aurait pas tenu sur une toile de La Tour. Bien trop grand pour un intérieur ! Il faut le peindre dehors, et dans un vaste paysage, où ses proportions ne gêneront rien. C'est un géant rose, qui peut prendre des tons d'acajou, de cet acajou britannique obtenu par des siècles de bonne nourriture et d'air marin, d'un vent vif, chargé de sel, et de tartines beurrées au-dessus d'un thé brûlant. Avec son teint, sa taille, son nom qui a la vibration d'une cloche en bronze, on l'imagine, en plein air, sur la pelouse verte de son jardin, entre des murs de briques rouges. Il a dû chasser le canard sauvage, sur des échasses. Enfin, il doit venir

d'un pays de chênes et de roses. Il a un grand faux-col bien ouvert, mais il est capable d'être le plus fermé des hommes. Le plus timide aussi. Comment démêler ses sentiments sous la buée qui les recouvre ? L'Honorable lord Cushendun évoque à la fois le punch et la mélancolie ; il a l'air brutal ; il est subitement doux. De dos c'est un rigoriste ; de face un fantaisiste ; de profil, quand il passe, il a l'air de se rendre au *Pickwick-Club*.

Il ne pourrait pas y emmener son Excellence Mineiteiro Adatci, japonais minuscule et fragile, qu'on a peur de heurter. Il doit avoir de si petits os friables ! Puis, le visage est si triste ! S'éveille-t-il d'un songe ? Ne va-t-il pas s'y replonger ? Le rapport de la tête au corps est saisissant : c'est une énorme tête de vieil ivoire jaune patiné. Deux petits poils au menton ; un crâne comme un dôme. Sous des paupières extrêmement lourdes les yeux, sans cesse, cherchent à s'ouvrir, mais le rêve est plus fort que la réalité visible, et la vie intérieure l'emporte. Des femmes du monde sensibles, qui ont dîné à côté de Son Excellence Adatci, racontent qu'il est dominé par un désir bien plus fort, bien plus haut, bien plus noble que la politique, et c'est le désir de se faire chrétien. Il fait ce qu'il peut à la Société des Nations, mais il voudrait faire plus en recevant le baptême. Il espère un congé, quelques heures de loisir. Il a besoin d'apprendre du catéchisme, de méditer

humblement, et de se retirer des hommes, en Europe tellement plus grands que lui, pour s'approcher de Dieu, qui dans sa miséricorde, saura se mettre à sa taille.

Voilà qui sont les Six avec le Herr Müller et Aristide Briand. Les voyez-vous enfermés dans leur salle ? Briand, les coudes sur la table, donnant à ses fines mains un regard de complaisance ; Müller en face, regardant les mêmes mains... pour oublier les siennes ; lord Cushendun assis sur ses reins ; M. Hymans dressé comme un oiseau ; Adatci, tel un petit enfant sur une grande chaise, et Scialoja en retrait, guettant chacun, se méfiant de tous, même de soi-même. Il y a plus de deux heures qu'ils respirent le même air. O sublime endurance des poumons !

Un bruit de portes : les journalistes se lèvent ; un bruit de pas, ils s'avancent ; un bruit de voix, les Six apparaissent. Ce n'est pourtant pas celui qu'on voit d'abord qui peut parler : Son Excellence Scialoja ! Tous se pressaient pour une nouvelle, et tous s'écartent devant ce visage, qui n'indique que des secrets. Quelle connaissance ! C'est bien lui, à coup sûr, qui sait le plus de choses. Et c'est pourquoi ces informateurs aux aguets le laissent passer respectueusement.

L'Honorable lord Cushendun le suit, dans les bouffées de sa pipe. Nos journalistes n'ont pas eu le temps de se tourner vers lui, qu'il fonce sur eux, dans sa fumée, comme un apiculteur sur un

essaim d'abeilles. Veut-il les écarter ? Mais oui ! Il n'a plus qu'une idée : aller fumer, dans sa chambre, tout seul, les pieds sur sa table. Et ce désir lui fait une tête si sympathique, d'un rose si satisfait, au-dessus de son grand col blanc, qu'ils ont tous cru qu'il voulait dire des choses plaisantes, une minute, avec eux. Malentendu. Et aussitôt métamorphose. Au lieu du Cushendun, moite de bonheur, qui vient de tirer le canard sauvage, on voit un Cushendun soudain coulé dans le bronze, le vieux bronze d'un canon de la vieille Amirauté. Raide et durci, il ne bronchera plus ; la pipe n'a plus de fumée ; il attend qu'on s'écarte de nouveau.... Ces Messieurs reculent. Le canon marche ; la pipe repart ; il est passé.

Et avec lui, sans qu'on le remarque se coulant dans son ombre, le petit Adatci s'est faufilé aussi. Merci, Dieu des chrétiens, vrai Dieu de miséricorde ! Il avait tellement peur tout seul d'être écrasé ! Il est sauvé ! Sur la porte, il se retourne ; il soulève son mince chapeau haut de forme, et il a deux saluts de gratitude mécanique.

Les journalistes sont attendris, c'est donc dans la tendresse qu'ils se resserrent tendrement autour du tendre Hymans, lequel sourit, s'incline et les regarde avec grâce. Il va parler ; il parle déjà : ses lèvres s'ouvrent. Il est trop homme du monde pour passer sans parler. Qu'est-ce qu'il dit ?

Avez-vous entendu ? Il n'a encore rien dit ! Ses lèvres se sont refermées. Et... il fait signe qu'il n'est pas seul... En sorte... qu'il ne pourra pas parler. Hélas ! S'il ne dépendait que de lui d'être aimable ! Mais... ces Messieurs devant, ces Messieurs derrière !... Ah ! il y a un mouvement de dépit chez les journalistes. Société des Nations ; politique au grand jour ; bavardage sur la place ; c'en est bien là le programme ? Donc ils veulent tout savoir !... Et M. Hymans fait un sourire exquis, mais décevant et déçu... Ce n'est pas sa faute... On se rattrapera ; c'est promis ; laissez-moi passer ! merci, merci !

D'ailleurs, il est suivi d'Herr Hermann Chancelier. Le gros morceau. Alors, c'est plus intéressant de tomber sur celui-là. Et ils essayent, cette fois, une offensive sérieuse. L'homme de l'Allemagne descend, fumant un gros cigare, qui lui fait une bouche ronde — ronde comme ses yeux, comme ses lunettes, comme sa tête, comme la lune, comme tout ce qui est rond et niais. Que c'est difficile un gros cigare ! Et qu'il faut être malin pour le savoir fumer ! Ce Müller ne l'est pas. Il ne sait ni fumer ni passer. Il rougit, et pour sortir à droite, fonce à gauche : c'est un geste familier, le secret des démagogues. Mais il a surpris ceux qu'il vient de pousser ; ils ne résistent pas, ils ne lui demandent rien. Ce sont les autres qui disent : « Quelle nouvelle, Monsieur le Chancelier ? » Un grognement leur répond, tandis qu'il

fonce à droite. Il y a aussitôt un remous, Müller fait un faux pas ; puis rouge et luisant, il sort.

Et c'est à ce moment qu'on vit Briand, qui ayant encore trois ou quatre marches à descendre, entre son consul et Grumbach, chaloupait de l'un à l'autre, avait l'air de recharger sa bosse, et.... rigolait.

Il rigolait d'une rigolade qui creusait des rigoles sur sa face rigolarde. Dans le jaune des joues, dans le gris du poil, dans les yeux qui sont gris et jaunes, et dans toute cette figure délavée par la vie, comme sont les vieilles gouttières où passent, à moins qu'elles ne restent, toutes les saletés du toit, courait, brillait cette rigolade qui n'est qu'à lui, car la laideur lui donne sa force et son attrait, en sorte qu'elle est irrésistible, et que sa seule vue fait rigoler. Ce qui arriva. Les journalistes étaient tous inquiets ou vexés. Ils aperçurent cette tête unique qui rigolait : ils rigolèrent.

Pensez donc : quelle aubaine ! En rigolant, il leur confiait tout déjà. Et ce fut une ruée vers lui, avant qu'il pût descendre les dernières marches.

— Alors, Monsieur le Président ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il avait rigolé, prévoyant la question. Mais la question posée, il rigola bien plus ! Car il rigolait de tout. D'être des six rigolos. Et d'avoir rigolé sur la Paix, sur l'Allemagne. Rigolé

d'être Briand, ce qui est bien le plus rigolard !

— Pourquoi que vous demandez pas des confidences à celui-là ?

Il montre le Chancelier et son cigare qui passent la porte.

Ah ! Dieu ! Ils le mangent tous des yeux, ils l'adorent ! Il est le seul à savoir dire un mot, à être drôle, à montrer quelque sens de la vie, de la vie vraie, et.... rigolarde.

— Monsieur le Président, qu'est-ce qu'on a fait ? Qu'est-ce qu'on a dit ?

Il avance d'un pas... ma parole, comme s'il allait danser ! Il le pourrait. L'esprit est au divertissement. Mais le consul et Grumbach écartent, tels deux agents, ces spectateurs remplis d'ivresse. Et Briand dit :

— Voilà... on a parlé dans trois langues...

Éclats de rire.

— Chut ! Chut ! fait le bon consul.

Briand n'a pas fini. Il achève :

— Je me demande si on s'est compris !

Ah !... Oh !... Ils rient tous, ils étouffent ! Et certains manquent les derniers mots qui sont :

— Je pars jeudi... pour le Conseil des Ministres !

Est-ce cette idée qui l'assombrit ? L'œil brusquement devient dur ; la joue est sombre. Il traîne le pied ; il est redevenu rancunier et vachard ; et il monte en auto, en rognonnant « des choses sur des gens, rapport à des contingences.... »

Homme étonnant ! Plus on le regarde, plus il étonne, lui qui pose pour ne plus s'étonner. Il n'y a pas plus laid ni plus vulgaire ; il n'y a pas de succès plus vif que le sien ! C'est un contraste qui mérite qu'on en cherche les raisons.

Il est un homme du peuple français, d'une vieille race, avisée et gouailleuse. Il a traîné cette gouaille sur des ports et dans des faubourgs, souple comme un chat, noctambule et paresseux comme lui, guettant les oiseaux, et de temps en temps se piquant une plume au-dessus du derrière pour faire croire que c'était une aile. A force de traîner, le pied est devenu traînard, la voix traînante, et l'âme traîneuse. Il porte maintenant des chaussures, parce qu'il est ministre, mais l'âme reste en savates, parce que c'est son destin. L'âme, le style, l'éloquence. Un premier trait qui plaît aux foules. Elles disent tout de suite : « Il n'est pas fier ! » Mais ce ne sont pas les foules qui sont à Genève ? Pardon, ce sont leurs délégués, leurs journalistes, leurs esclaves. Ce sont des hommes de quarante-neuf nations, qui, dès qu'ils sont en assemblée, attendent des choses toutes simples, toutes nues, puérides, capables d'être rapportées à ces foules-là. L'esprit subtil d'un Grec ne peut que s'évanouir alors entre un Finlandais et un homme d'Haïti. Entre le Belge et le Bulgare, le Britannique devient accommodant. L'Irlande oublie ses libertés, aux côtés de l'Italie. Et c'est une telle

révélation pour le Siam de voir des Suédois de près, qu'il rêve à des éléphants patinant sur la glace. Il n'y a plus rien de possible, qui soit particulier. Ce serait presque malséant. Là-dessus, voilà Briand qui parle, qui traîne, qui chante, qui emploie dix mots, toujours les mêmes, comme une nourrice pour ses enfants, de tels mots qu'on les comprend quand on ne sait pas le français — est-ce qu'il le sait lui-même ? — et il est familier, vous met à l'aise ; il a l'air d'un marchand des quatre saisons poussant sa petite voiture, criant « à la légume ! » prêt à faire de bons prix. Il n'y a pas de raison pour que personne résiste.

Sa laideur ? Il l'anime ; et comme d'abord elle rebutait, on lui a double gratitude de l'animer. Et sa vulgarité ? C'est l'attrait principal : elle attire tout ce qu'il y a de vulgaire et de facile chez chacun. Vulgarité si forte qu'elle en est distinguée. Elle est typique, presque exaltante. C'est un don. Et je me demande si on la trouve à cet état de perfection ailleurs qu'en France. Le balancement entre l'aigreur et la cordialité, et l'admirable aisance pour aller de l'une à l'autre, n'est-ce pas spécifiquement français ?

Il serait exagéré de dire de Briand qu'il est un artiste. Il a une « nature » ; autrement dit, il regorge de naturel, et jusqu'à vous en donner la nausée. Mais il n'a pas d'inspiration : son vocabulaire s'en ressentirait.

Il y aurait de la candeur à croire qu'il est ou qu'il peut être moral. Il représente, mieux encore il est l'opinion publique. Or celle-ci par définition est libre, revendicatrice et divagante. La loi morale ne la regarde pas ; d'où son visage, c'est à dire celui de Briand.

Enfin, il est superflu de se demander s'il est patriote. Il l'est dans le sens où il profite de sa patrie, où il a conscience d'en être, où son hérédité lui donne cette ruse qu'il appelle civilisation. Quand il pense à un habitant de la Lettonie, il hausse les épaules, à un Esthonien, il hausse les épaules, à un citoyen de Salvador... il ne sait pas où est le Salvador. Et pourquoi le saurait-il ? Est-ce que l'autre connaît la Loire-Inférieure ? Mais il n'est pas patriote au sens de servir son pays. Il dirait qu'il y a des gens qui sont faits pour servir, que c'est un métier. Lui est badaud, il est dans la foule, il prend l'air et il a du flair. Mais avec ses savates, sa bosse, sa dégaine, il aurait été aussi bien sur la Pnyx à écouter un démagogue d'Aristophane promettre une distribution de viande au peuple, ou sur la place de la Révolution à regarder guillotiner Louis XVI.

Il regarde, puis met son mot, qui d'ordinaire est juste, qui souvent fait rire, et s'il y a quelqu'un pour lui offrir un bon de soupe populaire, il dit : « Merci ! » et il prend. C'est ainsi que les démocraties lui ont offert la gloire : c'est le type même du bon de soupe ; prometteur, mais

en fin de compte ce n'est que du gros pain dans une lavasse : ah ! louanges humaines, quelle grossièreté !

A son âge, il croit y trouver des douceurs. Et c'est pourquoi il aime parler à Genève, devant le monde entier, au nom de la France. Qu'est-ce qu'il y a dans ses discours ? De l'égoïsme d'abord, l'inquiétude de sa réputation : « Messieurs à moi, mes paroles sont des actes ! » — une vague réclame pour la Société des Nations : « Y a-t-il une institution qui ait fait plus de bien à des pays ? » — quelques coups de boutoir : « Je sais ce qu'on dit !... Je devine ce qu'on pense ! » et un coup de machoire, allez donc ! et un coup de coude pour les Allemands, — de la ruse sentimentale : « Les peuples, les mutilés, qu'est-ce qu'ils veulent ? Ils veulent la confiance Messieurs ! » — enfin un essai de poésie populaire : « L'esprit de paix, cette fleur d'humanité délicieuse ! » — Et c'est tout. Mais c'est cela qui a enthousiasmé les français, l'étranger, qui a ravi les délégués, qui a échauffé les femmes du monde. Or, où y a-t-il dans tout cela, un... minimum de grandeur, un semblant de désintéressement, un air d'idéal qui ne soit pas de roublardise, une menace qui ne soit pas de la rancune. Où y a-t-il trace de quelque chose qui pourrait s'apparenter avec la plus mince philosophie de la vie ? A moins qu'on ne pense que c'en est une de laisser tout aller. C'est un fait qu'il a une influence magique sur ses audi-

toires, parce que ses auditoires ont une influence miraculeuse sur lui. Ils le prennent bien avant qu'il songe même à les prendre. Mais dès qu'il est pris, il se dégage de lui ce qu'il appelle « des émanations. » Elles ne flottent qu'à ras du sol. Briand n'est pas de la race emportée des oiseaux. C'est un mammifère. Seulement on le subit, parce qu'il est savoureux : voilà son secret. Dans sa crasse, sa laideur, sa fourberie, sa bouffonnerie, il a tout de même une finesse, une souplesse, une subtilité, un don d'artifice, qui paraissent délicieux aux plus cultivés, aux plus distingués, aux plus forts. Son éloquence est d'une lâcheté qui détend, d'une sentimentalité qui fait qu'on s'abandonne, d'une bassesse d'esprit qui repose des sommets. C'est un exercice à la fois fort et faible, décevant et tentateur, mélancolique et prenant, comme les baisers des danseuses et les mélodies des chanteurs dans les cours.

Le plus haut des penseurs est donc excusable de se divertir et de s'abaisser avec Briand. Mais rentré dans sa chambre, il se rappellera que c'est l'homme qui a avili le jury au point qu'on a l'impression qu'ils sont douze sur des chaises, aussi vulgaires que lui, pour rendre la justice ; que c'est l'homme qui a dit à Barrès inquiet pour les églises de France : « Je sais... elles jouent un rôle dans la vie de ce pays ; nos paysans y tiennent ; ils s'y retrouvent chaque semaine ; elles sont pour eux des centres de marché... » — enfin que c'est

l'homme, qui en 27, dans un grand discours devant l'Assemblée gènevoise, s'écriait : « La Justice, Messieurs ?... Heureusement, au-dessus de la justice des hommes, il y a une espèce de justice — comment dirais-je ? *atmosphérique*, qui circule à travers les consciences et devrait suffire à régler nos rapports ! » Faut-il rire ? s'indigner ? Faut-il ne pas se rappeler ? Faut-il, à la façon des journalistes, qui plus que personne ont le sens de l'éphémère, se divertir et dire : « Il est inouï ! » sans plus. Il l'est. Sur ses mains de magicien il y a l'annonce du miracle ; il y en a la négation dans l'œil désabusé. Quelle tendresse dans cette voix ! Mais ce teint d'où peut-il venir sinon d'un cœur pourri ? Dès qu'on l'admire, on s'épouvante ; dès qu'on l'accable, on a des remords. D'ailleurs, puisqu'il enchante son époque, il siérait peut-être de la condamner, avant lui. Mais pour le faire dans une juste sévérité, on devrait, tout le long de l'histoire, en marquer d'autres qui furent aussi grossières. Depuis la société des mammoths, quelle liste ! Le grand regret d'aujourd'hui, c'est qu'il représente la France ; la grande consolation, c'est que la France ne demande peut-être pas à être mieux représentée. Certains — ils ne sont que certains — préféreraient des ministres, qui, tout en étant sur les questions françaises des spécialistes garantis, auraient cependant l'esprit européen. Mais... j'entends d'ici un homme comme Benes — le seul qui à Genève ait cet esprit-là —

me dire de sa voix rapide et chaude : — « Il n'y a aucune raison pour trouver un tel produit à Saint-Nazaire. »

Benes ! Ce n'est pas le hasard qui met ce nom sous ma plume. Il s'impose à l'esprit, dès qu'on parle de Briand. Dans un bottin des professions ils seraient ensemble : deux ministres des affaires étrangères ; pays voisins ; même temps. Et ils se ressemblent comme le jour et la nuit ! Le jour s'appelle Benes. Il n'y a pas plus ouvert, plus limpide, plus brillant. Il faut le voir, par une matinée de grand soleil, dans une chambre, où les poussières sur les rayons de lumière dansent et se mêlent, remontent, descendent ; on dirait que ses idées se réalisent en petits points éclatants.

Je l'ai vu dans un hôtel, comme tout ce qu'on voit à Genève. Banalité, fadeur ; mais je n'y ai plus pensé après deux regards, et trois phrases. Quelle vie ! Quel ton ! Comme il répondait à mon désir ! J'aurais été déçu qu'il fut long et pâle dans un vêtement noir. Il était petit et remuant dans un veston de voyage bariolé. Au fond de ses yeux, sur sa cravate, sur son mouchoir, il y avait je ne sais combien de couleurs, ou du moins, je le sais bien, elles y étaient toutes, autant que sur les drapeaux qui flottaient au balcon, nous envoyant les reflets de toutes leurs passions patriotiques. Ah ! un peintre en aurait ri de joie ! Il y avait toutes les teintes sur cet

homme et sa chambre, comme il y a, dans un seul mot de la langue tchécoslovaque, toutes les lettres.

Benes est fils de paysans ; il est venu en Sorbonne chez nous. Il a une tête de laboureur, avec la flamme de l'étudiant. Son corps est noueux, rablé ; sa figure a la grimace de ses grands-pères qui n'ont cessé de cligner des yeux dans le soleil ; mais au contact de Paris il s'est dégagé des roublardises de la campagne, et il est comme un bois sec dans le feu : il craque, pétille, éclaire, réchauffe.

Il est à la fois curieux et bavard. Curieux de son visiteur, devinant ce qu'il désire, il bavarde pour le lui donner. Il bavarde sans calcul, sans prudence, persuadé qu'il n'y a pas de ruse qui vaille la vérité.

— Je ne me sens fort, dit-il, que quand je suis vrai, car alors je suis sûr de mes raisons !

Cette assurance lui donne de la bonne humeur. Un sourire anime tout le visage, bride les yeux, le rend drôle et émouvant.

Comme il parle ! Comme il est pressé et agissant ! Comme on voit qu'il veut, qu'il veut absolument du bien à sa patrie, après l'avoir affranchie. Mais il s'est affranchi lui-même, et il en garde un courant de fièvre. La vie est si courte, va si vite : aura-t-il le temps d'essayer ce qu'il désire ? Et les passions des peuples sont si multiples, si ténébreuses ; tout entouré d'ennemis, échappera-t-il à leurs filets ?

Trente ans de paix, voilà ce qu'il demande

au fond de son âme, à Dieu, car il a le cœur trop brûlant pour ne pas croire au mystère, et pour ne pas l'implorer secrètement, avant les Six.

Cette Société des Nations, il ne veut même pas que nous en parlions ensemble. Il sait ce que je sais, le voit, le ressent. Mais il croit que dans le désordre d'après-guerre, c'est encore ce que les hommes ont de moins mal à tenter. Il y a quelque temps qu'il est habitué à la médiocrité humaine ! Quand ses parents avaient leur récolte fauchée par l'orage, ils recommençaient l'année d'après. Quoiqu'il ait étudié la philosophie au quartier latin, il en a oublié les décevants préceptes, pour ne garder que sa ténacité paysanne. Il est réaliste : il veut vivre, dans le soleil. Mais il est tout petit, au centre de l'Europe, et c'est à qui lui fera de l'ombre pour lui donner le frisson. Bah ! il rit, se frotte les mains, les regarde tous bien en face.

— Salut ! dit-il à la Russie. Vous essayez de faire des bolcheviks chez moi ? Parfait !

Et les convoquant, il leur dit :

— Messieurs, soyez logiques, et courageux. Je défends l'ordre, mais je le défends effectivement. Si vous êtes révolutionnaires, faites la révolution. C'est votre devoir. Et je ferai le mien, qui sera de vous écraser !

Il les attend encore. D'ailleurs, il a confiance dans leurs méthodes critiques :

— Ils enseignent la négation de tout. Quand

la jeunesse actuelle commencera de prendre sa part des affaires, elle niera le régime... avec le reste ! Ce sera le bon moment !

Dans cette attente il regarde Berlin, et il dit à Berlin :

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder ?

— Ach !... Voilà, dit Berlin. Pourquoi êtes-vous avec la France ?

— D'abord, dit Benes, parce que je l'aime. Ensuite, continue Benes, parce que si j'étais avec Berlin, je serais tout de suite avalé !

Devant cette réponse, Berlin joint les talons.

— Ils nous respectent provisoirement, m'a dit Benes, à cause de notre culture et de notre travail. Mais il ne faut jamais, jamais manquer de leur parler carrément, jamais se relâcher, jamais s'abandonner au plaisir d'être aimable. Je les ai *sur* moi ; je les connais.

Il disait cela sans peur, toujours souriant dans le soleil. Et il avait l'air d'un blond petit écureuil, vif et malin, attentif à tout, dans sa cage dorée de Tchécoslovaquie.

— Il y a chez l'Allemand, continua-t-il, un trait bien plus funeste que sa mauvaise foi : c'est le manque total de sens politique. Gaffes sur gaffes, ils en font des montagnes ! Quand en 1920 ils voulaient réaliser l'Anschluss, je leur ai dit : « Faites-le donc : c'est la guerre ! » Ils n'en revenaient pas ; ils ne comprenaient rien. Mais de 1914 à 1918, ont-ils jamais compris pourquoi la réalité

n'apportait pas la preuve de leurs calculs ; et maintenant ils ont pris le parti d'oublier qu'ils étaient les auteurs de cette immense tuerie, dans leur impossibilité de montrer qu'ils ont bien fait. Comprendre : le mot qui leur est le plus étranger, Et rien ne les éclairera !

Sur cette phrase, la main de Benes désigna le soleil qui cependant éclaire tout, et les drapeaux de tous les pays flottant sur le balcon ; ils feraient croire que le monde offre au pangermanisme quelque résistance, au moins sentimentale.

Mais c'est bien vrai que l'Allemagne ne peut rien voir que soi. C'est un peuple qui sait se nourrir, s'exalter, être fort, être grand ; au résumé, c'est un pauvre peuple, incapable, une seconde, de s'oublier lui-même. Ils entrent à la Société des Nations : on les accueille avec des hymnes ; on chante leurs litanies ; ils n'en trouvent aucune d'excessive ; ils ouvrent leurs serviettes et ils commencent à travailler et à discuter. Ont-ils regardé leurs voisins ? Pas même. Ont-ils senti avec ceux-ci, avec ceux-là, quoi que ce soit de commun, un échange de chaleur humaine ? Eh ! non ! Ils sont Allemands, et ils arrivent avec leur seule vision, à l'Allemagne limitée. Ils demeurent au milieu des autres, tels des parlementaires aux yeux bandés, ne comprenant personne, et personne ne les comprend. Quel drame, dans lequel au milieu de ces personnages tragiques, grouillent des délégués de néant, des journalistes usés jusqu'à la corde,

des femmes du monde éventées, et Briand, qui a perdu son âme, mais traîne le reste de son corps, en rigolant de la farce humaine, parce qu'il s'est vu dans un miroir.

Telles furent les réflexions qui s'agitaient en moi, quand je sortis de chez Benes ; mais l'air était si pur, le lac d'une eau si douce venait caresser le quai, je rencontrai dans un court espace des femmes à la démarche et aux yeux si plaisants, qu'en mon cœur de français, vite ému, mais plus vite confiant, toujours prêt à saisir une heureuse occasion, je me rassurai par la pensée que dans ce monde de mystère, ce qu'on croit voir n'est rien, que la logique toute étroite est bousculée par un imprévu sans limites, et que c'est à cette surprise de chaque instant qu'il faut un peu poétiquement s'abandonner.

J'en étais là : quelqu'un m'appela. Était-ce la surprise ? Je me retournai.

Et je vis d'abord ce qui m'indispose toujours à Genève : le monument de Brunswick. Quelle importance pour rien ! Quelle fastidieuse laideur ! Mais ce n'était pas lui qui m'appelait. Il y avait un homme, les talons joints, le crâne découvert, tenant humblement son chapeau, qui me disait :

— Messé, permettez une question fous poser ?

Il me tendait une carte : *Herr Franz Krauelbotz*

— *Munich*. Je tressaillis. Encore un ! Et celui-là me parlait. Il m'arrêtait en pleine rue. Comment

me connaissait-il ? Qu'est-ce qu'il me voulait donc ? Il devait être un fils de voyante, car à travers mon front il comprit ma question, et sur le champ y répondit :

— Messé, che suis pupliciste-rédaktor n'est-ce pas. Donk ch'interroge les personnalités, s'il fous plait. Voici le liste de mes interrøkations, che vous prie. Ch'ai interrogé les Apyssins au sujet l'esclavache, les Persans à cause le riz, les Italiens pour le faschisme, les Norvèchiens le pois de sapin, les Irlantais la liberté ; che tésire de interrocher une personnalité de écrivain français rapport au pacifisme.

Je le regardai sans répondre. Il était extrêmement déférent, tout en étant extrêmement audacieux. Il était d'une race à la fois serve par ses manières, et libre en ses paroles. Il avait des pieds militaires, mais une tête de civil, des reins creux mais le regard droit. Il portait un affreux costume lie de vin.

N'entendant de ma bouche aucun son qui sortait, il reprit :

— Ch'ai le tevoir de fous tire, Messé, que che suis une grand pacifiste, tout à fait ennemi de cette militaire ivresse qui soufent subjukue l'Allemagne, temeurée trop grégaire, lyrique und folcanique. Hor donc, serais-che heureux pour ce problème votre afis zu enrechistrer.

Je ne bougeais pas. Il inclina la tête.

— Che fous prie m'excusser puisque je n'ai

pas encore maîtrisé le français. Tout de même suis-je compris ?

Je fis légèrement signe que oui.

— Puis-che tonc espérer, vous me tonnerez réponse ?

Je fis seulement signe que non.

Aussitôt il resalua. J'étais dans l'ombre ; il était dans le soleil ; il ne chercha pas à se préserver ; et son chapeau toujours en main, il continuait :

— Che crois il existe une malententu.

Je fis signe que oui.

— C'est pourquoi il convient mettre le point sur le i.

Je fis signe que non.

— Parton, dit-il, cela n'est-il point nécessaire ? Che suis une ennemi des hopereaux prussiens ; che les hais ; che ai compattu le Français, mais che ai une passion envers la France, n'est-ce pas. Comment cela expliquer, qui peut-être est un enchantement ?

Je fis signe : « Tout se peut. »

Il me remercia par une nouvelle inclinaison de tête.

— Alors, che vous temante maintenant : en l'Allemagne pacifiste si fous afez confiance ?

Je demeurai immobile.

— Che connais auch'ourthui peaucoup des cheunes Allemands culturels, qui se interrogent sincèrement, s'il n'est plus possible vraiment,

qu'on se patte plus aucunement. Pourrai-je de votre part à eux porter confiance ?

Je ne répondis pas. Il commença à baisser la voix.

— Qu'est-ce que la fie, Messé, privé de la confiance ?

Il se serait adressé à une statue, il aurait eu le même résultat. Alors presque bas, cette fois, il dit :

— Sans la confiance, il n'est plus de chousance !

Je fis signe tristement que je n'y pouvais rien. J'eus l'impression qu'il allait commencer encore une phrase, mais brusquement il la garda. Puis à deux reprises, mécaniquement, il abaissa son corps en avant, en signe de salut contraint et forcé. Il était devenu très rouge, volcanique comme il avait dit, du rouge de von Schubert à l'Assemblée, d'Hermann Müller à la Métropole. Peuple grégaire, avait-il annoncé. Oh ! la formule parfaite ! Mettre le point sur le i ? Oui, et couleur de sang... Pour un pacifiste, il n'avait pas visage de paix. Enfin, il joignit une dernière fois les talons, m'envoya dans les yeux l'éclair des siens, et s'éloigna. A sa marche saccadée, à sa nuque gonflée, à ses oreilles en feu, je continuais de distinguer sa colère, qui dans le papillotement ensoleillé du quai, avait l'air de laisser une traînée de soufre derrière elle.

Avais-je envie de rire ? Sentais-je de l'amer-

tume ? Je ne sais. J'étais sincèrement partagé entre ma conscience qui me disait : « Tu as été toi-même ; tu as bien fait ! » — et tout un chœur de voix légères qui s'appellent la politesse, l'éducation, l'indulgence, l'habileté, et qui me disaient : « Qu'est-ce qui t'a pris ? Il t'est arrivé dans la vie d'être habile. On t'a vu indulgent. Tes amis te croient poli. »

Je n'hésitai pas longtemps. Je dispersai ces personnes légères par la profonde sincérité de ma lassitude et de ma tristesse. Je ne peux pas parler à un Allemand : je n'ai rien à lui dire. Nous n'avons aucun sujet de conversation commun. Je ne pourrais lui parler que d'incendies, et vraiment... ! Lui rappeler les jeunes filles, dans le Nord, emmenées en captivité le jour de Pâques, et ma foi.... Les arbres coupés ; pourquoi ?... La terre végétale enlevée des champs de Pologne, avec les rossignols des bois, à destination du Brandebourg ; à quoi bon ? Et alors ? Est-ce que le silence ne s'impose pas, un silence traversé seulement de nos respirations, comme la paix du coteau de N.-D. de Lorette, où dorment quarante mille morts, est bercée par le vent des Flandres. Ce qui me stupéfait et me glace, c'est qu'un Allemand de mon âge ait envie de me parler. Il ne se souvient donc pas ? Mes fils retrouveront, je l'espère, l'usage de la parole avec cette race dangereuse. Mais moi, j'ai le droit de me taire. Mon silence n'a rien d'injurieux.

Il est peuplé de souvenirs. Et quelle nécessité y aurait-il donc que je parle ? Les commerçants parlent. Les diplomates parlent. Les experts ne cessent de parler. Et les écrivains, presque tous les écrivains vont en Allemagne, parlent aux Allemands, sont fêtés des Allemandes, et reviennent dans l'enthousiasme, en disant : « Evohé ! C'est l'avenir ! Nous devons causer ! Il faut se comprendre ! »

L'avenir sera ce qu'il doit être — comme le passé — terrible. Les parloles d'écrivains n'y feront rien. La vie est un drame : et il faut être un nouveau-né à la mamelle, ou un vieillard oublieux pour l'ignorer. Elle est un drame partout. Elle est un drame en France, parce que, entre autres dangers, avec la bêtise, la maladie, la mort, il y a l'Allemagne. Et il est inutile de se demander si de l'autre côté du Rhin le pacifisme progresse, si la démocratie y mine lentement l'idée patriotique, combien d'Allemands haïssent la guerre, si la majorité d'entre eux sont de bonne foi. Il suffit de les regarder à la Société des Nations : je dis de les regarder, je ne dis pas de faire à leur sujet de la psychiatrie, de la psychologie, de la psychanalyse. Ce sont des gens qui arrivent avec leur politesse, leurs raisonnements, leur bonne volonté, leur puissance de travail, leurs serviettes, leurs intérêts. Ils saluent, ils parlent lourdement mais mielleusement ; ils affirment qu'ils ne feront plus jamais de guerre, qu'ils

veulent s'entendre toujours, qu'une ère nouvelle est née. Puis ils exposent leurs demandes, qui sont excessives, d'une audace si naïve, d'une imprudence si tranquille, qu'on y devine déjà des cerveaux où la vérité est dans la brume, comme la Haute-Silésie. Enfin on leur répond. On leur répond avec des précautions infinies, des éloges de leur vaillance, de leur organisation, de toutes les faces de leur génie, mais nécessairement on en vient à discuter leurs si hardis projets. Alors, sur-le-champ, ils se braquent, ils se raidissent, ils rougissent, ils frappent la table, ils claquent une porte, ils sont partis. C'est une tragi-comédie quotidienne, et infaillible. Il arrive toujours, toujours, dans les commissions les plus calmes, au cours d'études les plus courtoises, que l'Allemand d'apparence le plus droit et le plus raisonnable ne soit plus maître de lui. Il se fâche, il éclate ; il voulait dominer les autres, et c'est lui qui ne se domine plus. Sa loyauté, sa volonté, sa raison, ses aptitudes au travail, tout cela tout à coup est en cendres, dévoré par une brusque flamme montée du fond de lui-même, du plus secret de son tempérament, du plus profond de son hérédité, du mystère effrayant de son destin. Voyez un Anglais comme il se contrôle, un Français, un Italien, toutes ces vieilles races, quelle maîtrise elles possèdent ! Mais l'Allemand est pareil à un adolescent, qu'une nature encore en effervescence commande en

bousculant sa volonté, et décide à de subites folies.

Les traités, les contrats, les discussions, les précautions, les concessions, rien de tout cela ne compte plus devant cette calamité naturelle. Quand même tous les Allemands ensemble, dans un immense chœur national, jureraient avec la plus forte des sincérités qu'ils seront maintenant tels des agneaux, de quelle garantie cette honnêteté serait-elle, puisque c'est *malgré eux* soudain qu'ils deviennent des loups ?

Français, pauvres français, ils ont bien trop le goût de la vie douce, pour ne pas cultiver leurs jardins, et les embellir avec les plus fines roses. Qu'ils taillent donc leurs rosiers, et qu'ils choisissent des fleurs, qui le mieux embaumeront l'air et les maisons. Mais qu'ils ne croient pas pour cela qu'il n'y a que des jardiniers dans le monde. Il est hélas fatal, il est inexorable que dans dix, dans vingt ans, peut-être dans cinquante — qu'est-ce qu'un demi-siècle au tourbillon des ans ? — il est certain que dans cinquante ans, peut-être vingt, peut-être dix, nos campagnes, à l'heure de la moisson, retentiront de nouveau de pas lourds et provocants. Au-dessus des murs du jardin délicieux on verra des casques apparaître, et des têtes luiront dessous, toutes rouges de glotonnerie vexée. Ce seront Rheinbaben, Hermann Müller, le pacifiste Krauelbotz, à moins que ce ne soit leurs fils. Il se peut d'ailleurs qu'ils disent : « L'infasion...

hoch !... n'est pas la kuerre ! » Et il se peut aussi qu'ils nous demandent simplement, d'une voix francophile, ce dont... ils ont besoin. Nous essaierons alors vainement, pour nous étourdir, de respirer les roses des rosiers qu'ils tiendront déjà.

Luc

II

LES TÊTES VIDES

ARISTIDE Briand et Herr Hermann Müller étaient partis, l'un « nach Paris », l'autre « pour Berlin » le même jour, vers la même heure. Dès qu'ils ne furent plus là, on se sentit démuné.

C'était le consul de Genève, Amé-Leroy qui avait conduit Briand à son train. On lui demanda les détails du départ, en manière de consolation. Le consul répondit tristement. Il a la tête de Sadi-Carnot. Le pauvre Président, une fois assassiné, n'avait plus besoin de sa tête, mais quelle curieuse idée de l'avoir reprise ! Enfin c'est Amé-Leroy qui l'a : il la soigne bien d'ailleurs, il l'anime, et il lui fait dire :

— Vous connaissez Briand : il arrive trois quarts d'heure d'avance !

Ou encore :

— Quand le train s'est ébranlé, il s'est mis à la fenêtre, et il m'a dit : « Je vous confie la Paix ! »

Dans l'intimité il ajoute : « Il allait au Conseil des Ministres, et surtout se faire couper les che-

veux. Il n'y a qu'à Paris qu'on les lui coupe sans l'énerver ! »

Voyage officiel ou voyage privé : Aristide est parti. Il va falloir se passer de lui dans ce Genève qui... comment le définir ? on voudrait être juste ; c'est une ville tant vantée : est-ce qu'on n'est pas de méchante humeur en la dénigrant ? Mais aussi, est-ce que les gens savent ce qu'ils disent en la louant ? Est-ce qu'ils ne confondent pas la Suisse et Genève, le lac de Genève et la ville ? Ah ! La Suisse ! Jeunesse, vacances, alpinstocks, appétit ! Le lac ! Ravissement et poésie, paresse et rêve ! De la rive ou sur l'eau, qui n'a connu des heures molles, azurées et bercées ? Qui n'a cru, près de Genève, que la vie peut être douce ? Le bruit de l'eau sur la grève, un ponton dans le soleil, une suisse rose entre sa vache et son veau, des suisses blonds, obligeants et raisonnables, des maisons romantiques, parmi des pelouses rêveuses et des arbres sensibles, où l'on rêve de souffrir d'amour auprès d'une mince jeune femme qu'aurait d'abord aimée Reynolds, telles sont nos visions, d'un plaisir nostalgique, dès que nous songeons à ce lac, au bout duquel est Genève. Au bout, ce n'est plus au bord. Le Rhône se retrouve, ramasse ses eaux et fuit en hâte. Genève, c'est une arrivée et un départ. Ce n'est plus le lac, cette splendeur ; ce n'est pas encore le Rhône, cette royauté. Mais, c'est entre les deux, Rousseau assis sur un fauteuil. Comme il est à sa place !

L'homme qui a fait ce choix avait du génie. L'écrivain regarde le lac, il soupire, et son soupir s'ordonne en une de ses phrases suaves au cœur et dangereuses à l'esprit. Il tourne le dos au Rhône qui part, grondant de plaisir, s'en va vers la trop claire Provence, mais du même coup, il ne veut pas voir la ville de Calvin, qui l'a renié, forte sur son coteau. Elle prend presque du charme, pourvu qu'on ait la chance de la bien encadrer entre deux voiles latines, ouvertes pour la faire voir. On ne pense plus alors à la cathédrale vide, à la chaire du réformateur étroite et dure, à des rues sans soleil, à tant de portails fermés. Je me suis laissé conter que ces vrais Genevois du haut Genève étaient raides mais charitables, occupés du salut de leur âme, mais méprisants pour les français, qu'ils supposent à la fois légers et conquérants. Entre les voiles latines, je n'ai rien pu voir de cela : en dehors du coin de terre où l'on est né, où l'on respire depuis quarante ans, où les parents et grands-parents vous ont préparé une toute petite lanterne de compréhension, que peut-on connaître ? Je dis donc du vieux Genève qu'il n'est pour moi qu'une apparence, et je le dis dans le Genève des hôtels, qui hélas, est une réalité ! Genève des quais, des débarcadères, des pensions de famille, tout cela si fade et fastidieux, d'une propreté solennelle, d'une niaiserie insoutenable. On n'y reconnaît pas la couleur de la vie : où sont les ombres ? Tout y est du même ton, du même

teint. Shakespeare y aurait fait entendre un rire à bruit de tonnerre, et Rembrandt, misérable, y aurait péri. La Société des Nations, au contraire, s'est sentie tout heureuse. Sa destinée la plaçait hors la vie, puisqu'il s'agit pour elle d'instituer la bonté dans le monde. Il fallait donc une atmosphère où la médiocrité pût faire oublier les passions. C'est fait : elles sont absentes ici. Attachez-vous, suspendez-vous, pour gravir le Cervin : la glace et l'avalanche ne permettent guère de croire à la neutralité ; mais sur le macadam du quai-promenade de Genève, entre un bateau à roues, et un hôtel Bellevue, Beau-Séjour, Beau-Rivage, peint en verdâtre, jaunâtre, rosâtre, vous vous sentirez faible et l'âme insignifiante, — neutre enfin, et c'est le rêve ! — Si vous ne l'êtes pas assez, dans n'importe quel hôtel, on saura vous servir, dès le lever, un de ces petits déjeuners qui tuent un homme pour le reste du jour : un litre de lait, une goutte de café, une demi-livre de miel, un ravier de beurre, un pot plein de confitures. Mais s'agit-il de tout manger ? Exactement. O vaches, abeilles, ô fruits, et fleurs, quel abus de vos charmes et de vos richesses !

Puisqu'il n'y a que des hôtels, c'est dans l'un d'eux que la Société des Nations s'est établie. Les chambres sont devenues des bureaux : les fonctionnaires fonctionnent, là où les voyageurs dormaient ; les salles à manger servent aux commissions : on a laissé des buffets bas dans les cou-

loirs ; des Excellences s'accourent et ordonnent leurs pensées, là où le maître d'hôtel alignait ses hors d'œuvre. Mais ce n'est pas le premier spectacle que l'on voit. On entre : tout de suite voici des hommes, des femmes, qui passent puis reviennent, et ne cessent entre eux de se croiser, de se mêler. Ils ont l'air de tisser un filet invisible. C'est bien cela. Ils tiennent chacun leur fil, et ils fabriquent un immense épervier, dans lequel ils comptent surprendre les nations une à une. Mais qui sont-ils ? Il y a les délégués, au nombre de quatre ou cinq cents, envoyés par quarante-neuf nations : ce sont des hommes qui s'efforcent de penser. Il y a les journalistes, moitié moins nombreux, mais représentant aussi toute la carte du monde : ce sont des hommes qui s'efforcent de comprendre. Or, il arrive chaque jour — c'est humain — que des délégués qui se disent consciencieusement : « Nous sommes ici. Pensons ! » ne parviennent pas à penser. Ceci ne serait pas un drame. Par malheur, les journalistes qui sont payés pour comprendre veulent, avec une conscience égale, avoir compris, et il se produit alors qu'ils comprennent ce que les autres n'ont pas encore pensé. Ces autres, au milieu de leurs recherches, déjà gênés de leur impuissance, le sont beaucoup plus d'apprendre qu'on rapporte ce qu'ils pensaient, alors qu'ils ne pensaient pas ; ils appellent à leur aide des jeunes femmes, que l'on nomme sténographes : ils leur dictent quelques semblants

de pensées, et ces demoiselles rédigent et tapent un rapport, dix projets, trente vœux, qui indiquent à la rigueur ce qu'on pourrait penser, si on pensait. Comme cette prose est tapée par centaines d'exemplaires, on ne rencontre plus un journaliste sans lui en mettre un paquet sous le bras. Porteur d'une telle charge, l'homme qui écrit ne craint plus ne de pas comprendre ; et le délégué qui le voit chargé, n'a plus peur de rester incompris. Il se dit : « Au lieu de faire des personnalités cet homme-là consultera nos généralités ! » Malheureusement, elles sont insaisissables : inanimées, mortes et mortelles. Le journaliste les emporte mais ne les regardera jamais. A quoi bon d'ailleurs ? Chaque pays attend de ses journaux une vue du monde conforme à celle qu'il a déjà. Le lecteur est un animal de routine, qu'il faut nourrir toujours du même foin — et ceci n'est pas de l'impertinence : quoi de plus doux que le foin parfumé ? — Seulement le parfum varie avec la latitude, selon la force du soleil, et le journaliste n'est que le rateau, qui met en tas pour faire l'article.

Venant de l'Amérique du Sud on trouve à Genève, un représentant de la « Prensa » de Buenos-Ayres, souriant dans un complet de baigneur, sorte de pyjama clair à raies vertes. Il marche dans un soulier blanc à semelle de caoutchouc, d'un pas élastique, comme sur le sable humide de la plage, et il entre à la tragique com-

mission du Désarmement ou à la ténébreuse commission de l'opium, de cet air satisfait et niais que les oisifs ont vers cinq heures, quand ils pénètrent pour prendre le thé, dans la pâtisserie de la digue. Il enverra à son journal des comptes-rendus élégants et superficiels, où il sourira à la Société des Nations, comme il faisait à sa petite amie, dans le hall, parmi quarante-neuf races où il ne distinguait qu'elle, en ignorant d'ailleurs sa nationalité : n'est-elle pas née d'un irlandais, par le moyen d'une sicilienne, qui l'a enfantée au cœur d'Alexandrie ? Tout cela donne à sa prose un exquis irisement.

Les Soviets, qui n'envoient aucun délégué, ont des journalistes. L'un d'eux, juif comme il sied, maigre et fiévreux, suit les débats, caché dans l'ombre de l'ombre. On ne l'a jamais vu que derrière quelque chose. Mais là son œil aigu brillait. Il ramassait de longs bras et il tordait son torse, au-dessus de ses genoux pointus ; le nez, mince, renvoyait en deux jets bleuâtres la fumée d'une fine cigarette qu'il aspirait lentement ; il avait l'air souffreteux, mais tenace ; il écoutait avec émotion, comme s'il était toujours saisi de ce qu'il voyait ; il demeurait immobile, puis tout à coup il frémissait imperceptiblement, et ce n'était jamais d'un incident ni d'un éclat, même d'une parole furtive, d'un geste fugitif : un frisson ne le gagnait que quand les autres s'endormaient ; il était en marge de la vie ; il avait

l'air d'accomplir une mission secrète ; il observait ceux qui ne s'observaient pas ; puis il envoyait à Moscou de brèves visions de rêve éveillé, nerveuses et mystiques.

On avait besoin de se reposer de cette maigreur inquiète et inquiétante. Un gros homme passait : on courait à lui. C'était un Hollandais de la divine Hollande : ah ! canaux et tulipes ! eaux rêveuses et fleur gaies ! et tant de jeunes femmes vermeilles glissant sur la glace rose ! Hélas, il n'évoquait rien de cela. C'était un homme né d'une femme et d'un ours, d'un ours blond : l'espèce est rare. Les membres étaient humains, mais la tête était de l'ours ; pas de cheveux, une fourrure ; et la malheureuse bête, consciencieuse, appliquée, s'intéressant à tout, était zébrée d'éclairs, partis on ne sait d'où, mais qui la secouaient du haut en bas, détendant le corps et contractant la face, jetant le pauvre homme aux Allemands, le rejetant vers Briand, le livrant enfin tout vif et démuni au cruel démon des tics affreux. Il n'y a pas d'assemblée, de conseil ou de commission, où il n'ait jeté le désordre de son corps tourmenté. Ce n'était pas une vision pacifique : les délégués se troublaient ; puis les plus philosophes y voyaient un symbole de l'humanité impuissante à se guider seule. L'ours grimaçait, se tordaient, et eux, sereins, se disaient : « Voilà... voilà pourquoi nous sommes ici ! » Le soir, l'ours blond, parmi des halètements poussifs, des ébroue-

ments tragiques, rédigeait d'une plume zigzagante des articles sans commencement ni fin, tout étoilés de pâtés, entre lesquels il parlait de la « phantaisie » de M. Briand.

L'œil ironique et chaud d'une jeune Portugaise aimait à le contempler dans ses exercices étranges. Ce n'était pas férocité, mais amusement. Il y a des réserves de joie chez les peuples ensoleillés. Elle mettait son poing sur sa hanche, comme si elle allait danser avec des castagnettes, et aussitôt, l'autre dansait, sans être accompagné, sous le regard brûlant, dont s'éclairait sa figure pâle. Les hommes tournaient autour d'elle, et elle tournait parmi eux, un mouvement double, enveloppant et enveloppé, comme les lettres d'ardeurs et de confidences, passionnées et secrètes, qu'elle envoyait à une revue de Lisbonne.

Sans dégager de chaleur, mais d'un feu vif aussi, on voyait un petit Japonais laid et muet, noir et or. Il promenait partout, sous une toile sombre, une machine à écrire, qu'il portait comme une cage d'oiseau, sa petite main crispée sur un gros anneau de cuivre. On le voyait regarder, écouter, puis brusquement il s'asseyait n'importe où, sur une marche, sur les pieds d'une dame endormie, le temps de placer sa petite machine sur ses petit genoux, et déjà il tapait, avec un petit bruit de grêle, un minuscule article, qui s'en allait là-bas, au pays des petits ponts et des petites mai-

sonnettes, porter ses petites pensées, au tic-tac minutieux.

Quelle tristesse de ne pouvoir s'en tenir là ! Mais comment oublier les Allemandes ? Il y en avait, donc on les voyait ; c'est une image ensuite impossible à chasser.

Elles étaient deux, jeunes, pourvues de pieds larges et pesants. Je ne le dis pas pour les charger, mais parce que c'est bien cela, l'Allemagne, sur la carte de l'Europe : la large empreinte d'un pied, qui ne souffre pas d'être à l'étroit. L'une d'elles était en vert, un vert acide, comme le Rhin au printemps ; l'autre était rouge et bleue, bleu noir, rouge vif. Je ne le dis pas pour accuser les tons, mais parce que l'Allemagne c'est bien cela, entre une Pologne vieil or et une France de rose rose. La rouge et bleue avait des manches rouges et une robe bleue ; une poitrine bleue, un derrière rouge. Quel monstre avait pu concevoir cela, et le lui coudre ensuite ? Bah ! Est-ce qu'elle s'en souciait ? Elle allait, elle venait ; elle passait et soufflait. Funeste autorité, faite d'épaisse inconscience ! Mais force aussi, et j'étais faible, puisque sur son passage, c'était moi qui souffrais. Elle ne s'en est jamais aperçue ; je n'ai même pas fait partie pour elle du problème des minorités ; je n'ai jamais figuré dans ses articles, d'une langue comestible, qu'on mâche plus qu'on ne la parle... L'autre était effrayante, par l'extase d'un sourire immobile qui jamais ne s'éteignait. Elle souriait en mar-

chant, en écrivant, devant un arbre, un chien, un téléphone, un délégué. Elle souriait de tous les désaccords ; elle souriait de rencontrer sa compatriote. Quelqu'un m'a dit... qu'elle souriait aux anges ! Mais les anges en seraient morts ! Or, ils sont éternels. A qui pouvait-elle donc sourire ? Sourire d'aveugle, ou bien de mystique ? Non, sourire irritant et néfaste. Il n'y a pas de traités qui puissent contenir ce sourire-là, et c'est lui qui errait encore tout le long des tartines nourrissantes qu'elle expédiait à Leipzig, chaque soir, à l'heure où sous un ciel candide, le lac devant elle souriait innocemment.

Le soir ! C'était l'heure folle, puisque le télégraphe et le téléphone vibraient, pendant que les boîtes aux lettres s'emplissaient. De quoi, Seigneur ! Des plus puériles nouvelles, gonflées pour faire croire à leur importance. Quelle enfantine époque qui fait partir des ondes en tous les sens, exactement pour rien, et veiller des postiers pour expédier de pauvres articles ! Les pères de ces gens-là, au moins, dormaient dans des lits chauds. Leur temps était plus sage. Le nôtre ne croit qu'au nombre, nombre de parlementaires, de dépêches expédiées, de journaux vendus. On crée de l'électricité ; sitôt créée, on l'utilise. Je ne dis pas qu'on la déshonore : c'est une force, elle n'a pas d'honneur, mais on la fait servir à répandre miraculeusement la bêtise. Elle la pousse, elle l'emporte, elle la fait arriver sur l'heure à l'autre bout des mondes.

En parlant de bêtise, ce n'est pas seulement à celle des journalistes que je pense. Malheureux ! Ils sont pris dans un vaste système d'agitation, où il n'y a presque plus rien qui ne soit absurde. Si je les comparais à des abeilles, qui butinent ici ou là, c'est moi qui serais risible. Ils ressemblent à de pauvres chiens ; ils cherchent une caresse ou un os. Toute la journée à flairer, à mendier. Ils courent après vingt lièvres ; heureux hasard s'ils rapportent un lapin ! On les envoie pour qu'ils essaient de voir la réalité : la réalité les absorbe. C'est l'histoire de la baleine avalant Jonas. Mais, une fois dans le ventre du monstre, ils n'en sortent plus. Il faut venir à leur secours. C'est ce qu'ont compris les délégués français.

Ils se sont dit : « La Société des Nations ne saurait vivre sans publicité. Son programme est de faire tout, tout ce qui se fait... et le reste, sur la place, publiquement. Le meilleur serviteur est donc le journaliste. Il faut l'attirer, le choyer. Et le mieux pour lui plaire, c'est encore de lui faire son travail. Ce qui d'ailleurs est avantageux. Car il nous arrive à nous délégués, de bafouiller dans les commissions. Si les journalistes ne sont pas là, Dieu soit loué ! Mais, en fin de journée, réunissons-les donc, pour leur expliquer... ce que nous aurions dû faire, avec un ton de conviction qui leur fera croire que nous l'avons fait. Sans compter que nous ne serons pas loin d'y croire nous-mêmes, lorsque nous verrons qu'ils y croient ! »

L'idée n'était pas sottie. Elle se réalisa. Il fut convenu que tous les soirs, à sept heures et demie, les journalistes français seraient accueillis à l'hôtel des Bergues par la délégation de la France, qui se ferait un plaisir de leur expliquer les actes et les propos éminents de la journée. Il ne vint même pas à l'esprit des membres de la presse, que cette réunion supposait de leur part un état léthargique, ayant duré dix heures et se renouvelant chaque jour. Ils acceptèrent dans l'inconscience et vinrent dans l'innocence.

C'était le plus souvent Boncour qui les recevait. On a fort bien dit de ce parlementaire socialiste qu'il était avocat et aussi cabotin. On oublie qu'il est surtout un homme malheureux. Malheureux par ambition. Il est torturé à Genève de ne pas être le premier. Et pas une minute il ne s'illusionne : il a conscience tout le temps qu'il est le second. Le drame pour lui, c'est qu'il ne peut jamais, jamais s'absenter de lui-même, pas plus qu'il ne peut grandir. Or, il est petit. Il se voit, il souffre, « Du courage ! se dit-il. Forçons-nous ! » C'est le contraire qu'il faudrait. Car le succès, qu'il envie à Briand, vient de ce que l'autre jamais, jamais ne s'efforce en rien. Pauvre Boncour — c'est le nom qu'il doit porter, — il voit bien que Briand a la bosse, et il n'a que la tête de bossu ! L'essentiel, hélas, lui manquant, il est réduit aux artifices. Dépourvu de naturel, il fait du théâtre. Il joue au penseur. Il arrive vers les journalistes le front

solennel et sombre, comme s'il allait à la rencontre de la Mort.... Et elle ne vient pas.

Alors, il s'assied en pensant. A quoi ? A ceci qu'il faut avoir l'air de penser. Et il prend la songeuse joue de sa pensive tête dans son intellectuelle main. Le silence s'établit... pour rien, car le groupement de ses esprits animaux ne donne qu'une attitude. Quelques garçons d'hôtel alors arrivent sans bruit. Ils passent des cocktails. Les journalistes prennent, boivent et sont réchauffés. Boncour ne boit pas : il cherche uniquement à penser ; mais du fait que les autres ont bu, il leur fait aussitôt l'effet d'un homme qui pense. Tout va bien. Il ouvre la bouche ; c'est pour soupirer, pas encore pour parler. Puis il lève les yeux ; mais ce n'est pas pour voir ces Messieurs, c'est au contraire pour montrer qu'il a d'autres visions. Il est en train de revoir la commission du Désarmement. Et il la revoit avec tant de force qu'il parle enfin :

— Messieurs, tout dépend de ce que dira l'Amérique. Et l'Amérique n'est pas là !

— Hélas ! murmure un journaliste.

— Mais de loin, il faut qu'elle parle ! Il le faut ! Si elle ne parle pas, je solliciterai ses paroles !

— Bravo ! fait un second journaliste.

— Je les solliciterai bientôt, et publiquement ! Car nous sommes à un tournant du débat !

— Ah ? Un tournant ? fait un troisième.

— L'heure est grave... grave pour l'opinion.

Les journalistes sont immobiles.

— Car si la S. D. N. échouait là-dessus...

Les journalistes tendent le cou :

— Si... elle échouait ? murmure quelqu'un.

Alors Pauvre-Boncour, dans un frisson :

— Ah ! dame... si elle échouait !

Le journaliste retient son souffle.

— Mon ami, dit douloureusement Boncour, je ne dis pas bien entendu que la S. D. N. se condamnerait de ce fait !

Il enfle ses narines, puis d'une voix pathétique :

— Qu'on ne me fasse pas dire, je vous en prie, ce que je ne dis pas ! Je dis qu'au cas... — et dans ce cas seulement — alors ce pourrait être grave — et je signale, je ne prophétise pas, mon devoir n'est rien que de signaler !

Sur ce mot, il rebaisse les yeux, et il descend moralement aux enfers.

Comment, dans ces minutes-là, ai-je eu la force de me retenir, de ne pas crier :

— Garçon, qu'on apporte des lauriers, pour couronner cet homme !

Le cabotinage à ce point, quand il ne s'épanouit pas sur des tréteaux, mais dans la vie, parmi des dupes, est exaltant. La vanité, quand elle s'affuble d'un masque aussi comique, est ravissante. Elle est toujours la maîtresse du monde, mais chez Boncour on la voit dans sa fleur. Il est homme de parti, d'un petit parti, le parti socialiste

français. Qu'est-ce que cela ? Un tout petit tas de crânes et de tibias avant trente ans ! Il s'en doute bien, et il fait effort pour prononcer des paroles qui dépassant le parti, atteignent la terre entière et gagnent l'éternité.

Les journalistes ne sont pas plus mauvais diables que d'autres. Le cocktail aidant, ils ont même besoin de cordialité, et l'un d'eux risquait de temps en temps :

— Ah ! Monsieur le Ministre, comme c'est vrai ! Et que c'est intéressant ce que vous dites là !

Pendant une seconde il buvait de l'ambroisie. Puis de nouveau, son tourment le dévorait, pauvre petit Prométhée !

Et cependant, on peut le consoler, en disant que comparé à Briand, il n'était rien, mais que comparé aux autres, il semblait un géant. Pensez donc, lorsque Jouhaux venait à la Commission ! Alors Boncour prenait des airs de Périclès ! Avec Jouhaux il fallait se griser : on redemandait vite un cocktail. Il profitait de l'occasion pour en prendre un aussi, et le prenant, il se levait, et disait au garçon : « Merci, M'sieur ! » C'est le côté gentil de Jouhaux. Boncour est rogue envers le peuple. S'il n'avait pas inscrit dans son programme qu'il aime les humbles, on en aurait douté, en l'entendant molester les serviteurs de l'hôtel : « Fermez donc votre porte, vous, voyons ! » Quelle rancœur dans la voix ! Au lieu que Jouhaux va la fermer lui-même.

Il n'en est pas à un effort près. Ses bottines avachies laissent penser qu'il vient de coltiner un piano. En dehors de la politique et des voyages, il doit faire des déménagements pour augmenter ses revenus. L'ennui est qu'il ne sait pas se varier. Il arrive dans une commission : il traite les délégués comme un coffre-fort ou un vieux buffet, les prend à bras le corps et les fiche par terre. Il étonne et fait des dégâts. Le soir, aux Bergues, quand perdu dans la graisse de ses joues, tenant son verre de sa bonne main boudinée, il exposait son « travail » à la Commission du Désarmement, on aurait pu croire qu'il expliquait : « J'ai cassé la petite table ! » et pour montrer comment, qu'il cassait la soupière. Confus, il s'écrasait dans un fauteuil, qui s'effondrait sous lui ! Ce n'était pas exactement un spectacle de vieille diplomatie, mais on voyait le progrès dans les manières de gouverner.

Devant « Monsieur » Jouhaux, comme dit le programme de la S. D. N. (car il y a un programme donnant les noms d'acteurs) les journalistes souriaient, aimables et prudents. Grande puissance ouvrière ! Ils avaient sinon du respect, du moins quelque inquiétude qui tempérait leur amusement.

Deux sénateurs étaient chargés de raconter les événements marquants de la commission de la traite des blanches. C'était le sénateur Lucien Hubert, qui s'en venait avec son admirable tête

d'accoucheur borné et lui-même n'accouchait de rien, et le sénateur François Labrousse, souriant et perdu dans la vapeur d'une quantité d'apéritifs, parmi lesquels il avait de la peine à asseoir ses jugements. Il y parvenait cependant, et avec une bonhomie de radical-socialiste parfumé au Cinzano, il émettait quelques aphorismes rigolards de pharmacien laïque sur l'inutilité d'essayer de réformer les mœurs dans le monde. En soi c'était triste, mais il eût fallu penser au soi, et ce parlementaire au veston taché, à la bottine usée, à la cervelle fumeuse comme une vieille cheminée de roulotte, amusait un instant les journalistes, qui grâce à lui se souvenaient avec orgueil que la France est un pays de sceptiques aimant la bagatelle. Le sénateur Labrousse leur convenait bien mieux que la morale de Bossuet. Et puis, il parlait ; on pouvait prendre des notes.

Il y avait un délégué de qui jamais on ne pouvait rien, mais rien tirer — pas la moitié de l'ombre d'un mot. Il n'était que député. Il s'appelait Bastid. Un pauvre être, vivant dans la terreur. Son aventure est terrible. Bastid n'est pas un homme, c'est un rat. On s'est trompé. On l'a habillé en homme ; on l'a habitué à se tenir sur ses pattes de derrière, ce qui est suffisant pour entrer à la Chambre, et l'on a envoyé à la S. D. N. où se parlent toutes les langues pour voir si enfin il trouverait la sienne : il est resté muet ! La vérité c'est qu'il est très affligé d'être un rat,

parmi des humains. Il essaye de dissimuler son museau dans son col, dans le revers du veston. On le reconnaît à cent mètres ! Il ne sait ni mettre un chapeau, ni tenir une canne ; il a une canne fluette ; c'est ce qu'il a trouvé de plus léger ; elle est encore trop lourde ; et il a un chapeau trop petit, qui ne lui tient pas sur la tête, parce qu'il a dû le choisir en se pressant, comme tout ce que font les rats. Il ne prend même pas le temps de manger : d'où sa maigreur. Inscrit au parti radical, il a rongé de vieilles croûtes moisies, hâtivement, dans la cave de Daladier, mais il n'y a là de quoi vous faire ni une figure ni un tempérament. Aussi n'a-t-il ni l'un ni l'autre. Il est frissonnant et crevard. J'étais obligé, chaque fois que je le rencontrais, de me répéter le passage de Pline, où il est dit qu'un rat blanc n'est pas de mauvais augure. Tant mieux ! Une fois de plus les enchanteresses humanités me sauvaient. Car la seule vue de Bastid ne rassure pas. On sent qu'il a une vie précaire et avaricieuse, qu'il ne mange pas et qu'il a peur d'être mangé, qu'il ne peut rien dire, mais qu'il vous en veut de parler. Il se trouvait un jour, à la réunion des Bergues, à côté de Jouhaux. Et il était si aplati, avec l'œil si hagard, que je compris bien que l'autre gros s'était d'abord assis sur lui. Bastid avait dû le mordre ; Jouhaux avait senti un chatouillement, il s'était levé, et le rat, haineux et silencieux, avait pu se glisser à côté. En fin de

compte, il est presque aussi misérable que Boncour. Mais ce n'est qu'un animal pour fabuliste, tandis que Boncour eût déjà intéressé Dante. En le tonifiant, avec de la complaisance, on aurait pu le mettre dans un cercle de l'enfer.

Ce n'est évidemment pas dans cette pensée que la père Yves de La Brière vint, plusieurs soirs de suite, contempler ce député du peuple, l'admirer, s'extasier devant lui. Le bon père s'assit parmi les journalistes : lui-même ne l'est-il pas ? Comme l'un d'eux était franc-maçon, plein du plus dégoûtant mépris pour l'Église, qu'il appelait, blême de rage : « la honte moyenâgeuse » le très bon père eut soin, afin de ne pas froisser cet homme dans ses sentiments délicats, et aussi pour avoir les jambes libres, car il devait fort souvent les agiter au cours de crises d'admiration, l'excellent père eut soin de laisser sa soutane à Paris, et de s'habiller en clergyman, ce qui consiste à revêtir une redingote funèbre et à mettre son col à l'envers. Dans cette tenue, il écoutait avec un intérêt sombre et passionné les riens qui sortaient de la bouche des délégués. Si l'un d'eux énonçait :

— Notre commission a émis le vœu que soit nommée une sous-commission !

On voyait le front de l'admirable père de La Brière se plisser et s'obscurcir comme devant une révélation bouleversante pour les philosophies humaines.

Si le gros Jouhaux disait :

— Gare les masses ! On verra ce qu'on verra !

Le maigre et magnifique père de La Brière se rapprochait de lui dans un élan de sympathie chaleureuse.

Et si Boncour enfin, n'en pouvant plus de n'être que Boncour, s'écriait :

— Il faut tuer la guerre avec l'esprit de la guerre !

Le pacifique et généreux père de La Brière approuvait vivement et se livrait à mille gestes pleins d'une pieuse gratitude.

État incompréhensible, si on n'avait la charité de songer que ces manifestations extérieures ne devaient nullement correspondre aux pensées qui demeuraient secrètes. Le bon père souriait à Jouhaux, mais à cette minute-là, c'est Saint-François d'Assise qu'il voyait. Il s'élançait vers Paul Boncour, et c'était l'instant même où il partait vers Dieu.

Il eut été plus difficile de saisir les raisons de la visite de Torrès, l'avocat d'assises. Les avocats sont partout chez eux, même dans les prisons. Il entra un soir à la réunion des Bergues, comme dans n'importe quel moulin. Je n'aime pas ce genre d'hommes ; je me dis : « Où est l'assassin ? » Enfin, il n'y eut aucun meurtre. Je ne remarquai que ce fait extraordinaire que Torrès ne souffla pas mot. Sa bouche élastique, qui peut s'ouvrir démesurément pour livrer passage tout à coup à

un flot de limoneuses paroles, parmi lesquelles on crie « au secours ! » tant c'est horrible, et parce qu'on se noie dans cette horreur, — sa bouche resta fermée et immobile. C'était un Torrès enchaîné, assagi, ensuissé. On disait : « Est-ce que par hasard, il serait devenu... ? » On entrevoyait inutilement un bonheur impossible.

D'ailleurs, on n'avait jamais le temps de s'y attarder. Ces réunions étaient toujours extrêmement courtes, parce que les délégués, chaque soir, se trouvaient invités à dîner ou à danser. Il fallait donc qu'ils allassent passer une chemise blanche et un habit à queue. Et sitôt arrivés, ils ne pensaient qu'à partir. Il y avait au surplus le visage rayonnant du journaliste méridional qui ne manquait pas de les y inciter. On eût dit qu'il courait sur ce visage des reflets de soleil avec des remous du Rhône. C'était l'image de la Provence. Mais ses yeux, qui étaient pleins d'éclairs vengeurs devant tant de personnages comiques, disparaissaient derrière des lunettes noires, non que la lumière le fatiguât, au contraire parce qu'au sortir de son éblouissante province, il ne pouvait supporter la grisaille de Genève et de tous les gens confits en pacifisme. Il préférait la nuit, s'y plongeait volontairement, et sous ses verres obscurs il était pris d'un large rire, que voyaient avec inquiétude ceux qu'il ne voulait plus voir. Tout à coup, sur une phrase trop absurde, devant une vanité trop bouffie, il se levait, enflait sa poitrine, avalant

tout l'air de la pièce au point qu'il dégonflait les vaniteux, et il disait avec simplicité mais ravissement : « Si nous partions ? » Il m'a toujours semblé que ce pluriel s'adressait à moi : je le suivais donc. Sitôt la porte passée, il se débondait, s'esclaffait, devenait malade de rire, et répétait vingt fois en s'étouffant : « Tout de même, cela vaut le voyage ! » Dans le couloir errait le brave consul de Genève, toujours avec la tête de Carnot, et aussi un magnifique pantalon à raies qui avait l'air si heureux de se faire voir. Il promenait des femmes élégantes, leur montrait l'hôtel des Bergues, après une visite de la ville, et il disait d'un air confidentiel :

— J'ai la chance d'un poste unique ! Y a-t-il un autre consul qui de son consulat aperçoive son pays ? Moi, sans jumelles je vois la France !

— C'est vrai, ah ! c'est vrai, roucoulaient les jeunes dames ravies.

— Et y a-t-il un autre consul, reprenait ce brave Amé-Leroy, qui rayonnait alors autant que son pantalon, y en a-t-il un autre, qui, plusieurs fois par an, ait l'occasion de recevoir son ministre ?

Nous passions. Brusquement Loucheur nous croisait, avec sa tête de chien chinois. Il n'avait pas un regard pour nous. Il allait à ses chiennes d'affaires.

Nous descendions l'escalier : nous arrivions dans le hall des Bergues.

Là entre sept et huit, tous les soirs, les mêmes joies nous attendaient, — des joies qui n'étaient peut-être pas d'un ordre très élevé, mais que j'estime nécessaires au bon état du corps. Il n'y a pas que l'intelligence à soigner. Les poumons et la rate réclament de l'exercice : le rire en est un salubre, le rire simple, le gros rire, que donnent les bouffonneries du cirque. Et c'est le genre de folie que nous trouvons dans le hall.

La première tête qu'on y apercevait, c'était Grumbach : un clown. Il rôdait, comme il rôde toujours, partout. D'où venait-il ? Où allait-il ? On ne le voit jamais entrer ni sortir. Il ne fait aucun bruit. Tout à coup il est là ; brusquement il n'y est plus. Tout le temps qu'il y est, il rit. Il est petit, remuant, et drôle. Il rôde parce qu'il cherche quelqu'un, ce qui ne veut pas dire qu'il sache au juste qui : il connaît la richesse de l'imprévu. Ce n'est pas un chasseur, c'est un braconnier, mais éminent ; et je répète qu'il n'a qu'une arme, le rire. C'est par le rire qu'il attrape son gibier. Posez-lui une question dont il ne sait rien ; il fera : « Chut ! » et il éclatera de rire. Comme la tête est irrésistible, vous direz aussitôt ce que vous savez, pour voir si c'est aussi ce qu'il sait ; et il sera renseigné. Au contraire, sait-il tout, il répond par une blague ; vous le trouvez plaisant ; vous croyez qu'il ne sait rien ; et son rire vous détourne de le questionner de nouveau.

C'est un bon démocrate, vulgaire comme le

pain d'orge. Il doit l'être naturellement, mais il s'y applique aussi, pour plaire aux femmes du monde, qui ont un tel besoin de ne plus s'ennuyer qu'elles confondent la grossièreté et le naturel. C'est un ravissement quand il arrive vers onze heures du soir, avec son complet défraîchi, dans un salon où les hommes sont en habit. Ces dames fardées et parfumées s'écrient ensemble : « Ah ! le voilà ! »

— Croyez-vous, dit la maîtresse de maison, qu'il se cachait à l'office !

— Je me nourrissais ! Pas eu le temps de dîner ! Ah ! le travail ! le travail ! dit Grumbach avec une impayable figure, candide et affamée.

Il a les yeux qui frisent ; ses cheveux bouffent sur les tempes ; son bon crâne chauve reluit. Et il se prend le pied dans un tapis, en disant : « Crotte !... Pardon ! »

Alors, c'est le triomphe ! On lui offre des petits fours. Il dit :

— J'aimerais mieux du fromage de gruyère.

On passe de l'orangeade ; il demande une vieille absinthe.

Après quoi, il retourne un fauteuil pour voir si les roulettes fonctionnent ; il accorde le piano ; il explique comme on fait le vrai Kuglof alsacien. Les femmes le boivent des yeux, et les hommes, debout derrière elles, échangent des regards admiratifs, qui veulent dire : « Ce qu'il est intelligent ! »

Intelligent et complaisant, complaisant et sans

façons, sans façons et bon camarade ! Ah ! le gentil démocrate ! Il ne faut pas toujours dire du mal de notre temps.

Il ne faut pas non plus oublier, avec ce député sémite alsacien français, qui lui n'oublie rien — à vingt-cinq ans de distance le souvenir le plus médiocre demeure intact — qu'il était avant la guerre député du Reichstag. Il vient de changer de monture. Il se peut que ses éclats de rire cachent quelque inhabileté. En tout cas, il faut savoir, quand on traverse le cirque des Bergues, qu'il s'est engagé comme clown, mais qu'il a une autre mystérieuse profession.

— Bonjour, Grumbach ! Qu'est-ce que vous faites là ? demande quelqu'un.

— Vous voyez, mon vieux, répond-il, j'évolue... dans des atmosphères !

Mais... voici l'écuyère, qui entre, balancée sur la croupe de son gros cheval blanc. Aux Bergues on ne voit pas le cheval ; mais puisque le balancement y est, ce sont nos yeux qui nous trompent. Et l'écuyère s'appelle Madame Hennessy.

Avant d'être d'un cirque, elle fut d'un théâtre. Je me la rappelle, lorsque j'avais vingt ans : elle avait le même âge ; elle s'appelait Constance Maille, elle jouait, Oenone de *Phèdre* au Théâtre-Français ; et elle soupirait, non sans charme, auprès de la reine brûlante d'amour. Elle est devenue ambassadrice à Berne : c'est ce qui explique sa présence à Genève. Et c'est le

plaisir des honneurs qui a dû lui donner cet air de satisfaction balancée, que je viens de noter. Elle a un visage peint et radieux, comme si toujours la foule la contemplait. Et elle dit avec le naturel, l'abondance, l'ingénuité qu'ont les nuées quand elles crèvent, ou les petits enfants quand ils tombent, — des merveilles ! Elle a des trouvailles qu'on appellerait des perles, si ce n'était pas les huîtres qui les font. C'est une chère femme. Elle mettait dans le hall des Bergues une bouffonnerie si saine que les plus vicieux se sentaient meilleurs, et les incrédules étaient à constater que l'incroyable est vrai. Ceux qui n'observent rien croient volontiers qu'il y a la vie, puis la farce, et que cette dernière est une création des artistes sur le théâtre. Or les artistes ne font que la prendre où elle est, dans la vie, et c'est là qu'elle est savoureuse. M^{me} Hennessy est une farce régalante.

— Venez déjeuner demain, je vous en supplie ! disait-elle à un délégué.

— Madame, je ne peux guère, reprenait l'autre, je suis en tenue de voyage.

— Qu'importe ! faisait-elle heureuse et généreuse, sauf le nonce, nous ne serons qu'entre hommes !

Puis elle expliquait qu'avec l'Ambassadeur (son mari), on avait toujours de très belles réceptions, parce qu'on dépensait tout ce qu'il faut.

— Il y a les gens larges, il y a les avarés, repre-

nait le délégué. Affaire de nature et d'hérédité.

— Ah ! l'hérédité, ne m'en parlez pas ! continuait Constance Maille un peu pâmée dans sa vision philosophique. L'hérédité toute puissante ! Tenez, moi... j'ai la tête de ma mère et j'ai le corps de mon père !

Briand passait. Il murmura :

— Je demande à voir !

Briand est entré avec Peycelon et M^{me} Peycelon. Peycelon est son grand électeur : il se retire avec lui ; il a toujours besoin de Peycelon, ne serait-ce que pour user sa vieille rogne. Mais M^{me} Peycelon reste et s'assied près de l'ambassadrice.

— Chère Madame Peycelon, dit Constance Maille, vous aussi, n'est-ce pas, vous aimez bien l'ambassadeur ?

Quoique M^{me} Peycelon ait passé l'âge ordinaire de l'amour, elle y consent ; mais tout au fond de soi-même, elle aime mieux Peycelon, qui lui a payé un bosselard à chapiteaux, un sac en lézard et un châle espagnol. Elle est ronde et replète : elle représente la satisfaction républicaine. On a l'impression qu'elle a tout ce qu'il lui faut. Ce n'est pas une artiste insatiable comme M^{me} Hennessy.

— Ah ! Madame Peycelon ! Madame Peycelon !

— Qu'est-ce que c'est, M^{me} Constance ?

— Je voudrais que l'Ambassadeur soit nommé à Londres !

— Dans le brouillard ?

— C'est un brouillard où il y a des Anglais ! Je raffole des Anglais ! Et je connais l'Ambassadeur : exactement l'homme qu'il leur faut. Ah ! Londres ! Ah ! Londres !

— Je veux bien qu'on les y nomme, dit Loucheur qui passait, mais alors qu'on nous garantisse un naufrage !

Tels sont les propos qui s'échangeaient et les pensées qui voltigeaient à travers le hall des Bergues. Grumbach, Briand, M^{me} Hennessy, M^{me} Peycelon, le Peycelon, et l'Hennessy, ces deux derniers aussi démocratiques que leurs épouses et que les personnages qu'Aristophane a immortalisés. C'est de ces personnages-là, de ce genre de plèbe qu'Athènes est morte. Il peut alors venir à l'idée d'un français sensible que la France, à son tour, mourra bientôt de ceux-ci. En tout cas, il se chagrinerait peut-être que ce soit là les représentants de son pays, dans une société internationale, et il frémirait du jugement de l'étranger. Au lieu de frémir, qu'il prête l'oreille. Les étrangers voient bien comme nous ces paillasses de la délégation française ou de son entourage, mais ils n'en déduisent jamais qu'ils symbolisent la France. Ils ont appris tout petits l'essentiel de sa gloire : Saint Louis au pied de son chêne, Jeanne d'Arc à Chinon, le sourire d'Henri IV, le *Misanthrope* de Molière, la charité de Saint Vincent de Paul, la mort de Marie-Antoinette, les soldats de l'ar-

mée d'Italie et ceux de Verdun, oui, oui, les étrangers se rappellent, et ils sourient de la farce, après tant de noblesse et d'héroïsme. Bien mieux, grâce à leurs souvenirs, ce n'est pas audacieux d'affirmer qu'Aristide profite de l'auréole de Jeanne, et son gros Peycelon de la gaieté du roi Henri. Le Norvégien ou le Japonais, qui considère nos délégués présents, est encore tout ému de nos gloires passées. Il se dit : « Ces Français sont fins. S'ils ont choisi des comiques pour les représenter, c'est un raffinement de malice et... de pudeur. Ils craignent tellement d'avoir l'air trop sérieux ! » Ce qui nous semble un drame n'en est pas un. Notre faiblesse nous devient un avantage. Un peu de plus, ce ne serait pas un paradoxe de dire que si la délégation française était mieux, elle serait trop bien. Les étrangers nous en voudraient, et nous serions gênés.

Ainsi j'aimais le hall des Bergues pour ce qu'on y entendait, et pour la conversation intérieure qu'on y avait avec soi-même. Le spectacle y était si plaisant qu'il suggérait de philosophiques pensées. Il n'y a rien de tels que des pantins pour éclairer l'imagination sur le curieux destin des hommes.

Encore quelques passages avec quelques glissades du député Grumbach, qui faisait partir un éclat de rire, en risquant une pirouette, puis une femme du monde, en coup de vent, criait au concierge :

— Si le petit journaliste de l'*Intran* revenait — c'est un grand roux — vous lui diriez que je peux lui faire connaître Benès demain matin, ce soir même s'il le préfère. Je n'ai qu'à téléphoner : Benès m'attend toujours. Maintenant, s'il aime mieux Thomas, je peux lui faire voir Thomas dans cinq minutes !

Enfin, il y avait celle que j'appelai depuis « ma chère pédante », tant elle me donna de joie !

Elle méritait, sitôt qu'on la voyait, la première épithète. On s'approchait, déjà ravi. Elle parlait, on écoutait. Stupeur ! Il fallait bien lui appliquer la seconde.

J'ai rarement vu une si mignonne personne. Elle était pleine de ris et de grâces, si gentille, si potelée ! Elle avait l'air tournée par une amoureuse main. On se disait que son père, en la concevant, avait dû tant aimer sa mère, et que sa mère, en la portant, n'avait dû rêver qu'à son père. Je revois la fossette qui éclairait sa joue, le creux du bras, sa bouche à rendre jalouse toutes les roses roses ; et elle avait une gorge... charmante ! — ni trop haute comme chez ces dames qui en étouffent, ni trop basse comme chez ces femmes qui s'en désintéressent, mais comme tout ce qui est ravissant dans le monde, à la seule place heureuse. Seulement, quand on regardait cette adorable gorge, on voyait qu'elle était... décorée, grand Dieu ! Sous le sein gauche, le plus tendre, il y avait la Légion d'Honneur, c'est à dire le souvenir

d'un ministre : terre et ciel ! Terre surtout ! Nous ne la quitions plus, dès qu'elle parlait.

En voyant pointer sa langue rose, on se disait qu'elle devait manger de la crème comme une chatte :

— Messieurs, disait-elle, ce qui urge, c'est la dératisation !..

Nous nous regardions : elle voulait dire « la destruction des rats sur les bateaux. »

On pensait, admirant la naissance de son cou : « Ah ! qu'elle aurait de charme, avec un doux fichu de linon ! » Et elle disait :

— Il faut multiplier les échanges, matériels et moraux. Je voudrais fonder un Club d'échanges, et d'échanges de critères.

— De... comment dites-vous ? demandait quelqu'un.

— De critères — enfin de criterium, de criteria, mais je disais bien, de critères, et de tous critères, même d'agression ! Cher ami, s'il y en a, qu'on nous le dise, et nous serons prêts à aviser !

Elle faisait une déclaration de guerre, et elle chantait comme une fauvette.

Or, dès qu'il y a des oiseaux quelque part, les hommes dressent des épouvantails. On en vit deux près d'elle : un maître es-sciences philosophiques, qui était attaché à la Coopération intellectuelle, et un professeur de droit, détaché de la Faculté de Paris. L'étonnant, c'est qu'ils

étaient pareils ! Ce n'est pas la première fois que je constate que les études universitaires en France développent le système pileux. Ils avaient l'air de deux blaireaux.

C'est au blaireau philosophique qu'elle expliqua, d'une bouche humide, qu'il convenait d'abord, si l'on voulait se comprendre, d'être en état de compréhension. Eh bien, la musique doit précéder les langues ! Elle le disait avec tant d'harmonie que des ondes pénétrèrent à travers l'animal.

— La musique !

La musique !

Rien n'a d'effet civique.

Plus que la musique !

dit-elle.

J'écris sous cette forme ses paroles, parce qu'en somme elles étaient des vers. Charmante femme !

— La musique — Maître, êtes-vous de mon avis ? — prend le cerveau à la minute de gestation...

— La minute de... Peut-être... fit le blaireau.

— Avant la production des concepts ! Au moment où les idées ne sont pas encore organisées, donc pas encore nationales : voilà l'important !

— Oui... Peut-être... fit-il de nouveau.

— Car le cerveau, s'il n'est pas encore national, est international. Forcément !

— Forcément, dit le blaireau.

— Et il l'est, quand n'étant pas encore sous la puissance des mots, il se trouve sous la domination de la musique ; quand il reçoit des rythmes d'ici, de là...

— Quand il est polyphonique ! dit le blaireau.

— J'allais le dire, fit la charmante femme. Or, c'est l'état polyphonique, la plus sûre garantie de la paix !

Elle était rayonnante ; et le blaireau, blair en l'air, la regardait, stupéfait de son aisance à philosopher.

Créature faite pour l'amour, elle développa ce thème amoureux de la difficulté de s'aimer entre nations qui ont une trop vieille langue. Ainsi, le français, langue fixée, arrêtée ! Tout processus dynamique y est maintenant impossible ! A défaut de la musique il n'y a que les langues primitives, qui soient riches de possibilités de formes.

— C'est probable... dit le blaireau.

— Or, au fond de tous les peuples, s'écriait-elle, il y a de l'amour inconscient ! Mais il faut l'exprimer. Et voilà pourquoi je voudrais un club d'échanges, qui soit vraiment polyphonique.

Le blaireau philosophe, à l'énoncé de ces suggestions, se balançait de droite et de gauche, ayant déjà l'air d'être l'enseigne du club, accrochée dans le vent de cet esprit féminin.

M^{me} Hennessy, M^{me} Peycelon, sises à fort peu de distance, n'en percevaient pas le souffle.

Mais l'autre, le blaireau du droit, hérissé d'autant de poils, approuva d'un grognement. Ils étaient tous les deux penchés avec gourmandise. Elle avait l'air d'un gâteau de miel. Et de sa voix palpitante, elle continua, dans une buée chaude, de dire des mots gelés :

— Il n'y a qu'un péril, c'est qu'à cette heure-ci, où de toute notre âme nous voulons multiplier les échanges et étudier les critères, on ne nous limite la sphère d'action de la Société ! Méfions-nous : un Anglais, dont l'île hélas est limitée, vient de concevoir qu'en limitant la Société des Nations, on lui donnerait plus de force ! C'est une folie ! La Société des Nations s'occupe du transit dans le monde. Fort bien ! Mais alors...

Elle était fraîche, et elle souriait comme l'innocence elle-même.

— Pourquoi ne pourrait-elle pas aussi s'occuper de la pudeur !

— De quoi ? dit un blaireau.

— De la pudeur, reprit l'autre.

— Je ne comprends pas, dit le premier.

— Moi, je comprends, dit le second, qui se trouvait être le blaireau philosophique. Madame a raison. La Société des Nations a le droit de s'occuper de la pudeur !

A ce mot de droit, le premier dit :

— Sur le droit je me réserve.

— Je parle du droit en soi, et non du droit

social, reprit le second. Or de ce point de vue, la pudeur a un rapport évident avec le transit!

Cette évidence, invisible, enchantait la jeune femme.

— Expliquez-nous ! fit-elle vivement.

— Madame, dit-il, il n'y a qu'une différence : le transit évolue dans l'espace, tandis que la pudeur évolue dans le temps ; mais de même que le transit, par l'avion, est réduit dans l'espace à... presque rien, la pudeur, dans le temps, peut être, grâce aux mœurs, annihilée... ou presque.

Le blaireau du droit resta saisi de la virtuosité de ce rapprochement — saisi et charmé. Si bien que ce fut à lui que l'ange du pédantisme demanda :

— Donc, mon cher Maître, il ne faut pas limiter ?

— Certainement, non ! dit-il.

— Il faut que la Société des Nations soit libre ?

— Certainement oui ! dit l'autre.

Et ils reprirent ensemble :

— Evitons surtout de définir ses buts.

— Car, dit le blaireau du droit, définir c'est limiter : la définition doit contenir le défini, mais rien que le défini.

— Voilà ! Voilà ! fit-elle ravie.

— D'autre part, *omnis definitio periculosa*. Toute définition...

— Est dangereuse ! acheva-t-elle dans un sourire fleuri.

— Oui, Madame, et doublement. Primo : parce qu'elle est malaisée à établir. Secundo : parce qu'établie, de fâcheuses conséquences en découlent trop souvent.

— Alors ?... Alors ? (Elle devenait enthousiaste).

— Alors... (le poil des deux blaireaux sembla se lustrer et s'adoucir) la Société des Nations, Madame, a une mission sacrée. Elle a le droit de parler sur tout, tout ce qui peut aider la coopération des peuples et le maintien de la paix. Mais c'est le droit idéal. Et à côté, il y a le fait.

— Quel fait ? Qu'entendez-vous, mon cher Maître, par le fait ? dit-elle avec un suave papillement des yeux. (Qu'elle avait de grâce dans la sottise !)

— Madame, voici, reprit le blaireau du droit, — (à moins que ce ne fût l'autre ; je répète qu'ils étaient pareils.) Il y a le fait national, qui ne regarde pas la Société des Nations, par essence internationale. Prenons un exemple.

— Oui, un exemple ! dit la charmante.

— Prenons une maladie, dit le blaireau.

— Ah ! c'est cela ! fit-elle avec joie.

— La première venue... La peste... Qu'est-ce que la peste ? Une maladie épidémique et... contagieuse. Bien. Donc internationale, intéressant la Société des Nations Au contraire... prenons... l'artériosclérose. Ni contagieuse.

— Ni épidémique, dit la charmante.

— Donc essentiellement nationale, dit le blaireau. Elle ne doit donc pas intéresser la Société des Nations. Mais... si je prends... tenez... la tuberculose...

— Ah ! oui ! dit la charmante.

— Voilà le cas douteux, dit le blaireau. Maladie contagieuse, mais qui n'est pas épidémique. Alors ?... à la fois nationale et internationale ? Quelle doit être l'attitude de la Société des Nations ?

La sienne était bien empêtrée. Mais quoi ! La chère enfant, dans sa bêtise exquise, en eut tout de suite pris son parti. Elle dit : « Dame, c'est à voir ! » comme elle eût dit : « Allons dîner ! »

Eh ! c'est qu'il était huit heures ! Le droit est éternel ; et ceux qui le possèdent sont lents quand ils l'enseignent ; mais le temps passe ; il faut se hâter ! Huit heures ! Partout dans Genève, une douce folie s'installe. C'est l'heure où les nerveux se sentent plus d'éloquence, où la table est dressée chez des jeunes femmes avides de voir des hommes d'esprit, et dans les restaurants, qui préparent des repas de corps. C'est l'heure où dix salles s'ouvrent, pour accueillir des bavards et des muets, les premiers sur l'estrade, les autres sur des bancs. On va partout parler ; on va faire des échanges, en examinant des critères. Et c'est l'heure magique, où chacun changeant de linge, rafraîchit ses espoirs, et retrouve ses illusions. Les hommes s'habillent, les femmes se

déshabillent, dans l'allégresse. Ils ont oublié la soirée de la veille, leur rentrée maussade, et ce goût de déception qui leur restait encore au lever, lorsqu'ils se tirèrent du lit, où comme au fond d'une cave, ils avaient eu des sommes sans air ni rêves.

— Où est l'auto ?

Chacun a la sienne, qui attend dans l'ombre du quai, avec le fanion d'une des cinquante nations ; mais la manière d'appeler est internationale, vraiment : c'est la voix du plaisir ! Seule heure de la journée où le cœur l'emporte sur l'esprit, où les hommes croient à l'agrément de retrouver des femmes étrangères, où tout le monde confond une minute de griserie avec l'humaine vérité. C'est à huit heures du soir, à Genève, que le mirage de la Paix aveugle le mieux les yeux ; car toutes les passions sont tombées, sauf une, qui les emporte, réduites à rien, dans sa farandole légère, et c'est le goût effréné du divertissement. On va parler et entendre parler d'entente et de bonheur universel, parmi ces êtres fragiles que sont les femmes, assez attendrissantes sous les lustres pour faire oublier les brutalités de la politique. Il y a un dîner de l'Amérique Latine, en même temps qu'un dîner chez la Marquise de C... Mrs D... reçoit aux Eaux-Vives. Demain, l'Espagne donne une soirée. A la même heure, Marc Sangnier parlera. La duchesse de M... ouvrira ses salons. Et la Ligue pour la Paix et la

Liberté convoque à une grande réunion tous ceux qui cultivent ces deux biens éminents. Il faut aller voir partout, pour s'émouvoir de tout. Si la Bonté, quelque part, montre son innocent visage, quel regret nous aurions de ne pas l'avoir entr'aperçue !

Un dîner de « l'Amérique Latine ! » Le titre est gros de promesses, quand on sait, comme savent les atlas, que le Pérou est peuplé non seulement de Chinois mais de metis d'Indiens et d'Européens, que le Chili est en partie basque, que le Brésil est mi-noir mi-blanc. Mais l'atlas promet, le dîner ne tient pas. Tous ces Messieurs, qui représentent à Genève des Républiques lointaines, sont beaux comme des Romains, et nés en général, il y a trente ans, à Paris, dans le quartier de l'Étoile, d'où ils n'ont pas bougé. Puisqu'ils sont beaux, saluons-les ! Et intéressons-nous à leurs plaintes. Ils espèrent tant de la Société des Nations ! Ils ont de magnifiques pays, et des démocraties ineptes, où tout est gratuit, les études et les maladies, le lycée et l'hôpital, sans compter la justice humaine, qui comme partout ne vaut rien. Mais alors, c'est l'impôt écrasant et le ministre des finances délirant, par état. Chère Société des Nations, si elle pouvait envoyer des experts, des savants, des consultants, des thérapeutes ! Chères vieilles nations d'Europe, qu'elles viennent d'abord dîner ; ensuite on leur demandera conseil.

Les voici. L'Espagne la première. Trois rondes et courtes espagnoles, pareilles à des grenades, aux lèvres provocantes, avec cet œil de feu qui a l'air de vous dire : « Mon ange... je vous adorerai. Où est la table 8 ? » On répond avec flamme : « Elle est ici, beauté ! » Alors l'œil de l'amour devient l'œil de la mort : « Prends garde à toi ! » fait-il, et derrière ces beaux fruits d'Espagne, on aperçoit ce sarment sec et noueux, qu'est l'Espagnol farouche. Il descend des grands conquérants. Il est petit, mais il s'en vient avec hauteur, et il place les trois femmes, en vous regardant d'un certain air, qui est une sommation d'avoir à se déplacer. Ce sera le seul échange possible, — n'en déplaise à ma jolie pédante. La table 8 est à l'écart. Les Espagnoles vont rire en mangeant, rire en buvant, rire tout le long des discours, où elles seront saluées du beau nom de « mère-patrie ». Et elles seront inquiétantes par leur couleur et leur gaieté, dans cette salle de club fade, où les chaises sont étroites, et le menu si pauvre.

La France sans doute sera plus loquace. La France aime à parler et n'aime pas sembler fière. Mais elle est représentée à ce dîner, pauvre France, par un professeur de droit, — encore un ! — Cet homme est bien, très bien, même mieux qu'on ne saurait dire, mais il n'y a pas d'échanges possibles avec le droit. Le droit ne se vend pas, ne cède rien ; le droit près du faux paraît rigide ; le

droit en face de l'Allemagne n'a plus qu'à baisser le nez.

Car l'Allemagne est en face, à la distance d'une assiette et d'un verre fragiles. Et elle habite, cette vieille fauve Germanie, le corps du vieux Bernstorff, menteur impénétrable. Échanges ? Néant. O ma pédante, comment faire — soufflez-nous — pour être polyphonique ?

Mais l'Italie est là. Mais le Portugal aussi ! Et ils parlent, oui, ils parlent ! Chut ! Ils commandent du vin (le vin est en supplément). On leur apporte du vin des Baléares en minuscules quarts de bouteilles. Ils disent : « C'est tout ? » C'est même tout ce qu'ils disent.

Le Japon préside, si petit, si triste, oh ! si triste, si petit, entre ces beaux Romains de l'Amérique Latine du quartier de l'Étoile. Au dessert il se lèvera, pour être enfin de la taille de tous ces hommes assis ; et il parlera en espagnol, — miracle ! — parce qu'il n'y aurait aucun moyen d'échanges s'il parlait japonais — tristesse !

Ce dîner est une déception. On n'y évoque même pas le grand continent indien-chinois-latin. Une Excellence d'ambassadeur prononce trois mots : un pour l'Allemagne et sa grandeur ; un pour la France et son esprit (ah ! merci de tant de pitié !) — un dernier pour l'Espagne, que l'Amérique adore, « comme un père chérit son.... non, je voulais dire, Messieurs, comme un fils aime son père ! »

Et les Espagnoles rient.

A quoi rime un banquet de cette sorte ? On pensait, puisqu'il était payant, que ne viendraient s'y asseoir, si j'ose dire, que des bonnes volontés. Mais la chaire est précaire, et les boissons sont sans chaleur. Et puis, trait désolant : les femmes ne sont pas belles ; alors les hommes n'ont pas d'entrain. On est venu en rêvant à des terres prestigieuses, qu'on ne gagne qu'après des semaines de longue navigation, et l'on songeait que peut-être on en aurait le parfum, la couleur ou le reflet. Prestigieux commencement d'échange ! Ah ! café du Brésil, et plantes médicinales !...

— Le Brésil ? dit quelqu'un en sortant, mais d'abord il ne fait pas partie de la Société des Nations !

Seigneur ! Est-ce qu'il serait encore moins bon que les autres peuples ?

Voilà une question grave à discuter. Un dîner n'y suffit pas. Il faut l'éloquence. Il faut aller entendre parler ceux qui savent. Marc Sangnier est annoncé par de grandes affiches dans tout Genève. A la vérité, elles semblent démesurées pour cet esprit. Esprit ! Est-ce même un mot possible à appliquer à ce démagogue ? [Je penche à croire que le sien est depuis longtemps mort. La médecine ignore tout. Il y a des âmes mortes dans des corps qui survivent. Il faut un corps glacé pour que le médecin de mairie veuille inscrire un décès,

mais il y a des décès qui précèdent de dix ou vingt ans les obsèques. Et c'est le cas affligeant de Marc Sangnier... qui n'est plus. Il se promène encore, il parle tout le temps ; mais quand on l'a connu, vers le début de ce siècle, on sait très bien que ce n'est qu'un affreux triste reste, que les gens nous servent aujourd'hui sous son nom.

Il avait du talent, du courage, quand il luttait avant la guerre, à Clamart, contre un socialiste abruti. Je me rappelle que je l'aimais assez. Et des jeunes gens le suivaient, pleins d'une foi chaleureuse. Mais... il ne fut pas élu. C'est son destin de manquer sa vie ; qu'aurait-il pu contre le destin ? La guerre éclate ; il se bat pendant quatre ans, et il se bat bien. Puis, dès que la paix est faite, il se remet à parler ; et il entre à la Chambre. — Ah ! dites-vous, c'est un succès ! — Non, il entre à la Chambre pour en être la risée. Les colonnes, le plafond, les loges, et les galeries se souviennent encore d'avoir refusé leur écho à ses paroles trop absurdes.

— Oui, je suis catholique, parmi les catholiques !

— Monsieur Sangnier ! Monsieur Sangnier ! lui criait le Président.

— Et de tous les catholiques je suis le plus catholique !

Alors on entendait la cloche, le coupe-papier, et une voix éplorée :

— Mais Monsieur Sangnier, il est question de la réfection des routes en Haute-Savoie !

— Précisément ! hurlait Sangnier, qu'il s'agisse de Haute-Savoie ou du Congo, à côté des libres-penseurs, librement et hautement, je revendique ici les droits du catholique !

C'était un spectacle d'égarément lamentable. La salle se vidait ; les huissiers mêmes avaient peine à rester. Et le médecin de service hochait la tête : « Hydrothérapie... murmurait-il. Et encore !... »

A la fin de la législature, il ne fut pas réélu. Toujours le même destin ! Mais il avait une telle habitude de parler, qu'il ne lui fut plus possible de se taire. Dès lors, il parla partout où on parlait, dans tous les banquets des samedis, dans tous les meetings des dimanches, chez tous les chrétiens encrassés de démocratie, chez tous les démocrates affublés en chrétiens. Entre de tels compagnons, tartuffards, soufflés et sans goût, il prit l'habitude de ces nourritures de basse qualité, qui ballonnent non seulement l'abdomen mais l'éloquence, et vivant depuis dix ans dans la fade odeur des boys-scouts, il leur a pris ces moites et encombrants enfantillages, dont s'attristent tous ceux qui ne pardonnent à la vulgarité que quand elle est naturelle. Celle de l'infortuné Sangnier n'est pas de naissance ; elle est contractée, et dans la volupté, comme toutes les maladies de l'amour.

Pauvre bonhomme ! Il croit aimer ! Il crie

qu'il aime ! Il frappe son cœur brûlant, il prend son front en sueur : « Camarades, s'écrie-t-il, ah ! répandons l'amour ! » De tout jeunes gens, forts et sains, qui en sont aux premières drôleries de la vie, pourraient rire de tels cris ! Je suis trop âgé déjà. J'ai envie de le prendre à part et de lui dire : « Ce n'est pas un métier que vous faites là !.. Voulez-vous qu'on vous trouve une place de verrier ? » Car on dirait, avec ses grosses joues, qu'il s'apprête à souffler du verre.

Hélas ! ce ne sont que des mots qu'il souffle, — mots qui font le courant d'air dans les cervelles. On parle à Genève : il court à Genève. Il n'est pas de la Société des Nations ; il n'est de rien ; mais est en marge de tout. Il est question que les peuples s'aiment ? Or il aime tant les peuples ; il est l'amour ; donc le voilà ! Il arrive entre deux boys-scouts. Ce sont les « Volontaires de la Paix ». N'y en a-t-il que deux ? En tout cas — bizarrerie — ils ont des lances, et des foulards couleur de sang. Dans cette tenue guerrière ils escortent d'abord le long des quais leur chef, qui porte une jaquette comme un maître d'école, et un chapeau démesuré comme un mauvais peintre. Ah ! ce chapeau, qui voudrait avoir l'air artiste, généreux, noble et libre, et qui s'efforce de dire « Voyez vous comme je le coiffe ! L'importance que je lui donne ! Camarades en amour, je sers de ralliement ! » Chapeau de théâtre, qui dit sur-

tout : « Je suis enfantin et bavard, comme mon propriétaire ! »

Enfin, il l'enlèvera devant le public, dans cette salle qu'il a louée pour parler. C'est une salle protestante, et il est catholique. Il y a un orgue pour accompagner les versets de la Bible ; mais la seule Bible aujourd'hui, c'est Sangnier.

Le voici sur une estrade, une de plus ! Il est heureux, sûrement heureux. Sont venus pour l'écouter des Genevois compassés, dont il est difficile de discerner l'esprit. Mais il ne le cherchera pas. S'il trouvait seulement le sien ! Le sien est mort ; il va s'abandonner à son gosier et à sa langue. D'excellentes ritournelles attendent toutes prêtes : il suffit de mettre en route. Il va se lever et commencer, quand un autre homme se lève, conseiller d'État suisse. Le même genre d'instrument.

— Salut, Messieurs, à l'œuvre d'une si haute signification ! Salut à l'homme humain ! Salut à Genève sacrée ! Salut à tous ceux, hommes et femmes, que je n'ai cessé, tous ces jours-ci, de croiser et d'aimer ! Oui, je dis bien, d'aimer ! Car eux m'aimaient aussi, et chacun d'eux me disait : « Nous sommes des hommes et des femmes de bonne volonté. Loin de nous l'atavisme ! Foin du terroir ! Foin de la patrie ! Nous ne voulons plus être que délégués de l'Humanité ! » Je sens, Mesdames, ah ! Messieurs, je sens, que les hommes sont arrivés à l'instant de l'ascension que nous autres suisses connaissons bien, où la

forêt passée, tout l'horizon se découvre ! Encore quelques efforts, bientôt voici le sommet, et dans l'air vivifiant, les baisers pacifiques !

C'est tout, c'est trop. L'homme s'assied, Sangnier se lève. Il a l'air triomphant. Mon Dieu, Dieu Tout-Puissant, Dieu des Juifs, des Chrétiens, de tous les hommes qui prient, secourez-nous ! Je ne peux pas dire le désespoir qui m'a pris devant cet air de Sangnier. « Comment, pensais-je, après tant de discours, après une vie si longue déjà (on le voit à sa moustache jamais coupée) après tant d'expériences sans résultat, tant de résultats sans expérience, maintenant qu'il a la certitude d'être incapable de garder un souvenir, de saisir une vérité, il n'est pas las, d'une lassitude touchant l'accablement, et il n'a pas.... envie de mourir ! »

Du tout ! Il a envie de parler ! Il va parler de l'amour, de l'amour de la paix, de la paix dans l'amour, de Pasteur, du catholicisme, et il va transpirer avec ostentation, comme s'il était l'image de l'homme peinant pour l'homme. Que j'ai envie de dire ainsi qu'Aristophane : « Qu'on m'apporte une cuvette ! »

Il n'y en a pas. C'est un théâtre, un lieu de satisfaction : les nausées ne sont pas prévues. Bien mieux, l'orgue se met à partir, d'instinct, parce qu'il part, sitôt que la salle est pleine. Et j'en oublie mon écoëurement. Marc Sangnier se tient debout, comme s'il écoutait la *Marseillaise*.

Il dresse la tête ; on le dirait inspiré par le vent des tuyaux. A son tour... enfin !

— Camarades, aujourd'hui les nations se compénètrent ; et ne pourraient plus vivre sans se compénétrer !

Quel drôle de début ! Comme j'avais tort de m'affliger ! Il y a du plaisant partout : c'est une faute de ne pas le voir.

— Camarades, les gouvernements ne sont rien, s'ils ne sont pas appuyés par les peuples. Les peuples veulent-ils la paix ? Ah ! si vraiment les peuples la voulaient !

Sa voix s'est faite chantante, et sur le mode de l'orgue.

— Si les peuples voulaient, alors une vague d'amour viendrait, irrésistible, et les gouvernements seraient balayés !

C'est fait : il a parlé de l'amour, il a parlé de la paix ; il va parler de son catholicisme.

— Mais pour cela je vous le dis, en vérité je vous le dis, il faut d'abord descendre en sa conscience et faire la paix en soi, ainsi qu'autour de soi !

Il a l'air d'un bedeau qui parle comme son curé ; il imite le ton de l'Évangile. Est-ce que l'orgue va repartir ? Non, mais on va connaître une suprême distraction. Au moment où Sangnier est en train d'écumer son bouillon de sentiments, tirant des espérances vertes comme des poireaux, et des navets, et des navets, voici qu'une pomme

de terre, on ne sait comment, vient se glisser sous sa langue. Il est parti dans le ravissement. Il crie :

— Nous enrôlons les jeunes en leur disant :
« Sois fort ! »

Là-dessus la pomme de terre se mêle aux mots, et la suite de ce qu'il dit n'est qu'une affreuse purée, où on distingue pour les jeunes gens :
« courache.... dichipline... paix ch' en toi... paix ch'en nous ! »

Mais tout va s'éclaircir : et sans doute pour Pasteur ? Justement !

— Camarades, il faut apprendre aux petits qu'il y a d'autres grands hommes que ceux qui ont pillé, capturé et vaincu, et qu'un Pasteur est au-dessus d'un Napoléon !

Un pasteur, assis au premier rang, a pris la phrase pour lui : et il applaudit avec conviction.

— Camarades, vous commencez de voir quelle est notre œuvre, reprend Sangnier. Elle est ardue. Car il est plus facile, vous l'avouerez, de répandre son sang par des blessures dans les tranchées de la guerre, que la sueur de ses mains, de son front et de son esprit sur les champs créateurs de la Paix !

La sueur, c'est le dernier thème : il y est venu : nous pouvons partir. Il vient de l'énoncer ; il va l'essuyer. Sortons. Mais le temps de longer un rang de fauteuils, nous l'entendons encore :

— Je vous le dis, je vous le dis, voilà notre œuvre à nous !

Je tourne le dos.

— Camarades, si nous avons amené les Allemands à Paris, c'est qu'ils font partie, au même titre que les autres, de la grande famille spirituelle de ceux qui croient à la paix et à l'amour !

Ah ! Comment ne puis-je pas m'enfuir plus vite ?

— Camarades, tel est notre effort !

Me voici dans la rue.

La rue est noire ; la nuit est triste. Un ciel opaque ; pas d'air ; pas d'espérance. Décidément, je me suis trompé en riant. C'est une horreur qu'un tel spectacle. On voit un homme dont le sang s'agite, ne fait qu'un tour, passe au même instant par la tête et les pieds ; et le cerveau pense et l'orteil a frémi sous la même impulsion. Pourquoi venir dans de tels lieux, quand on peut lire chez soi *les Mille et une nuits* ?

Un dîner chez la Marquise de C... demain, pourra me remettre. A côté de qui serai-je placé ? Dîner auprès d'une femme, si sotte qu'elle soit, — et ma voisine aura peut-être de l'esprit et de la beauté — c'est toujours un plaisir, c'est un voyage au pays de l'imprévu. Tandis que ce Sangnier, créature de mon sexe, il m'humilie, me déprime, me met dans la bouche et l'âme un goût de cendre. Je me vois faisant naufrage

avec lui, jetés tous deux, rien que nous deux, sur une plage déserte. De quel cœur je courrais me noyer !.... Mais ne parlons plus de ce malheureux. Pourquoi ai-je parlé de lui ? C'est la dernière fois que cette misère m'arrive. Je vieillis : ce n'est pas raisonnable. Parlons de la Marquise de C....

Elle est très jeune, très blonde, et on se dit d'abord qu'elle est bien fine, bien mince, pour recevoir des Excellences, des consuls généraux, des ministres plénipotentiaires, des potentats, des hommes de poids. Mais elle est assistée de deux nègres en bronze, grandeur nature, qui tiennent des torches de cuivre, à l'entrée de sa maison. Ceux de ces Messieurs qui n'ont pas de lumières en reçoivent en entrant ; et les autres, ayant vu ces barbares, sont plus aptes à se laisser attendrir par la grâce. Car beaucoup s'en viennent en s'en voulant de venir. On les invite aimablement, ils acceptent dédaigneusement, et ils arrivent boudeusement. La vue de ces hommes noirs les avertit de se surveiller. La Marquise fait le reste. Elle s'élançe au-devant des invités, gentille, parce qu'elle est naturelle, qu'elle ne dit pas ce qu'elle ignore, ne raconte jamais ce qu'elle n'a pas lu, n'est pas jalouse des jeunes femmes qu'elle reçoit. Par sa manière un peu têtue de poser tout à coup une question capricieuse et hardie, elle fait penser à une ravissante chèvre de Bohème comme devait

être celle de la Esmeralda. On a doré son front ainsi que ses petits sabots, et elle dansait jadis sur un tapis de Jérusalem, devant Notre-Dame. Seulement, elle a perdu sa poétique bohémienne qui s'appelait la Paix, et elle demande à tous ceux qu'elle invite :

— Est-ce que vous croyez qu'on la retrouvera ?

Pour avoir plus de chances de la revoir, elle invite tout le monde. Les nègres voient entrer des pessimistes, des optimistes, des réalistes. Ils n'arrivent pas en trois troupes ; ils s'en viennent au hasard. Mais ils se rejoignent, sitôt qu'ils peuvent. Ils distinguent à leur voix s'ils croient ou s'ils ne croient pas, et s'ils vont pouvoir dire : « Espoir ! Espoir ! ou « Plaisanterie ! »

On voit se grouper près de la cheminée, profitant du feu de bois, les pessimistes, gens sans flamme. L'un est grinçant, et il ricane : « Maintenant que j'ai vu, bien vu, on ne m'en fera plus accroire ! Vaudeville ! Opérette ! Marionnettes ! Guignol ! » Un onctueux Autrichien murmure :

— La paix est utopique, même si l'Allemagne y croit !

Il a l'œil fin, et une bouche de roué.

Près de lui un Italien complotte en silence, et un Anglais, qui arrive du Bengale, dit avec un rire mécanique dans une figure cirée :

— Que pourrait la Société des Nations si la Russie descendait dans l'Inde par l'Afghanistan ?

L'Italien hoche la tête.

— Et si le Japon faisait la guerre à la Chine ?

L'Autrichien a un sourire subtil.

— Enfin, nous avons eu quatorze affaires cette année, dans notre Bengale, qui ont commencé et fini à coups de fusil. Qu'aurait fait la Société des Nations ?

Le feu de bois n'éclaire que les pieds de ces Messieurs....

Près des liqueurs, des cigares, du café, se groupent les optimistes. Le directeur d'un grand journal anglais, — un des plus fins visages qui soient, élégant, délié, gracieux comme un Van Dyck, explique, d'une voix pénétrante, qu'il y a une « révolution dans l'homme », pas moins. On pensait à la guerre ; on pense à la paix ! Et puisque tout dans le monde n'est qu'influx, flux et reflux, il faut reconnaître qu'il s'établit par la publicité de la paix, un désir chez le public de l'avoir à tout prix. La Société des Nations fait ce que fait Citroën ; elle aura les mêmes résultats.

— Tant mieux ! Tant mieux ! dit un autre, jeune Anglais, mâtiné de tendresse française (sa mère est parisienne). N'y aurait-il qu'une chance, minuscule, d'éviter les horreurs de la guerre à quelques pauvres bougres, il faudrait croire, et si on ne croyait pas, tout tenter, comme si on croyait !

Une femme, de loin, sourit. Il va vers elle :

— Ah ! Madame ! Madame, reprend-il, avec

un cœur qui vibre, j'ai pleuré d'entendre Lloyd George ! Je pleure en entendant Briand. Vous pouvez vous moquer. Je ne sais s'ils sont sincères. Je le suis. Je pleure sur l'humanité, capable d'être monstrueuse !

Alors, un homme s'avance, gros mais léger, vide et pompeux.

— En tout cas, prononce-t-il, ce serait un grand danger... (il tire sur son cigare par trois aspirations) de voir... avec légèreté... cet effort imposant ! (il s'enveloppe d'un nuage de fumée.)

Au milieu du salon, dédaignant les alcools et le feu, trouvant que le pessimisme est un excès et l'optimisme un abandon, le Comte Apponyi, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, représente le réalisme dans un cercle d'idéales jeunes femmes. Les plus charmantes sont là, qui l'écoutent et qui le couvent.

Ce vieil homme hongrois pourtant fait penser à un loup. Il en a la maigreur et le frisson aux épaules. Jeune marquise, petite chèvre fine, prenez garde à vous ! Voyez cette tête inquiète qui se dresse sur un long cou. Son œil voit par devant, mais l'oreille renseigne par derrière. Il a un nez géant, qui ne flaire que d'une narine : l'autre est immobile, et donne le change. Il guette. La vie lui a été dure. Guerre et révolution ne sont pas pour lui des mots en l'air. Il les a subies, il en porte la peine sur le visage. Il a lutté, il s'est raidi ; il est âpre ; il

est fier ; mais devant les femmes, dont il ne cessera pas de dire qu'elles sont cent fois meilleures que les hommes, il mettra au-dessus de tout, des espoirs, des dédains, le bon sens, fleur modeste, qui pousse après le passage des plus tragiques épreuves.

En sorte que la petite marquise pourra sourire et passer. Puis, elle ira vers d'autres. Elle s'assure près de chacun qu'il a ce qui lui convient :

— Voulez-vous faire la connaissance d'un Ministre ?

— Volontiers, Madame. Mais je.... j'aimerais être présenté d'abord à cette jeune femme en rose....

Un journaliste épais se tient à l'écart, mélancolique sur son cognac.

— Cher Monsieur, lui dit-elle, rassurez-moi : ne vous ennuyez-vous pas trop ?

Il la regarde de ses yeux ronds, et d'une voix poussive :

— Pas trop !

Recevoir ne donne pas que des béatitudes. Recevoir c'est espérer. On espère à huit heures ; à onze heures,... il ne s'est rien passé. Il y a moins de liqueurs dans les bouteilles, moins de cigares dans les boîtes, plus de cendre autour des chenêts, mais dans les têtes il n'y a pas moins d'idées fausses ni de passions. Quel serait l'homme assez fort pour les en faire sortir, les garder dehors, les engager ? Échanges ! Échanges ! Ah ! ma chère pé-

dante, où dîne-t-elle, et qu'est-elle en train d'échanger ?

Elle ne dîne pas aux Eaux-Vives, restaurant à la mode, aux portes de Genève, sur le flanc d'un côteau, parmi des arbres et des pelouses. Les repas y sont dignes, les conversations sans éclat ; on n'échange que des regards. Et c'est trop peu pour elle, dont l'esprit travaille. Il y a des occupations qui ne sauraient passionner les purs intellectuels. C'est en général parce qu'elles passionnent les peintres. Il y eut un soir aux Eaux-Vives où tout peintre, né d'une mère française, aurait eu comme un suave et douloureux plaisir.

Une Américaine recevait, en compagnie d'une amie, deux délégués allemands. La table était carrée ; elle était ornée de deux bassins d'argent, remplis de dahlias pourpre, fleurs sans tiges, coupées comme des fruits. Celle qui offrait le repas était une longue femme dans une robe amarante. Sur ses lèvres écarlates le plus mince des sourires faisait l'effet d'un rire. Son amie, en face d'elle, avait des cheveux noirs comme du jais, et semblait s'être dessiné, avec du vermillon sur les joues, deux œillets rouges. A l'une de ses mains, fort blanche, elle portait un rubis, à l'autre une perle noire ; sa robe était noire comme la nuit. Les deux invités allemands s'appelaient Von Schubert et le baron von Rheinbaben. Dieu, que le premier, ce soir-là, était rouge, plus encore que de coutume ! — Et quel spectre le second, — un

blême fantôme gourmé dans son long habit noir !

On leur servit d'abord un melon verdâtre, puis un plat de viandes saignantes et garnies de piments rouges. Les verres étaient remplis d'un vin qui rutilait. C'est en soie cramoisie qu'étaient les abat-jour, et la table avait été dressée contre une fenêtre qu'offensait la plus profonde des nuits.

Ils semblaient faire à quatre un tragique repas de convoitise.

Et dans la même salle, à deux pas de là, dînait sur une table petite, ornée de légères roses roses, un Français nerveux mais rêveur, qui de ses doigts minces d'homme spirituel levait doucement un verre de vin doré, regardant avec amour sa compagne délicate, dont les épaules avaient la grâce et la tendre malice de tout ce qui fait la France, depuis la Loire aux deux bras enlaceurs quand elle étreint Saumur, jusqu'au souple détour du Rhône qui s'incline devant la beauté d'Arles.

Ah ! vie cruelle ou si plaisante, quels contrastes en deux coups d'œil ! Et quel effroi pour le plaisir et l'élégance ! Le destin les condamne, puisqu'il les menace. Au lieu qu'il laisse en paix les Esquimaux dans leur odeur de foie de morue. Tout se paye en ce monde, le bonheur d'être Français d'abord : à quel instant de l'histoire ne l'a-t-on pas senti ? C'est la preuve qu'il qu'il ne faut pas nous complaire dans notre chance. Il faut être humbles, et nous forcer

d'aller regarder des tentatives, dont l'annonce et l'aspect peuvent paraître rebutants, mais qui sans doute auront le succès, s'il est vrai que la Providence soutient les malheureux.

La Ligue internationale des femmes pour la paix, la liberté, la concorde et la défense des animaux, nous convie à une réunion, au pied de Genève, dans une rue qui est comme une cave, mais sans bouteilles ni buveurs. Le vent seul s'y engouffre, ce faux mistral de Genève, qui n'emporte ni cigales ni poussières parfumées, mais qui est âpre et dur, et fait penser aux loups.

« *Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups,* » écrit le Roi d'Espagne à son épouse morfondue, dans le *Ruy Blas* d'Hugo. Ce vers, sa chanson, son image me hantaient, quand je parvins à la salle qu'indiquaient les affiches. J'y arrivai, poussé par la tempête. J'aurais dû me réjouir d'être à l'abri. Mais je trouvai des bancs comme dans un temple, et un orgue encore sur l'estrade ! Je m'assis, mélancolique. Rien ne me déprime comme l'harmonium et le prêche, la musique actionnée par les pieds et la vertu sans grâce. J'appartiens à une religion où rayonne la Vierge Marie.

Le public, qui attendait l'apparition de *la Ligue*, n'avait rien de genevois. Il était tout anglais : femmes maigres à mâchoires fortes, auprès de chastes pochards, dont les bonnes joues flambaient sur un collier de poils blancs. L'es-

trade était vide ; tout à coup elle se trouva remplie ; l'auditoire n'avait changé ni d'attitude ni d'expression ; moi seul m'étais senti pâlir, et je ne suis pas sûr que je ne tremblais pas... Ce que je voyais était terrible ! Il était apparu... comment les appeler ?... une troupe de vieilles filles anglaises. Mais les mots sont trompeurs ; les mêmes servent à des images exquises. *Anglaises ! Et filles !* Ceux-là peuvent faire surgir de ravissantes visions. Lawrence ! Gainsborough ! Shakespeare ! Filles aériennes, au teint si frais, à l'âme subtile, dans le soleil humide de l'Angleterre ! Mais les vieilles ! Cas unique dans le monde ! Tragique laideur, qu'on ne trouve que là, sur ce coin de la terre, et qui donne à l'esprit de l'effroi. Je n'essaierai pas de décrire ce que j'ai vu. On peint la réalité ; on essaye de rendre le rêve ; on n'a ni le courage ni les moyens de redire un cauchemar. C'en était un. Oh ! ces pauvres, pauvres têtes de juments fourbues, et ces jupes comme des catafalques ! Est-ce des êtres humains que de telles zoophiles ? Quelle espèce animale évoquent ces philanthropes ? Peut-on parler d'erreur humaine ? Elle se répète si étrangement ! Alors ? Malédiction divine ? C'est un grand mot... L'esprit s'égaré. Dans quel baillement, par quel soir de dimanche londonien ont-elles été conçues ? Quels visages avaient-elles à vingt ans ? Est-il permis de parler de virginité ? Elles évoquent une détresse, non une

vertu. Mystère ! Ténèbres ! Apparition osseuse, économique, funèbre ! Même les yeux, cette lumière, même la bouche, cette tendresse, ne sont plus rien chez elles que des choses qui s'ouvrent et se ferment et pourraient être interverties. Aussi, je ne sais ni ce qu'elles voyaient, ni s'il fallait entendre, ni si l'on devait regarder. Quelques mots m'atteignirent, que je retrouvai ensuite dans ma mémoire : « Suggestenes... députeschen... delegueschen... froms pipels, pétits pipels et grosses pipels... before intensité, yuniversité, éténité... bycause explosifs ! » Je n'ai rien emporté d'autre comme échanges ou critères. Mais j'ai leur image qui me hante, me suit, et qui s'accorde à celle des loups, dans le vent. Et voici que soudain, sans savoir pourquoi, je me rappelle que Varron disait : « Le vent, en certaines saisons, rend fécondes les juments et les poules de Lusitanie. »

Encore un souvenir qui m'encombre, car il ne m'éclairera pas. Je suis à Genève, en septembre : ce n'est pas le mois des semences. Il n'y a rien, non rien à faire qu'à s'abandonner au désespoir. Mais il faut signaler encore qu'un homme sur cette estrade où elles étaient, a pu venir, les saluer, rester, parler. Comment a-t-il fait ? Je ne sais si je l'ai regardé avec horreur ou attendrissement. J'ai demandé son nom. On m'a dit : « C'est un Suisse, un professeur à l'Université de Genève ». Tout cela n'indique rien. Est-ce un héros ? un insensible ? A-t-il le cœur ému

quand il songe aux poétiques figures féminines de son temps ? Ou bien est-ce un homme qui ne vit que dans les codes, les dictionnaires, le droit ? Il porte un nom terrible : Rappard. Balzac eût dit qu'avec un nom pareil, on ne saurait saisir la divine poésie. Il m'a paru, quand il parlait, répandre du brouillard sur la salle. Mais j'étais si désespéré, je ne pose pas au juge impartial. Cet homme-là pourrait, me semble-t-il, faire un discours à des aurochs, puisqu'il a pu ce jour-là, parler là. A sa place, j'aurais prié, pleuré, sangloté ! Il n'y a pas de ruines ni de lande stérile, il n'y a pas d'âme perdue ni de destin manqué, pour procurer pareille désespérance ! Aussi est-ce accablant, sans excuse, que ce soit la Société des Nations qui attire et conserve ce genre de créatures funestes. Ah ! l'éloquence, l'exercice en public de la parole humaine, calamité dans Genève ! Et voici qu'à présent on proclame sur les murs, qu'un pasteur norvégien va parler de « vie sexuelle » ! qu'un chinois prétend faire une causerie sur sa « mère » ! Quelle joie, dans cette minute de détresse, d'être invité par l'ambassadeur d'Alphonse XIII à une fête espagnole ! Dîner, boire, rire pour rien, et ne plus entendre aucun, aucun apôtre !

Ah ! Méditerranée surtout, je te retrouve ! Soleil, lumière, grâce, inventions ! Je m'en vais dîner entre des femmes ardentes, et je croirai lire des fables en les regardant seulement !

Ce fut d'abord, par les fleurs des tables, un enchantement. Je ne sais si les hommes sont tous sensibles aux fleurs : ceux que j'ai vus s'asseoir ne les ont guère admirées ; mais elles plaisent tant aux femmes que leurs compagnons en profitent. Devant le miracle qu'est une fleur toute femme se croit chanceuse, et nous promet de la joie. On commença donc de manger dans le parfum des œillets, au milieu des sourires féminins. Je ne souhaitais pas d'autres échanges... Pourtant, puisque j'étais entre un homme et une femme, je me devais de les regarder. L'homme était Japonais ; c'est la seule race du monde distincte de toutes les autres. Je ne fus pas sûr tout de suite de ce qu'était ma voisine : Venait-elle d'Europe ? d'Afrique ? En tout cas, elle me plut, et je me tournai vers le Japonais pour lui demander son sentiment. Il était fort laid, mais somptueux. Des cheveux luisants, rien que des dents d'or. Il était, comme tous les convives que j'ai remarqués ce soir-là, commandeur de la Légion d'Honneur, c'est à dire qu'il portait, en travers, de sa chemise, un large ruban de soie, du rouge qui enchante les hommes, car il évoque le triomphe de la gloire. Mais il avait de pauvres poignets tordus, et un ventre difforme avant d'avoir mangé. Je lui dis avec douceur :

— Monsieur, voulez-vous jouer...

Il eut un éclat de rire mécanique.

— ... jouer avec moi à un petit jeu.

Un nouveau rire le secoua.

— Nous sommes sept à notre table. Nous pourrions essayer ensemble de deviner la nation de chacun.....

Cette fois, il rit encore, en grinçant un peu moins, et il fit signe qu'il approuvait.

— Nous sommes devant une dame qui habite Naples, continuai-je. Elle vient de le dire.

Mon Japonais reprit en riant :

— Elle est Suédoise, hi, hi !

— Comment cela ?

— Son mari hi ! est ministre à Naples.

Première surprise. Je poursuivis :

— Le Monsieur, près d'elle, vient de parler de Copenhague.

— Il est Bulgare, ah ! fit le Japonais, qui se mit à rire encore.

Je dis :

— L'autre jeune femme, dans sa robe mauve, est née à Londres. Je l'entendais avant d'entrer...

— Cette dame-là est une Grecque !

Et ce fut un long, long rire.

J'étais bien dérouté par ces révélations et l'homme qui les faisait. Il les faisait gaiement, sans gaieté. Il riait, c'était tragique. Je ne pouvais savoir s'il se moquait de moi, de lui-même, des convives. Chacun de ses rires féroces s'arrêtait brusquement. Il redevenait digne, il mangeait. Puis nos regards se croisaient de nouveau, et il recommençait de rire. Encore une énigme, au lieu d'un échange !

Mais ne désespérons pas : il y eut dans ce dîner quelque chose d'échangé, et qui fut plus charmant que les mots, sans être, — je le dis bien vite, — très prometteur de paix. La musique, avec le troisième plat, venait d'apparaître ; elle s'élançait, par ondes légères, d'une tribune qui dominait la salle ; nous étions déjà dans un état polyphonique ; bien mieux, je songeais, une fois de plus, à celle qui de sa bouche rose avait émis des choses savantes sur la façon dont le rythme parvient à nos cerveaux. Je reconnaissais qu'assis parmi des étrangers, gens de toutes races, j'éprouvais peut-être le même plaisir indécis et flottant qu'eux-mêmes ils ressentaient ; et je me disais : « Est-ce que la paix ne sera pas le résultat des concerts de la T. S. F. par les sensations vagues qu'ils répandront, et qui prendront la place des pensées dangeureusement précises, d'où sort toujours l'horrible guerre ? Seulement... il faut vouloir que la musique dès demain ne cesse plus d'inonder le monde ! » Je rêvais ainsi ; un maître d'hôtel attentif me versait des vins ; je goûtais à tous sans prendre garde au goût ; et j'avais l'impression que la paix était établie dans cette vaste salle entre toutes les nations, grâce à ces choses subtiles et dansantes qu'échangeaient les violons avec les esprits. Mais voici qu'à table voisine, je remarquai une jeune femme qui parlait avec le ministre Hymans. Ce modèle pour La Tour qu'est Son Excellence Belge était, ce soir-là plus

séduisant encore par le ruban bleu pâle d'une décoration espagnole achevant sa grâce XVIII^e siècle. Il devait dire, ainsi décoré, des choses aisées et délicates ; mais je ne l'entendais pas, tandis qu'en dépit de la musique, qui se répandait partout sans insister nulle part, je percevais la voix argentine de sa compagne de table. Son œil ardent et fier ne trompait pas ; elle était espagnole ; et le timbre de ses mots faisait penser à la cloche de quelque chapelle secrète, où des femmes amoureuses devaient venir à confesse. Le vers d'Hugo chanta dans ma mémoire :

Valence a les clochers de ses trois cents églises.

Toutes ne peuvent être de grandes églises ; il doit y avoir la chapelle que je dis ; cette femme ne pouvait être que de Valence. Je la regardai mieux, je veux dire que je suivis son regard, et il me mena doucement vers une autre Espagnole, mince et svelte, altière et hardie.

Cadix a ses palmiers...

Elle était à trois tables de moi. Je crois que ses yeux discernèrent mon regard, juste le temps de me faire signe et de m'emporter ailleurs, où ils regardaient eux-mêmes, devant des roses, une femme aussi fraîche et tentante qu'un fruit mûr.

... Murcie a ses oranges.

Quelles délices de la contempler ! Mais celle-ci non plus ne m'en laissa pas le loisir. Ses beaux yeux, brûlés de soleil, guidèrent les miens. Habileté féminine ! Je fis retour à ma table. Ces yeux me disaient : « Tu ne vois donc pas... près de toi... quelle splendeur ! » Je tournai la tête. La femme à côté de qui l'heureux hasard m'avait assis, avait la chair dorée des Sarrasines.

Grenade a l'Alhambra...

Elle en était ; je n'avais même pas à le lui demander. Elle appliqua d'ailleurs sa main contre sa joue, pour sentir si elle rosissait, du rose des vieilles murailles construites par ses grands pères...

Ainsi, en trente secondes, je venais de parcourir l'Espagne, mais rien qu'elle, emmené par celles qui causent nos joies et nos douleurs, et qui dépassent la politique, parce qu'elles sont la poésie. Le monde va comme il peut, jusqu'à l'instant où elles le mènent. Or, elle ne s'égarent jamais ; elles sont fortes de leur race ; chacune paraît vous dire : « En me voyant, tu vois ma cité ! » On les y suit ; puis elles vous passent à leur compagne ; il n'y a rien d'échangé : elles s'imposent ; et c'est elles, qui de l'une à l'autre échangent la force de leur beauté. Force nationale. La Société des Nations, auprès, n'est qu'une pauvrete.

— Monsieur, me dit là-dessus le Japonais,

peut-on savoir vous-même de quel pays vous êtes ?

Il n'avait pas encore trouvé autant à rire qu'à cette question ; mais lorsque je lui eus dit que j'étais Français, il déploya une joie sinistre, qui par son ampleur dépassa toutes les autres. Rien n'indiquait en lui qu'il fit un effort international.

Les tziganes restaient seuls à le faire.

Cependant, au moment où nous nous levâmes de table, un Anglais m'aborda. Le dîner l'avait attendri. Cette tendresse, et le fait de m'avoir rencontré déjà l'amenèrent à me déclarer :

— Nous aurions dû, je pense, faire le guerre en 1870.

Et il rit aussi :

— Car alors nous aurions épargné à vous le celui de 1914.

Il se détourna : on lui offrait des liqueurs. Un Roumain, souple et beau, dont l'habit était exquis, la chemise adorable, et qui savait jouer des yeux, de la main, pencher la tête, tourner la hanche d'une manière enivrante, me montra coup sur coup, un Suédois, un Finlandais, un Esthonien, un Norvégien, et il me dit :

— Des pions !... Des pions sur des banquises !

Le plus drôle du propos, c'est qu'en évoquant ainsi des pédants sur des glaces, il avait l'air lui-même de se rouler dans ses mots, comme sur une plage en or de Méditerranée. Il alluma une ciga-

rette du Caire, qui sentait l'encens, puis il reprit :

— Celui-là, le gros qui est de Bergen, a essayé de mentir avec moi... moi qui suis né d'une mère grecque !

L'Anglais, son verre de liqueur à la main, s'était rapproché. Il entendit « mentir ». Il dit :

— Il ne faut jamais ! Ainsi, moi avec vous j'ai grand peur de avoir. A propos le guerre 70, je crois pour nous il ne fallait pas faire, comme j'ai dit.

Il souriait gentiment ; je le regardais, surpris :

— Ho ! dit-il, j'ai réfléchi, nous aurions été contre vous !

Ce n'était pas une parole agréable : elle me charma pourtant ; elle avait un accent de féroce candeur, inaccoutumée dans l'air fade de Genève. Je sentis comme un vent qui tournait : il me sembla que nous sortions du domaine des phrases ; mais ce n'était encore qu'un semblant.

Nous étions dans l'hôtel où Briand dormait. Il a l'habitude de se coucher tôt. Je pensai à lui. L'air maussade, le front dépeigné, je me le figurai ronflant, à l'étage au-dessus. D'ailleurs la belle Flamande passa près de moi. Elle était de la fête, heureuse et rayonnante. C'est donc que Son Excellence Aristide était dans le monde des rêves, et n'avait plus besoin de personne.

Le Japonais armé d'un cigare, comme les tor-

pilleurs le sont d'un canon, glissait le long du salon. Il me salua et il rit — il rit fort, il rit bref. Il y avait un grand bourdonnement de voix ; l'air était chargé de souffles et de vie ; on respirait des âmes chargées de mystères et de choses tenaces. Puis de temps en temps, dans la fumée, dans la rumeur, dans la mêlée des gestes et des voix, deux, trois hommes s'arrêtaient, faisaient groupe, tentaient de parler. C'est un curieux besoin qu'ils ont après les repas de quitter les femmes, qui les ont ravis, de se retrouver, de s'épauler : il leur semble, en s'amusant moins, qu'ils reprennent des forces. C'est ainsi qu'un Autrichien vint faire des grâces à mon Roumain, et s'efforcer d'être aussi sceptique que lui. Chez la Marquise de C... il raillait déjà cette pauvre Société des Nations. Cette fois, il lui enleva tout, il lui arracha pétale par pétale comme à une marguerite des champs, et d'un air dédaigneux, supérieur. Dans le rond de bras, dans le tour de phrase, il y avait je ne sais quoi de la musique des tziganes. Il était naturel par conséquent qu'il dît :

— C'est drôle que, ce soir, on ne danse pas !

— Ah ! Ah ! On danse toujours à Vienne ?
fit tout à coup, en ricanant, quelqu'un qui venait de tomber sur notre groupe, comme font les oiseaux de proie lorsqu'ils foncent.

C'était un homme farouche, dans un habit trop court. Les manches dégageaient ses poignets maigres. Il avançait une tête menaçante et crispée,

où luisaient des yeux de feu. L'Autrichien fut interdit :

— Je vous présente Monsieur Léonidas Fotdjordkovitch, délégué serbe, lui dit d'une voix douce comme de la confiture de roses le beau Roumain.

L'Autrichien s'inclina.

En soufflant comme un petit taureau dans l'arène, le Serbe lui jeta dans le nez :

— Vous connaissez toutes les danses, même celle des écus, avec votre municipalité socialiste ! Ah ! Ah ! Elle vous pressure !

— Mais, cher Monsieur, il faut bien vivre, dit l'Autrichien doucereux.

— Vivre, en effet, oui vivre ! reprit Léonidas... on en a vu tellement mourir !

Il serrait les poings.

— Vivre, fit-il encore...

Le belle Flamande s'était arrêtée et regardait. Le Japonais ne riait plus. Le Roumain sentait son scepticisme en détresse. L'Autrichien avait pâli.

— Vivre, reprit pour la troisième fois, claquant des dents, Léonidas Fotdjordkovitch, si vous voulez bien vivre, vous n'avez qu'à ouvrir vos douanes, à nous laisser prendre votre ferraille...

Il tremblait, il flamba ; il cria :

— Et à laisser entrer nos cochons !

Ah ! quelle panique ! La belle Flamande faillit tomber. Elle s'adossa à la muraille, cherchant un secours. Où était Loucheur ? Le Roumain, d'écoe-

rement, manqua de se trouver mal. L'Autrichien en perdit la vie ; il demeura debout, mais blême et le cœur arrêté. Et nous vîmes, comme un flot, les animaux immondes qui arrivaient, le groin menaçant. Il nous sembla qu'ils bousculaient les femmes, qu'ils envahissaient tout ; qu'ils étaient des mille et des mille, tous les cochons de Serbie ! Mais derrière eux, — stupeur ! merveille ! et joie ! — menant ce troupeau de brutes qui renversait les fols, les sots, les tartuffards, voici qu'apparaissait une femme, dont la baguette était un trait de lumière, et dont le visage radieux criait : « C'est moi ! C'est moi ! » Et je reconnus enfin la Vérité.



III

LES FONCTIONNAIRES

IL est fréquent, dans les couloirs de la Société des Nations, de rencontrer des femmes qui ont l'air d'hommes. Les fastidieuses rencontres ! On discerne un renoncement à tout ce qui est la grâce, sans l'abandon qui fait le comique. On est gêné ; on voudrait un coin solitaire... C'est ainsi qu'un jour, je m'étais retiré dans une petite pièce où d'habitude personne ne venait ; et je commençais de rêver — allez donc me dire pourquoi ? — à la Loire s'avançant dans la campagne française, à sa marche toute en caprices et coquetteries, lorsque trois femmes entrèrent, qui étaient du genre que je viens de déplorer. J'eus un mouvement d'humeur. Aucune ne le remarqua. Comment auraient-elles pris garde à ma personne ? Elles avaient assez de virilité pour se suffire. Je les vis s'asseoir autour d'un guéridon. Elles étaient maigres. Il y avait une Américaine, une Norvégienne, une Anglaise. L'une d'elles sortit un projet de brochure internationale, destinée aux enfants des écoles dans le monde entier. Deux

images ; deux légendes. La première faisait voir une tranchée, des soldats, un obus éclatait. On voyait le sang couler. L'artiste avait écrit au-dessous de cette scène cruelle : « *L'ancienne manière* ». Sur la seconde, était dessinée une longue table, autour de laquelle étaient rangés ou mieux dressés des Messieurs en redingotes, graves et pensifs. Et sous leurs pieds il y avait ces mots d'humilité : « *La manière nouvelle.* » Je dis d'humilité ; on pourrait dire : d'orgueil. C'est en tout cas ce sentiment — je devrais dire ce péché — qui éclaira d'une lumière froide les visages des trois femmes : il faudrait dire des hommes. Est-ce que l'idée leur vint que les enfants, par toute la terre, allaient être heureux devant ce dessin ? Les enfants, où qu'ils soient, ont le goût des héros et des fées, et ils savent bien, qu'en dehors d'une leçon de morale civique, il n'y a rien qui plonge l'âme dans un état plus languissant qu'une table avec ce genre de Messieurs autour. Hélas ! Ce sont de vieux enfants qui ont installé la Société des Nations ; et elle n'est que cela : une suite de commissions, chaque commission n'étant qu'une table... où on ne mange pas, mais où on parle solennellement.

C'est là le travail effectif et quotidien. Il faut avec courage aller le regarder de près, sauf pour une commission, qui siégeant dans un hall en verre, est visible du quai. En vous promenant, vous verrez tout. Un jour, un cocher qui menait

deux touristes, un français, une française, dit d'un air négligent, le bras tendu, et qui tendait son fouet :

— C'est là-dedans qu'ils discutent de la paix !

La française, petite et jeune, se dressa dans la voiture, et sur la pointe du pied :

— Oh ! fit-elle, on les voit !

Le cocher consentit un nouveau regard et dit :

— Ils sont *après* !

C'était la grave commission du désarmement qui siégeait dans cette volière. Les délégués y étaient nombreux, l'œil fixe, avec un front d'angoisse. Ils avaient l'air de prisonniers. De grands arbres les entouraient ; des oiseaux pépiaient sur les branches, et le sens de ce pépiement était la surprise qu'éprouvaient ces petites bêtes à voir pour la première fois des hommes en cage. C'est à cette commission que venaient en spectatrices les femmes les plus belles. Elles calculaient que dans la lumière, aucun de leurs charmes ne serait perdu ; mais elles ne songeaient pas qu'un ennui trop épais fane la beauté la plus robuste ; et j'ai vu des Roumaines éclatantes, sortir le teint terni, pareilles à nos jardins tout chavirés de chaleur après une journée suffocante au mois d'Août.

Une seconde salle de commissions était fermée, feutrée, secrète. On y marchait sur d'épais tapis de laine ; on y entraît en soulevant de lourdes tentures ; on y étouffait de très graves questions :

les problèmes économiques, l'opium, la traite des blanches.

Le public qui entrait était fatigué et rêveur. On n'y voyait guère que des Anglo-Saxons, à qui leurs hôteliers avaient dit, le lendemain d'une excursion pénible : « Ces Messieurs dames devraient aller à la Société des Nations, si intéressante et gratuite. Il y a de bons sièges. C'est reposant. » Ils arrivaient avec un kodak, une jumelle, un baromètre, et parmi ces inventions de la science pendues à leurs ceintures, ils somnolaient doucement, dans la buée de leurs souvenirs de touristes harassés. Au milieu d'eux cependant venaient s'asseoir d'admirables femmes hindoues. Le bruit court que l'Angleterre dépense d'importantes sommes pour faire venir de l'Inde ces beautés qui l'honorent. Leur commande-t-elle de se mêler aux habitants de la métropole ? Elles sont assez belles pour tout embellir, fastueuses en leur simplicité, ayant l'air d'un cadeau de Dieu à la bêtise du Diable, étonnées et impénétrables, offrant leurs yeux de gazelles qui ont l'habitude de rêver sur les rives du Gange et du Brahmapoutre, mais s'effraient au bord des abîmes que Loucheur a creusés. Pour Loucheur elles avaient des robes d'Européennes, mais en souvenir du Gange, elles portaient des voiles roses, des bracelets d'argent sur leurs poignets ambrés, des souliers de vair ou d'or, telles des reines ou telle Cendrillon.

Enfin, il y avait une salle dans les ténèbres, qui n'ouvrait que par des portes sur une galerie, et paraissait en retrait. Le journaliste juif, expédié des Soviets, la préférait aux autres : il y passait de longues heures dans l'immobilité. On n'y trouvait jamais une jolie femme : à quoi bon ? Qui donc aurait pu voir qu'elle était jolie ? On ne rencontrait que des délégués gémissant ou tonitruant. C'est qu'un drame se jouait là. Dans cette pénombre se discutaient âprement le budget de la S. D. N. et celui du Bureau International du Travail. Il y avait de chaudes luttes, des ricanelements ; il s'échangeait d'affreuses paroles violentes. Ce n'était pas un lieu pour les femmes du Bengale, qui parlent le bengali.

Le personnel d'ailleurs, qui siégeait et commissionnait au fond de cette salle enténébrée, ne différait pas sensiblement de celui des autres commissions. Il n'était plus échauffé que parce qu'il traitait d'argent. C'est une question qui bouleverse les âmes, quand elles ne sont pas extrêmement bien nées. Or, il y en a peu dans toute la Société des Nations qui méritent d'être ainsi définies. Qu'est-ce qu'on rencontre à chaque tournant de couloir ? Un cuisire. Un autre. Encore un. Partout, toujours. Et ils portent deux noms, qui sont des titres universellement respectés : *Docteurs ; experts.*

Les Docteurs n'ont aucun rapport avec ces hommes puissants, qui nous sauvent ou nous

tuent, qui sont médecins, et que nous affublons chez nous, sait-on pourquoi, de ce pauvre nom. Un médecin qu'on appelle Docteur est diminué de ce fait à l'égal d'un soldat qu'on appelle militaire. Mais que faire contre la coutume? Comme les crues elle emporte tout! Les Docteurs à travers le monde sont simplement des gens doctes, qui ayant appris des choses doctrinales, cherchent à endoctriner. Ce sont des adultes remplis de connaissances, qui sont passés sur les balances des Universités. Il y avait le poids; on leur a donné le titre. Et les voilà lâchés dans le monde pour l'empoisonner.

Ce qui soulage un Français, c'est de penser que la France ne crée pas de ces gens-là. Elle fait des docteurs ès-lettres, ès-sciences. Mais le vrai Docteur, tel qu'il est apprécié internationalement, n'offre aucune garantie précise. C'est un pédant sur tout, un homme à lunettes, qui regarde en dessous de ses verres pour contempler le soleil, au-dessus pour apprécier les fleurs. Notre pays s'abstient encore de fabriquer ce genre de serins. A Rome, on préfère écouter la chanson des fontaines. En Espagne, qui n'aime mieux les taureaux?

Les pays qui fournissent des Docteurs sont : l'Allemagne d'abord, avant tous les autres; terre féconde en cuistres; trois récoltes par an comme les abricots en Californie; la Suède et la Norvège, qui possèdent une Université par habitant,

et trois professeurs par élève ; le Paraguay, la Colombie, le Venezuela, où les hommes aiment les titres comme les femmes les colliers, et les enfants les déguisements ; la Chine enfin, où il n'y a pas de plaisir sans mandarin.

Les Docteurs sont des gens qui croient que les grands hommes ont passé beaucoup d'examens.

En général, les enfants des Docteurs ne sont pas d'eux, et les enfants des autres, en les voyant, jouent de la trompette.

Mais les grandes personnes sont troublées. Il faut être d'esprit extrêmement libre, de cœur extrêmement gai, pour se moquer des Docteurs. Si bien qu'ils régissent le monde. Jusqu'au jour, où, tout à coup, dans l'étonnement général, on voit s'avancer un Alexandre le Grand et ses éléphants, ou un Rabelais avec sa prose. Alors, c'est la fuite éperdue des Docteurs. Ils se terrent dans les caves ; on en retrouve sous des meules ; et on fait de la bouillie avec tous ceux qu'on retrouve. Pendant quelques mois, le monde respire, paraît rajeuni. Puis tout recommence.

Comme il n'est pas question que la S. D. N. puisse trouver un Rabelais, pas plus qu'un Alexandre, ce sont des Docteurs qu'à Genève on a assis autour des tables.

Avec des experts.

L'expert peut venir de n'importe quelle nation, même de celle qui n'a pas de docteurs ; l'expert c'est simplement le résultat de l'expérience. Nul

besoin de Facultés ni de diplômes. L'expert peut surgir du désert : il doit y avoir des experts en sables et en chameaux. L'expert dit simplement qu'il sait des choses... ignorées de ceux qui ne les savent pas. C'est tout. Ce peut être excellent, lorsque ce mystère crée une autorité qui décharge de soucis fâcheux les fantaisistes. Qui voudrait s'occuper des prisons, des douanes, des égouts, de l'enseignement public, s'il n'y avait des experts ! Mais nous vivons dans une époque de confusion ; peu de cerveaux lumineux ou qui aient le loisir de s'éclairer. Personne, en tout cas, n'a vu cette monstruosité que l'expert actuellement expertise sur ce qui ne ressortit pas de l'expérience : l'honnêteté et l'honneur, rien que cela ! On croyait jusqu'ici qu'en honneur tout le monde était expert, au risque d'être privé de conscience. Tout le monde semblait comprendre ce que signifie payer ses dettes, ou au contraire voler son créancier. On devait le savoir, quand on était Français ; on espérait le savoir, quand on était Allemand ; mais il a surgi de partout des experts, et ils ont dit :

— Non, non ! Vous n'êtes pas forcés du tout d'être au courant... si vous n'êtes pas des techniciens !

On ne leur a pas demandé ce que c'était que leur technique. Les âmes candides songent-elles à éclairer le sens des mots, qui paraissent respectables ? Or, cette technique est effa-

rante. Elle consiste à apaiser le vainqueur, à l'amollir, à l'anémier, et à étudier « les possibilités » du vaincu, c'est-à-dire à le libérer en le fortifiant.

Quelle farce... tragique !

J'entends Clemenceau, l'homme aux sourcils farouches, me dire : « La vie vaudrait-elle d'être vécue, si on n'allait pas toujours au-delà de ses forces ? » Ah ! la morale rafraîchissante, auprès de ces dupeurs et bluffeurs, qui ergotent sur des points où la honte commence aussitôt qu'on discute. Mais ils font fi de la honte : elle n'est qu'un sentiment. Leur technique s'intéresse aux faits, aux chiffres, aux dates, aux lieux. Vous allez dire :

— Ils sont trop intéressés. Ils ne nous intéressent pas.

Ils s'en moquent bien ! Ils ont le monde à leurs pieds, — comme les Docteurs. Le monde baillant d'ennui, mais qui s'incline, et qui se prosterne. Combien trouve-t-on de Pilsudski pour leur dire : « Les mouches, Messieurs, même les mouches ne résisteraient pas à vos discours ! » Et c'est une boutade d'artiste, l'art étant bien ce qu'il y a de plus étranger au peuple.

Le peuple veut des pions. Je ne dirai pas que c'est sa joie, mais il croit que c'est sa sécurité d'avoir installé à Genève ces têtes professorales, mis des porte-plume dans ces mains enseignantes, assis ces fesses pédagogiques. Il ne les voit pas,

faisant partir un canon, sans qu'il éclate sur eux. Il en déduit qu'ils vont se méfier. « Avec des pédants on ne s'amuse pas, mais on vit. Rien de plus civil qu'un pédant. Plus il y aura de pédants, moins il y aura de chances qu'on refasse la guerre ! »

Seulement, avec combien de pédants l'air devient-il irrespirable ?

Il l'est dans les commissions de la S. D. N. Là-dessus, pas de doute. Je crois que des délégués mêmes en feraient l'aveu. Étouffement de l'esprit par les Docteurs, étouffement de l'honneur par les experts : on ne sait de quel côté se tourner, et on mourrait... s'il n'y avait, comme presque toujours, presque partout, un contraste, un compensation. Ce monde n'est que balancements : le soleil s'en va, la lune paraît ; c'est la comédie qui atténue le drame ; il est rare, près d'un nid de hiboux, qu'on ne trouve une cheminée palpitante d'hirondelles ; la rose fleurit à côté du chien-dent. De même au cœur des commissions, on désespère, on croit périr ; tout à coup, la féerie, dans ses grelots légers, paraît, et introduit des magiciens avec des fées. Les premiers sont les interprètes ; les autres les dactylographes.

On en peut pas savoir l'enchantement que dispense parfois un interprète, quand on n'a pas été à Genève, quand on n'a pas compris sur place, à l'audition de discours sans forme et sans objet, qui se traînent au-dessus des tables, comme de

mauvaises vapeurs au dessus des mauvaises terres, on ne sait pas l'illusion, la délivrance, le bonheur, que tout à coup cet homme qui traduit vous apporte. Aucun vivant ne connaît le langage des morts ; c'est pourtant le miracle des commissions ! Deux vivants, un Anglais, un Français, interprètent ce que des fantômes ont cru dire en français, en anglais. Et tout est transformé, reprend un air humain ; c'est comme un réveil, une aube ravissante, après une nuit de tourments.

Des deux auteurs de cette métempsychose lequel aimer de plus d'amour ? Je ne puis me souvenir, sans moi-même m'exalter, de l'exaltant Écossais, généreux, tumultueux, qui changeait un discours d'un français liquéfié, en un anglais flambant comme un punch. Mais je crois que lui-même d'abord « se punchait », si j'ose dire. Il arrivait l'œil vif, la joue vermeille, la lèvre humide, l'haleine chaude, réchauffé, réchauffant, l'admirable garçon ! Pourquoi n'avait-il plus sa robe plissée et ses bas de laine ? Mais il avait sa cornemuse, et c'est avec elle qu'il refaisait du Bastid, du Loucheur, du Boncour, du Jouhaux. Bastid, pauvre rat, pouvait à peine souffler trois mots qui sentaient le sol moisi des caves. L'autre y glissait le soleil du toit, et le parfum du jardin. Le richissime Loucheur aux pauvres phrases avaricieuses, devenait dans sa bouche une corne d'abondance qui versait, à foison, du lyrisme. Il prêtait sa nature à Paul Boncour qui n'en a pas,

Et il faisait de Jouhaux, l'homme à la cervelle de rhinocéros, un être poétique et dansant.

Le second, le Français, avait une tête de pianiste, mais à qui le piano ne suffit plus. Il passait dans ses cheveux le souffle d'un orgue. Il se plaçait fièrement devant son mort à traduire, et sur un refus britannique un peu bref, un soupir de l'Inde gênant, sur le nuage d'un rêve nordique, sur une gaffe allemande trop lourde, il mettait sa musique française, précise, charmante, claire et aisée. Les pauvres êtres ainsi traduits se sentaient eux-mêmes comme rafraîchis. Un rien de plus, ils auraient crié : « Vive la France ! » C'est un cri que tant d'hommes pousseront, dès qu'ils auront posé leur besace de mensonges, dans la lumière du Jugement Dernier.

Je dois avouer que les dactylographes appartenaient à toutes les nations, et que pourtant elles étaient toutes exquises. Je les appelle dactylographes, d'autres disent des « sténos » ; quelques-uns : « secrétaires ». Aucun de ces termes n'est juste. Il faudrait un mot séduisant, malicieux, un mot gorge de pigeon, où il y aurait la ruse des femmes, parmi le plaisir des hommes.

Car on dit qu'elles sont là pour taper à la machine, classer des rapports, les distribuer. C'est possible. Elles sont là surtout, dans l'air chargé d'ennui, pour qu'on puisse respirer, sentir son cœur, continuer de vivre. Elle sont créées pour le bonheur des yeux et de l'imagination, qui meurt

de soif. Elles rattachent les commissions à un principe humain ; elle sont la grâce auprès de la dignité pédante.

Ce rôle est si vrai, qu'il n'y a pas, je le répète, dans toute la S. D. N. une seule dactylographe qui ne soit agréable à regarder. Et j'en ai vu sept cent mille ! Bien entendu, je n'affirme pas, comme les experts, la réalité de mon chiffre. Que m'importent les réalités ! Elles vont, viennent, entrent, sortent ; elles paraissent sept cent mille ; et toutes m'ont ébloui.

Mais pour être à ce point délicieuses, quel labeur ! On les paye en francs-or, ce n'est que juste. Où l'or serait-il mieux que dans ces blanches mains, qui savent ne rien négliger d'une toilette ? J'y ai rêvé bien des fois. Comme je les admirais ! Pas une qui n'eût ses cheveux et sa petite jupe de Diane mis en plis le matin même. Je songeais : « A la dernière minute, au moment de partir, il a sans doute fallu repasser hâtivement une combinaison de soie, recoudre une bretelle de chemise, remmailler un bas. Il a fallu noircir les cils, épiler les sourcils, rosir les ongles, rougir les joues, vermillonner les lèvres ! »

Au cœur même des commissions quel constant souci ! Il faut entrer et marcher, en demeurant à peu près immobile, pour que rien ne se déplace, ni sur le col, ni sur la gorge, ni sur les hanches, ni sur les bras, mais il faut tout de même qu'un mouvement léger fasse valoir, en les animant, les

formes charmantes sous les étoffes. Il faut s'asseoir, ou se poser plutôt, sans que rien ne se froisse ni n'aille se déranger. Il faut que la robe tombe sous le genou, afin de donner l'envie de le voir, pas jusqu'au point cependant qu'il fasse oublier le reste. Aussi, très vite, d'une main qui mérite qu'on la regarde, on applique les cheveux sur la tempe, car le visage vaut bien qu'on l'aime, et aussitôt après, il s'agit de découvrir le genou, une seconde, pour qu'un regard d'homme rapide ait le temps de l'apercevoir ; puis on le recouvre ; on tire sur la blouse légèrement ; le pied s'avance d'un rien pour faire voir le soulier ; le soulier est plus gracieux quand il ne touche pas au sol ; on croise les jambes ; la jupe se lève ; on la rabat. Enfin... c'est une carrière ! Mais louable, louable entre toutes ! Sans les dactylographes, je serais mort dans ces commissions, où la folie est d'essayer d'entendre ce qui est inécoutable. Est-ce que l'été, je vais mettre ma tête dans des trous de taupes ?

Oh ! les commissions économiques ! Dieu sait pourtant que c'est l'espérance du monde ! Espérance dans la nuit. Quelle civilisation d'autruches ! Toutes ces nations se ruent la tête dans le sable, sable économique, pour ne plus voir la face de la démocratie ! Et elles croient, elles croient éperduement ! A quoi ? Venez voir à Genève : M. Loucheur préside. Il est question de douanes ou de pétroles, et il y a des niais qui parlent de la douceur de

vivre ! Que dire de plus ? Les tractations économiques ne se décrivent pas. On devine, à la dureté des énoncés, que les plus inhumaines des forces humaines s'affrontent. Loucheur parle comme une machine calcule ; il fait des additions pires que des soustractions. L'argent, ce minotaure, lui serre les jambes sous le tapis de table, et s'il prononce un mot qui ne soit pas d'égoïsme, la Bête lui écrase les pieds ! Il est possible qu'avec un appareil germanique ou américain on puisse percevoir l'onde de vie d'un Loucheur. Un peintre, accoutumé de chercher l'âme derrière les traits, sera forcé de dire : « Je ne vois rien. »

Quand ce personnage, avec ses aides, se retire, c'est la commission de l'opium et de la traite des blanches qui s'empare de la table et des chaises. Même décor ; mais le ton change. Avec deux titres de drames on joue deux comédies. Et il y a des femmes pour qu'on puisse rire vraiment. Des femmes d'études, qui ont travaillé la traite des blanches sur épures et sur statistiques. Elles descendent du Nord, de Suède et de Norvège, et ce sont de bien curieuses femmes frigides, qui voudraient imposer aux peuples du Midi leur manière de voir sur ces chaudes questions. Toute la farce de l'histoire est dans le contraste des températures. Femmes frigides qui sont graves, hommes chauds manquant de sérieux. Les femmes frigides pérorent, et les hommes chauds de se tordre. Mais ils ne disent pas pourquoi. En sorte

que les autres continuent de pérorer. Il y en a pour trois mille ans. Peut-on changer le tempérament des peuples ? C'est une absence excessive de sens du ridicule qui pousse ces chastes races de la Baltique à venir offrir leurs pensées d'hygiène sur l'amour aux heureux pays de la Méditerranée. Qu'ils nous laissent donc avec nos tares, nous débrouiller dans le soleil. Cet astre embellit les plus vénales amours. On juge mal de cela, les pieds dans la neige, à l'orée d'une sapinière. Pourquoi, si l'on nous veut absolument du bien, ne pas nous envoyer, en silence, quelques conserves d'ours en boîtes ?

Une femme de la Nouvelle-Zélande s'était jointe à ces femmes nordiques. Elle promenait avec fièvre une valise en porc, dans laquelle il y avait de sévères conclusions sur les hommes. Elle croyait, celle-là, à l'efficacité d'une police féminine « pour empêcher des choses plus ou moins morales dans les lieux publics. » La résistance de la commission fut la même. C'était à qui rirait sous cape. Mais bientôt, il n'y eut plus moyen d'étouffer les rires. C'est lorsqu'elle exposa que dans son pays où « le réusite était complète, les femmes du police avaient pas d'uniformes, pour point se désigner aux attentions poubliques. » Et elle conclut :

— Elles portent youne insigne secrète dans youn endroit caché !

Le succès ne fut pas moindre, le lendemain,

quand elle implora les autres déléguées dans ces termes :

— Mesdames, ye vous prie, vous supplie, dé vous considérer comme des hommes !

M^{lle} Hélène Vacaresco siégeait en face d'elle. Elle se dressa ; elle brandissait son face à main en or, et elle lança d'une voix vengeresse :

— Madame, je suis sûrrre de mon sexe, et je n'en prrrétends point changer !

C'est elle qui avait raison, comme d'ailleurs chaque fois qu'elle parlait. Elle opposait, dans des accès de lyrisme, la force ou la beauté de la vie, multiple et mystérieuse, aux théories, articles de lois, et instructions de polices, que les femmes du Nord apportaient gelés comme les ruisseaux de Stockholm.

M^{lle} Vacaresco présidait aussi les discussions sur l'opium, non qu'elle fût Présidente, mais par sa stature et son verbe elle menait les débats.

Bastid, infortuné rongeur, siégeait à côté d'elle. Il envoyait sa poétique corpulence, et se risquait à penser : « On doit chez elle être mieux nourri que chez Daladier... » A ce moment-là, elle déclamaient : « Le poète, cet être magnifique, qui n'a comme nourriture que ses sublimes espoirs !... » Alors Bastid tournait son corps étique et son âme gémissante vers l'Italien, qui d'un froncement de sourcils, l'écartait : « Ah ! pas de rats ! Depuis le fascisme, à Rome, il n'y a plus de rats ! » Éperdu, le museau tremblant, il essayait de regarder

l'Inde : « Un rat ! La peste !... La peste ! Les rats !... » L'Indien se couvrait la tête avec le rapport de l'opium. Alors, Bastid réfugiait son regard dans l'encrier. Il ne sortait plus de ce liquide noir. Il en buvait ; il s'absorbait en l'absorbant.

En face de lui siégeait une honorable et ravissante vieille dame anglaise dans un nuage de mousselines et de voiles, qui enveloppaient de leur grâce, non seulement sa personne, mais ses propositions. Il n'y avait plus de ce fait d'absurdité réelle dans les discours qu'elle émettait. Ils devenaient floconneux et aériens, et s'en allaient en brume sur l'assistance, brume subtile qui ne cachait rien que l'extrême candeur de la dame.

Comme toutes les âmes sensibles elle était ravagée par l'horreur de l'opium, qui abêtit tant de jeunes esprits, et élégante et courageuse, elle apportait un projet, demandant que l'on nommât une sous-commission, qui déciderait de faire une enquête, d'où sortiraient des vœux. Elle se montrait ardente. M^{lle} Vacaresco applaudissait.

L'Espagne la soutint sous la forme d'un vieil Espagnol, fort digne, barbe en pointe et cou dressé, à croire que de son menton il éprouvait encore l'empois de la fraise que son grand père portait. Il demanda noblement l'enquête, et se réserva seulement... au sujet de la dépense. Tandis qu'il parlait, une fine secrétaire blonde vint glisser dans les mains de l'honorable dame une enveloppe où se lisaient les mots : « *Urgent et Secret* ».

Elle ouvrit, lut, rougit, rêva, et devint muette éperdument. On n'obtint plus d'elle ni mot ni geste jusqu'à la suspension d'audience. Son voisin était un gros Hollandais, évasé comme une tulipe. Il raconta dans les couloirs qu'il avait aperçu le contenu de la lettre. Il n'y avait que ceci : « *Inde. Attention !* »

Le sénateur Labrousse, qui représentait la France avec le rat Bastid, ayant pris quelques quinquinas secs, avait, en vingt-quatre heures, cru comprendre que l'Empire Britannique tournait à l'ingénu, et reprenant un quinquina-citron, il décida que la France applaudirait à ce geste. Bastid eut beau lui souffler : « Prenez garde ! Il vaut mieux s'abstenir. » Il répondit d'un regard : « Mort aux rats ! Et silence ! L'opium abêtit l'homme. Pas besoin d'opium. Il y a le laïcisme. Je suis un laïque ! » Et s'étant levé, il commença éloquemment :

— La France, Mesdames, la France, Messieurs, s'associe de tout son cœur...

Il n'en dit pas plus. Il vit sur la table un papier plié en quatre, sur lequel était écrit « *confidentiel* ». Qui l'avait apporté ? D'ordinaire, les apéritifs développent le sens de la vue. Il n'avait rien remarqué. Il s'en empara, en prit connaissance, fut extrêmement troublé, s'essuya le front, roula des yeux de bœuf, à croire qu'il cherchait dans la Commission même un pâturage, et il réussit à bredouiller :

— La France s'associe de tout son cœur aux

mesures de prudence et de réserve, qui évidemment seront prises et votées, à propos d'un projet extrêmement délicat.

Il avait fini. Il sortit pour prendre un quinquina-fraîsette.

Tout le monde resta d'abord dans la stupeur. Après quoi, ces paroles firent parler. Un Polonais donna la clef de l'énigme : « J'ai pu lire, dit-il, par-dessus son épaule. Il y avait sur le papier : *« Indo-Chine. Prenez garde ! »*

Le Hollandais-tulipe dit en sortant, ce soir-là :
— Les fabriques les plus kolossales de coco sont en Suisse. J'attends avec curiosité le discours helvétique.

Mais un Genevois me confia :

— C'est autour d'Amsterdam que des chimistes savants traitent tous les succédanés de l'opium, et fabriquent de bons petits poisons de quoi rendre primaire le monde entier. Que pourra dire la Hollande ?

Ni la Hollande, ni la Suisse ne parlèrent.

C'est encore la généreuse M^{lle} Vacaresco qui essaya de tendre à la misère humaine une fraternelle main poétique. Mais sa phrase ressemble à son nom. On y entend des chutes ; c'est une avalanche ; elle jette la panique au fond des âmes troubles. Docteurs, experts, hommes de droit, calculateurs, économistes, se sentent indisposés et murmurent :

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

Elle traite les questions de haut. Ils sont en bas. Ils essayent de regarder. Ils attrappent le torticolis.

Et l'opium est toujours l'opium, en train d'opiumer avec ses opiacés une molle humanité. Mais on ne manquerait pas, un seul jour, d'avoir l'air de la défendre. Le dernier après-midi, veille de clôture annuelle, quand tout le monde a parlé et que personne n'a agi, on voit au bout de la table une forme s'agiter. C'est le Chinois. Il a tout écouté, sans rien dire. Il se lève... Pauvre être, qu'il est laid en Européen ! Dire que son grand-père aurait eu une longue natte, une robe à glands, un éventail dans une main, dans l'autre une lanterne en papier ! Le petit-fils n'a plus que sa pauvreté, sa ronde face plate et jaune, son dos qui a l'air d'un ventre, et ses mains pareilles à des pieds. Il se lève donc tristement et doucement, avec la douce tristesse de la lune, quand elle monte au-dessus d'un désert, d'un pays de noirs mineurs ou de pêcheurs sans poissons. Il est lugubre. Mais il éclaire d'un reflet falot les délégués, qui le regardent avec des yeux pâles, en devenant tout à coup sensibles. Lentement, vaguement il se lève, il se lève... Enfin le voici sur l'horizon. Il ne bouge plus. La lune regarde.

— Messieurs, soupire-t-il, la Chine...

Et il parle ainsi que parlerait l'astre des nuits, dans la torpeur, en endormant :

— La Chine n'a pas encore pris part à l'inté-

ressant débat. C'est ...qu'elle n'a rien à dire. La Chine possède depuis longtemps des lois qui interdisent jusqu'à la culture de l'opium. En Chine tout le monde sait cela, même les petites filles qui arrachent les dangereuses racines lorsqu'elles en rencontrent. Ainsi, en Chine... tout est réglé.

Il n'y a pas d'effet de surprise. La Commission entière a l'air d'avoir fumé la plante mortelle et tentatrice. Une vapeur s'en répand sur les gens et les choses. On ne voit même pas redescendre la lune...

Tandis que cette Commission s'éteint dans la torpeur, celle du Désarmement finit par une prise d'armes. Un délégué de l'Allemagne sort en criant : « Au secours ! » Personne ne vient. Alors, il avertit les journalistes : « Avez-vous entendu comme j'ai crié ! » C'est le sournois Bernstorff, qui représente, à cette minute, l'éternelle colère germanique. Il siégeait depuis trois semaines avec lord Cushendun, lequel disait : « Ayons l'air d'avoir l'air de faire semblant d'avoir du zèle ! » — avec Politis, cette petite vipère grecque dressée sur sa queue, miroir et mi don Juan, faux artiste, vrai pédant, — à côté du vieux Comte Apponyi, qui ne quitte jamais un petit sac de voyage, où il doit y avoir de la terre d'optant hongrois, auprès d'un Roumain malicieux et lettré, qui ne comprend la guerre, que quand les grands poètes la chantent, et la paix, que quand les mauvais littérateurs l'oublient,

enfin un très vieil homme venu de l'Afrique du Sud, qui supplie, si on ne parvient pas à désarmer, qu'on ne commette pas du moins la faute d'apprendre le funeste métier des armes à certaines peuplades restées vierges...

— Oui, Messieurs, vierges d'acte guerrier !

— Gare les masses ! crie tout à coup Jouhaux, qui bouscule la carafe. Les masses ouvrières exigent que l'on désarme !

Et Boncour, le penseur, opine d'un chef pensif.

Cet illusoire désarmement, qui n'a pas, le vingtième jour, fait le plus petit des progrès, est pourtant, depuis le premier, l'objet de débats ardu, que M. Carton de Wiart, ministre d'Etat belge, n'a pas cessé de mener avec l'air élégant et supérieur d'un homme, revenu de tout, sauf de la politesse, et qui comprend qu'il ne s'agit que d'une chose au fond : gagner du temps, reculer le drame, mourir avant qu'il n'éclate.

Ah ! cette idée de la mort libératrice, ils l'ont tous à Genève, ceux qui veulent vivre. Ils pensent de leur voisin : « Quand il sera mort, lui et les siens, on pourra s'entendre ! »

Mais... ils seront morts aussi ; les enfants auront de nouveaux griefs, avec le même raisonnement ; on ne s'entendra jamais.

M. Carton de Wiart y songe, et sourit pour faire croire qu'il n'y songe pas. Son rôle n'est pas, comme Boncour d'avoir l'air de songer. Il préside. Son rôle est de sembler dire ;

— Messieurs, vous êtes tous les plus charmants des délégués ! Bien entendu, je ne vous vois pas, puisque vous avez des masques, mais vos masques mêmes sont charmants !

Ils avaient le masque que leur faisait la verdure des arbres, se balançant sur la verrière. Ils étaient de la couleur des feuilles ; et sous ce teint végétal ils déguisaient leurs sentiments humains. Sans ce masque, le même pour tous, et qui paraissait naturel, la Commission n'eût pas duré une demi-heure. Comment l'Hindou aurait-il supporté l'Anglais ? le Chinois les Japonais ? le Roumain les Hongrois ? le Français les Boches ? Pendant trois jours un vent souffla, le faux mistral qui par toutes les saisons éprouve Genève. Il secoua durement les arbres ; on les vit s'enlacer, se lâcher, se reprendre. Ils avaient l'air de dire aux hommes, dans ces étreintes forcées, où des branches se brisaient : « Ayez le courage, pour l'amour de Dieu, de faire comme nous ! » Les autres n'y arrivaient pas. Lorsque le plus imprudent risquait un geste, sortait de sa poche une brindille d'olivier ou l'image d'une colombe, on les voyait se ramasser tous, se replier sur leur être, leur passé, leur pays ; et chacun se sentait pris à la conscience par son grand-père, qui murmurait :

— Prends garde... C'est l'aïeul de ton voisin qui m'a tué !

Il s'agissait en hâte de couvrir cette voix d'un catafalque : le fonds noir des rapports hypocrites

en tenait lieu. On allumait des cierges : c'était la cire coulante des fausses promesses entre adversaires. Enfin, chacun d'appeler les chantres ; et de lourds bonshommes à souliers carrés, venus du Brandebourg ou de la Bavière, entonnaient d'une voix sourde l'éloge de la civilisation, de la conquête sans kuerre, et de la paix innocente. Morne conclusion d'un débat pathétique !

O dans la montagne le cri des aigles ! Dans la plaine le mugissement des bœufs ! O les plaintes des bêtes ou simplement des choses, à côté de ces doléances de cœurs sensibles et cruels ! Des bureaucrates phraseurs, des mondains maniérés, sur un terrain où le pied enfonce dans les morts !

Mais ils le savent ; ils en tremblent. Ils n'ont rien désarmé que quelques officiers, qui sont là, réduits au veston ; deux ou trois, c'est peu pour l'Europe. Et faute d'enlever les armes à ceux qui en détiennent, ils se proposent tout à coup de désarmer... les esprits !

C'est le sujet des papotages dans les couloirs, où ma chère pédante promène son amoureuse personne. « Amour ! Amour ! » a dit Sangnier, comme il partait. Et la première séance de la Société des Nations fut illustrée par ces mots de M. Motta qui présidait : « Représentants illustres de toutes nations, de toutes religions, laissez-moi placer la cité nouvelle sous la garde de l'Amour !... l'Amour qui meut le Soleil et les étoiles ! comme

a dit Dante. » — « Aimons-nous ! » dirent alors les yeux de cette femme charmante, enamourée de toutes les poses de l'esprit.

Elle a trouvé, elle a recueilli une formule parfaite :

— Il ne suffit pas d'empêcher les peuples de se battre. Il faut leur créer de nouvelles conquêtes... spirituelles, oh ! bien sûr, spirituelles !

Et avec l'aide de quelques maîtres d'écoles — elle n'a jamais que ceux-là sur son chemin, pauvre petite, dont la joue est en fleur ! — elle a créé la « Coopération intellectuelle ». Un mot si drôle... et si triste ! Ces deux *o* qui se choquent, comme pour marquer le bégaiement où ils en sont ! Car ils veulent bien, mais ils ne peuvent pas. « Co... o... pérons ! » disent-ils. Dès qu'ils l'ont dit, ils se demandent à quoi. Ils sentent qu'il y aurait à créer une société d'admiration mutuelle. Comment faire ? Se voir ? Causer ? Voyager ? Visiter tous les pays ? Lire tous les livres ? Enfin tout, tout comprendre ? Et partir de ce principe inepte que tout est exaltant ! Des échanges ! Si on faisait des échanges ? Brave enfant, voici qu'elle repense aux échanges ! Mais plus réels, cette fois. Si on échangeait des « jeunesses nationales » ?

— Ah ! bravo ! dit la France, je vous donne mes jeunes gens !

— Che les prends, dit l'Allemagne. Et che prête, en échanche, quelques-uns de mes professeurs !

— Vous voyez ! vous voyez ! dit la pédante exquise, nous coo... nous coo...

— ... opérons ! dit un Maître de l'Université de Sydney.

Là-dessus, on dresse une table de plus, on s'assied autour, et on commence de petits essais, de petits rapports, de petites brochures, destinés à supprimer dans les livres scolaires les « germes d'incompréhension à l'égard des autres pays. »

A ce sujet, une Suédoise, qui a un joli sourire calme, et un regard lisse, immobile comme la glace sous les traîneaux, tient à donner le nom d'une grande Américaine, qui richissime et sans enfants, a adopté sept petits garçons de sept nations européennes, et les élève ensemble, curieuse du résultat.

La chère pédante est transportée :

— Voilà, s'écrie-t-elle, la vrai coo... la vraie coo...

— ... Opération ! murmure un maître de l'Université d'Oslo.

Elle le remercie d'un regard où elle dépose son âme, sa petite âme qu'un homme élégant devrait prendre dans ses mains, et emporter d'un bond jusqu'à Cythère, — et elle dit en applaudissant :

— Messieurs, votons un vœu ! Le vœu que beaucoup de femmes imiteront cette grande dame !

Toutes les bobines professorales s'inclinent.

Un vœu de plus ! Il est parti dans l'air, comme les bulles de savon que soufflent les enfants.

Des vœux ! des vœux ! des vœux ! On en rencontre dans toutes les directions. Tous les peuples en reçoivent. C'est l'œuvre la plus certaine des commissions.

Et les peuples répondent.

Ils ne changent pas du fait qu'on leur envoie des vœux. Leur race est là, plus forte que ce pauvre mince papier que Genève leur expédie. Et selon leur tête, leur cœur, leur passé, leur climat, ils répondent tous, toujours, quoiqu'on leur dise, avec leur ton.

La France, l'œil enflammé, lance à travers les airs :

— Fidèle aux principes de 1789, 1830, 1848, la France accueille avec un intérêt passionné la noble proposition de l'Assemblée de Genève, et tout de suite elle tient à déclarer hautement qu'elle fait sien son projet qui peut servir au Progrès et au Bonheur de l'Humanité !

L'Allemagne, au garde à vous, les yeux confits, réplique d'une humble voix :

— Le Kouvernement du Reich a étudié avec toute la konsense et le kalme désirables les intéressantes propositions de l'honorable Société des Nations. Et il déclare loyalement que dans la mesure où le lui permettront les pénibles kstraints du Traité de Fersailles, et la si douloureuse okkupation rhénane, il sera fait, dans le sens

que veut bien indiquer l'honorable Assemblée, un sérieux et fécond deutsch-effort.

Convulsée de plaisir, ramassée sur elle-même, l'Italie dit en riant :

— Les suggestions de l'Assemblée de Genève ont littéralement passionné le gouvernement du Royaume della Italia ! Mais grâce à la noble et puissante organisation de fachisme, sur cette vieille terre dont la jeunesse étonné le monde, ces suggestions, qui certes peuvent avoir une valeur universelle, ont déjà été utilisées par le gouvernement de Roma dans un but hautement national !

Enfin, fumant sa pipe, l'Angleterre desserre à peine les dents, mais elle consent à murmurer :

— Le Gouvernement de l'Empire britannique, après avoir pris connaissance de rapport de l'Assemblée de la S. D. N., juge qu'il n'y a présentement... oh !... rien à en retenir.

Avant que ces formules changent, la terre, qui ne craint pas l'habitude, fera quelques milliers de tours encore.

Mais les vœux ne sont pas le seul résultat des commissions. Il y a aussi la note à payer. Et c'est coûteux d'employer des penseurs, des docteurs, des experts, tout ce qu'il y a de mieux comme pions dans le monde. Puis, ce n'est pas tout le budget. Il y a les secrétaires du secrétariat, avec les secrétaires des secrétaires, et le B. I. T., c'est-à-dire le Bureau International du Travail, qui se défend d'être de la Société des Nations, mais habite un

palais neuf, à côté d'elle, au bord du lac, et qui vient demander de l'argent aux nations assemblées, dans la même commission que la S. D. N. elle-même, c'est-à-dire dans les ténèbres de la salle privée de fenêtres. En ouvrant les portes, on voit à se diriger. Grâce à cette demi-lueur, le Suisse Rappard ne s'assied sur personne ; il remplit simplement sa chaise.

L'attaque et la défense des deux budgets, de la S. D. N. et du B. I. T. sont, grâce aux deux hommes qui les présentent, Albert Thomas, et sir Eric Drummond, des scènes d'une violence ou d'un pittoresque, qui ne font pas penser que la paix soit prochaine dans le monde.

Albert Thomas est un homme de guerre. Il dirige et défend des ronds de cuir, qui pondent des lettres, des circulaires, des tracts, des bulletins, des statistiques et des rapports, toutes espèces de brochures de tout repos, mais c'est un homme qui en d'autres temps aurait chassé le renne ou l'ours, et bu le sang de l'ours encore chaud. Il est tendu et ramassé. Ce n'est pas sa faute s'il est tombé dans une société de derrières assis. Le sien est constamment debout, et la tête est d'une impatience provocante.

J'ai été le voir dans son Palais du Travail, qui est en marbre, en bronze, en or, en bois précieux, et j'avoue que dans ce luxe je ne pensais pas aux ouvriers ; mais lui y pensait. Il m'a dit : « L'Angleterre m'a donné l'escalier, l'Allemagne

la cave, la Bohême le plafond ! » et il savourait sa puissance. Il était le roi nègre du prolétariat mondial. Les tribus étaient venues apporter leurs rançons. Il triomphait. Je n'oublierai pas son teint haut en couleur, les éclairs de ses yeux, le pied qui ne sait pas demeurer en place, la main qui parle autant que la langue. Il a en lui un feu qui brille et danse. Et comme tout homme de feu, il est inquiet : si le feu allait s'éteindre ? Alors, il souffle dessus, il ne connaît pas le repos. Il souffle d'abord en artiste qui a le goût des belles flammes. Je l'ai vu tenir une gravure de Goya qui s'appelle *l'Accident du travail*. Il n'était plus une âme baignée de pitié électorale. Il tirait un plaisir esthétique de cette peine ouvrière. — Mais d'autres fois, il souffle en avocat : « Puissent les patrons comprendre que les ouvriers leur sont égaux en dignité, et j'ose le dire, en *virtualité humaine* ! » Enfin, il lui arrive, plus souvent qu'à son tour, de souffler comme souffle, hélas, tout démagogue : « Je n'appartiens à aucune Église, s'écrie-t-il, mais quand il vient du large un vent pur dans nos voiles, ai-je besoin de dire avec quel délice nous l'accueillons ! » Il a soufflé si bien qu'il s'est lui-même soufflé, et que partant sur un singulier, il arrive avec un pluriel. Comédie politique, qu'il sait mener mieux que personne ; l'éloquence est sa passion ; sa tête, active et dressée, est celle d'un homme qui parle. Cheveux et barbe, taillés n'importe comment, servent à cacher les

traits ; il n'y a pas de grimace qui vaille ce poil ; les plus rouges des passions s'y dérobent ; elles donnent le change, avec les lunettes qui noient le regard. Quel acteur !

On le sait bien à Genève : il fait recette, le jour où il présente ses dépenses. Certaines femmes du monde ne manqueraient pas une de ses joutes ; il tire même les journalistes de leur torpeur. On s'écrase dans les portes, la lumière est diminuée d'autant. Mais Thomas est plus singulier dans l'ombre : c'est un diable. Ses cheveux, un jour, s'enroulaient si drôlement, avec un tel reflet, que j'ai cru lui voir deux cornes couleur de feu.

Il arrive son budget en mains, comme si c'était un fer rouge, et dont il se serait d'abord brûlé. Mais il ricane ; il cache sa souffrance ; et il fonce sur les autres avec l'instrument meurtrier, en prononçant des paroles fatidiques :

— Il me faut, Messieurs, il me faut cinq cent quatre-vingt dix-huit mille francs de plus que l'an dernier — et des francs suisses, bien entendu ! Vous ne me les refuserez pas. J'ai deux congrès exceptionnels : un pour les marins, l'autre pour les boulangers. Je suis obligé de créer dix-sept postes. Le total de mon budget que j'ai serré, que j'ai réduit, et qui n'est pour vous plaire qu'un très pauvre budget, se monte, — triste montée ! — au simple chiffre de huit millions deux cent quatre-vingt-sept mille francs !

Avec l'annonce de ce chiffre, il fait voir de nou-

veau son fer rouge, et la lueur en colore les visages de la commission.

Un seul est resté pâle, celui d'un homme frisé, qui transpire derrière Thomas. Est-ce le trouble, la peur, à la fois le respect de son maître et l'angoisse de ses gestes ? Car il est secrétaire près de ce grand négrier, et il a l'air de l'eau à côté du feu.

Pendant qu'il fond et qu'il s'écoule, Thomas, la joue vermeille et la barbe agressive, vient de s'appuyer au mur. Il s'offre en holocauste à ceux qui vont le juger ; il est déjà comme au poteau ; il s'y met de lui-même pour leur faire voir qu'il l'endurera : il les défie ; il attend.

Eux se tâtent les coudes, éprouvent leurs forces. Puis ils procèdent comme toutes les armées. D'abord des escarmouches, quelques éclaireurs. La légère Colombie et le chantant Portugal se lèvent pour murmurer : « Il n'y a personne au B. I. T. qui soit de chez nous... Alors ?... » Alors, quelques flèches... « Ne serions-nous pas dupes en fournissant de l'argent ? » — Là-dessus, on entend un long, long gémissement : c'est l'Inde, représentée par un noir fonctionnaire, plus laid que la peste, et qui doit l'endurer, car il geint, il sanglote, il brame ! C'est l'annonce du malheur, de la bataille, de l'irrévocable. Thomas est prévenu. On avance une grosse catapulte. Thomas se raidit ; et de ses prunelles il part des feux grégeois. La catapulte est en place,

C'est le lourd Rappard, le Suisse tout bardé de codes. Vision décevante ! Dire qu'il est de la même race que Guillaume Tell ! Il objectera peut-être que ce héros n'exista pas. Mais c'est lui dont je nie l'existence. Rapparder, ce n'est pas vivre. Qu'on a de peine à le regarder seulement ! Moi qui aurais eu tant de joie à dîner dans une taverne d'Altorf, le soir du grand jour, avec l'ennemi de Gessler ! Il m'aurait dit — « Qu'avez-vous envie de manger ? » J'aurais crié : « La pomme, rien que la pomme ! » Peut-être aurait-il repris : « Ah ! mon fils l'a déjà.... » C'était son droit ! N'importe, ç'aurait été une heure sublime. Tandis que ce Rappart avec sa tête de fromager ! Si encore il parlait du gruyère et de ses trous... Rappard, rapace Rappard, il va faire l'assaut de Thomas. — Boum ! — Peut-on manquer d'esprit à ce point ! On me dit : « Il ascensionne. » Les pieds montent, l'esprit reste. On m'affirme qu'il excelle au tennis : la balle part, l'esprit demeure. — Boum !... Quel rapport à ce Rappart avec la vie de nos âmes ? Il déclare — Boum ! — que le B. I. T. est un moulin qui moud des conventions, que si on veut faire deux conférences il faut les fondre, que si on crée des postes, il faut les justifier, que M. Thomas doit être mégalomane. Boum ! — Rien qu'à le voir manœuvrer, il semble qu'on le reçoit. Le miracle, c'est que Thomas n'est pas par terre ; il tient bon, et il flambe.

L'armée des assaillants a un peu de déception.

Il faut laisser reposer la catapulte. On la recule. Deux femmes s'avancent. Serait-ce pour panser le blessé ? L'une est mince avec un long nez. Elle dit tristement : « Je suis l'Australie... Ai pas le sou. » L'autre est ronde et grasse, à la fois pâle et rose ; et dans un sourire elle murmure :

« Moi non plus. » C'est la Hollande. Elle sort du petit tableau d'un minutieux petit peintre. Elle a de bons yeux ronds de ménagère ; elle est charmante avec le bord de fourrure blonde de son petit manteau court. Elle vient de laver le carreau de la belle salle de l'entrée. Je parierais qu'elle a de bons écus sonnants dans son tiroir... A-t-elle compris quel est le débat. Elle croit peut-être qu'on a demandé s'il y avait de la poussière chez elle.

Ah ! l'ardent trait qu'Albert Thomas lui lance ! Cette fois, sur sa lèvre il se forme un pli amer, et il a l'air de dire : « Bourgeoisie ! » à cette jeune femme dont l'avarice reluit à la manière de sa maison.

Mais un petit homme s'est levé, et d'une étrange manière, en restant droit, comme s'il grandissait tout à coup. Il est grave, calme ; ce doit être un parlementaire que les armées envoient à l'ennemi. Il représente l'Empire britannique. Il a deux yeux précis qui savent lire une boussole, et un menton en galoche, symbole de résistance.

— Monsieur Thomas, dit-il lentement, (sa

phrase se déroule comme un boa s'éveille) — Monsieur Thomas nous propose le augmentation au budget de cinq cent quatre vingt dix huit mille francs. D'après nos calculs...

Il s'arrête, réfléchit une dernière fois :

— D'après nos calculs, le somme suffisante paraît être...

Il a mis des lunettes.

— ... Trente deux mille cent sept francs.

Thomas en a comme un éblouissement. Il crispe les poings. Son feu monte ; son feu tombe. Un éclair a couru sur la salle.

— L'audience est levée, dit le Président.

Est-ce possible ! Thomas va étouffer, va éclater. Non, il respire, et il se domine. C'était ainsi dans les combats antiques. A chaque crépuscule il y avait trêve. Seulement Thomas ne dormira pas.

Le lendemain, il reparait avec un bouclier, une lance, un glaive, des flèches empoisonnées, et sa colère qui l'illumine. Il ne se servira que d'elle. Il apporte des armes, mais en même temps il les dédaigne. Il a l'air d'un barbare, et il sera un artiste. Il parlera d'abord, tels les héros d'Homère ; et il espère qu'en l'entendant, Rappard et les autres auront le bon goût de périr d'eux-mêmes.

Avant toute autre, il a d'abord l'éloquence du rire. Il rit de toutes les attaques. Ses yeux rient, sa bouche rit, sa barbe.... se tord de rire !

Mais on sent que c'est un rire qui va tourner

au drame. L'armée ennemie frissonne. La Colombie pâlit ; le Portugal est vert.

— Ainsi, s'écrie Thomas, qui fait cliqueter ses mots, je suis un directeur dangereux ! Je suis un impérialiste notoire ! J'établis des budgets léonins ! J'entraîne les gouvernements dans des aventures !

Et de long en large il va, il vient, comme un lion foulerait le sol, cherchant la place où manger ses victimes. Qui sera la première ? Il est à jeun ; il veut se nourrir. Il s'abat sur Rappard.

— Mon cher Rappard...

Comme il a bien dit « cher », en mordant, en mâchant déjà ! C'est la première bouchée ; on sent qu'il ira jusqu'au bout, qu'il ne restera rien, pas un os !

Rappard a donc traité le B. I. T. de moulin ? Eh bien soit ! Thomas va montrer la farine. Il est fier de ce que le moulin moud. Il explique, en dressant la tête, heureux de ses actes et de ses brochures, que tout ce qui sort du B. I. T. trouve des acheteurs et des lecteurs, et que si Rappard — oui, mon très cher Rappard ! — ne coupe pas les volumes, ce n'est pas la faute des volumes, mais bien de Rappard lui-même — oui, mon très cher, mon très très cher, oui, mon Rappard si cher !

Le fromager fume, et à chaque montée de l'affection, il monte une bouffée de pipe.

Dix-sept postes ! Rien que dix-sept ! Et on les

lui refuse ! Inde, Colombie, Portugal, c'est à qui protestera, gémira ! Quelle amertume ! Dans sa douleur, il se prend la barbe ; il voudrait l'arracher ; mais en fait il la roule, et la frise.

Dix sept postes ! Alors qu'il en faudrait soixante ! Pour faire des enquêtes agricoles dans le monde entier, il a trois employés. Pour s'occuper des assurances sociales, il en a deux. C'est à pleurer ! Oui, à pleurer !

L'Inde entend et recommence à gémir.

— Assez ! s'écrie Thomas.

L'Inde s'étrangle.

— Assez de petites économies ! Car il s'agit de grandes choses ! L'Empire britannique, que je salue et que je respecte plus que tout, veut me réduire à trente-deux mille francs, en diminuant les postes, en mêlant les deux conférences, marins et boulangers. Eh bien, je déclare : « Ce sera l'enfer ! » A mon dernier congrès, pendant la dernière nuit, j'ai eu deux évanouissements de dactylographes, voilà ce que je dis en face à l'Empire britannique !

Le représentant du noble Empire, à mesure que croît le respect, imite Rapace-Rappard : il fait partir sa pipe.

« Je me moque bien de vos fumées ! » a l'air de dire Thomas, qui se tourne vers la Hollande.

— Madame, vous savez que je n'aime rien tant que votre pays. Je vous supplie de réfléchir !

Je vous conjure de comprendre ! Il est des dépenses indispensables !

Sa main passe dans ses cheveux, pour que le vent de l'éloquence ait un passage frayé, et s'adressant à tous, il pérore, je veux dire, il en vient à la péroraison :

— Nous ne songeons pas assez aux ouvriers du monde, à ceux qui se couchent le soir, recrus de fatigue ! Il ne faut pas que le lendemain, ils se relèvent sans espoir !

Il a fini. Comme tous les hommes forts, il tremble un peu, après qu'il a parlé. Il cherche à s'appuyer derrière, sur le secrétaire qui s'écroule ; et il manque de tomber.

— C'est un tyran, dit en fuyant la Colombie.

— Un vampire, grogne le Portugal.

— Il convient, après une discours tellement répugnante, de diminuer les trente-deux mille. dit l'Empire Britannique.

— A demain. Nous verrons demain, dit un homme solide et carré, qui déjà concentre ses forces en s'en allant.

Il s'appelle le Docteur Hombro. Il représente tous les fjords découpés, toutes les aimables îles de la Norvège. Mais il paraît épais et insensible. C'est le personnage d'Ibsen qui parle au dernier acte avec le pasteur, pendant que l'héroïne, dans la chambre à côté, commence d'une main nerveuse à caresser son revolver. Minuit ; il neige au dehors ; le feu de bois fume ; le pasteur, les

pieds mouillés, dit des choses comme celle-ci :

— Il est des forces fatales. Il faut que ce soit !

Oui, il le faut !

Un silence ; l'autre ajoute :

— Si les morts pouvaient voir ce qui se passe ici !

Voilà le rôle du Docteur Hombro dans la nuit. Mais c'est en plein jour qu'il attaquera Thomas : le jour n'a pas d'effet sur le Docteur Hombro. Il n'est pas moins pesant ; et il prononce :

— Monsieur Thomas se laisse intoxiquer par sa propre éloquence. Il fabrique des instructions qui ne viennent pas des gouvernements, mais de lui-même. Il faut prendre garde à Monsieur Thomas. Moi, je prends garde. Mon esprit est aussi net et mon cœur aussi dur, après que Monsieur Thomas a parlé qu'avant. Je voterai contre le budget de Monsieur Thomas. Il n'y a aucun Norvégien dans le B. I. T... Je ne me laisserai pas entraîner par le plaisir d'artisticité d'entendre Monsieur Thomas, ni par la pensée des ouvriers qui se réveillent en rêvant à lui. Je ne veux pas briser Monsieur Thomas, mais il a les yeux levés sur le ciel, et je veux les lui faire baisser sur le sol.

O Docteur, gloire à vous ! Vous vous assîtes sur cette phrase noble, qui transporta Rappard, et lui permit de se dresser, d'approuver, puis de redire, en rapièçant ses rappardages, ce que vous aviez déjà puissamment exprimé !

Une femme hindoue suivait de ses yeux surpris les exercices de ces deux hommes. Elle semblait éperdue devant leurs visages fermés, et j'imagine qu'elle songeait à son voyage. On venait de quitter les Indes ; le bateau blanc glissait sur la mer bleue ; et les belles voyageuses s'émerveillaient, Rappard, de l'escorte des dauphins folâtres, ainsi que du jeu, Hombro, des poissons volants.....

Femme ravissante, elle aurait consolé Thomas. Il ne sut même pas qu'elle était là ! Depuis les paroles d'Hombro, il était enragé. Pendant que parlait Rappard, on aurait dit vingt fois qu'il s'élançait ; puis il se contenait. On le voyait à la fois flamber et se consumer. Rappard se tut : dans ce monde il n'est que d'attendre ; tout arrive. Alors, on vit Thomas faire comme un Portugais, dans je ne sais plus quel siège : il ne lui restait rien, pas même un petit bout de plomb, à fourrer dans son arquebuse : une à une il arracha ses dents pour la charger. De même, ce furent ses cheveux, sa cravate, ses entrailles, sa colère et son âme que Thomas envoya dans la figure de ses ennemis. On l'entendait rugir des mots comme « avarice ! » Il sembla qu'il hurlait : « Je veux une sous-commission pour contrôler mes comptes ! » Le bouton de son col sauta. Les mots « d'économies inouïes ! » de « direction formidable ! » passèrent comme des bolides. Là-dessus, le gilet s'ouvrit. Enfin, dans un accès d'une joie désespérée, il lança :

« J'ai du charme ! Ah ! vous me chérissez trop ! » Le temps d'un rire, sa barbe parut se retourner, et brusquement, avec chaleur, ardeur, avec son cœur, son cœur démagogique d'avocat épris d'art, il se mit à parler du traité de paix-sacré ! « C'est de lui, dit-il, que je suis sorti ! » Il évoqua des milliers et des milliers d'ouvriers ; il mit leur troupe en marche, il les jeta sur Rappard, sur le Dr Hombro, et il cria : « Prenez garde au capital de confiance ouvrière ! » Après quoi vermeil, rayonnant, presque nu, — sa chemise avait craqué ; on voyait sa noble poitrine, — luisant d'une sueur qui apaisait son feu, il termina les bras tendus, dans une apothéose.

Il ne restait plus qu'à prononcer le jugement. Il y eut un long silence ; puis le Dr Hombro, à sang froid, tint à parler le premier :

— Je suis du Nord, fit-il. Que de chaleur perdue ! Je voterai contre ce Monsieur Thomas.

— Moi, dit le chanoine Kaas, ne considérant pas la seule économie mais la grande effectivité, au nom de l'Allemagne je voterai pour.

— Je voterai pour, dit la Pologne généreuse.

— Je ne voterai pas, dit Rappard rapidement.

Le Letton, décomposé par la peur, murmura : « Je... voterai contre ». Il venait de recevoir des ordres de son dictateur, avec une guillotine dessinée sous la signature.

La Hollande d'un geste charmant ouvrit une

escarcelle. Il n'y avait rien dedans. Elle dit : « Je voterai contre ». L'Inde expirait dans les gémissements. Il n'y eut personne d'assez cruel pour exiger un vote plus clair. L'Empire Britannique, assisté d'un de ses Dominions, vieil anglais de l'Afrique du Sud, qui avait l'air d'une autruche éreintée, à jamais incapable de pondre, fit signe : « Nô. Abstention ! » Mais tous les autres — tous ceux d'abord qui n'ayant rien n'y regardent pas, tous ceux qui craignent qu'Albert Thomas ne se venge, tous ceux qui sont polis, timides ou philosophes, de la Chine jusqu'à Haïti, tous dirent oui, et ils votèrent pour. Le budget était acquis.

Les tapis pendaient de travers sur les tables. Une buée de passion flottait. Il y avait des verres d'eau à demi bus partout. Thomas pétrissait sa barbe. Sa cravate traînait par terre. Hombro marcha dessus en sortant, et il murmurait des choses comme :

— Si on ne veut pas mourir, il faudra se purgir !

Après un minutieux nettoyage, et une large aération, Sir Eric Drummond, secrétaire général de la S. D. N., vient, devant le même personnel, défendre à son tour son budget. Les ténèbres sont propices aux dactylographes et aux secrétaires, qui soucieux se tassent dans les coins. Est-ce qu'on va les consolider ? Tout est si précaire en cette vie !

Mais la figure de Sir Eric Drummond n'est pas exactement de cette vie. Il a l'air perdu et féérique d'un homme qui traverse un rayon de lune, après avoir diné de deux cuisses et de deux ailes d'oie sauvage, chez une honnête femme, amoureuse de lui. Soudain, rire fulgurant ! On se regarde : on vient de comprendre tout ce qu'il y a d'excentrique dans ce clown de Shakespeare.

Hombro, Hombro lui-même y perdra son norvégien ! Il va devenir, je ne dirai pas léger, mais respectueux. Il posera des questions, et il dira : « Je ne demande pas qu'on me réponde.... »

— Ah ! Ah !

Le rire de Sir Drummond.

Les autres pays sauront tous s'élever à la hauteur des principes. Ils ne voudront pas s'engager dans des questions de personnes. « Ils se permettront simplement de signaler.... »

— Ah ! Ah !

— de signaler qu'il y a peut-être surabondance de fonctionnaires !

— ... Oh !... Hi !...

Cette fois, rire en deux temps. Et une phrase s'y ajoute :

— Le nombre des jardiniers peut, je crois, être diminué.

Puis le rire reprend, à la fois moqueur et tendre, joyeux et pitoyable, laissant passer au tra-

vers de soi-même ceux qui viennent tomber dedans, comme les benêts du cirque dans les cerveaux de papier.

Le budget de la S. D. N. n'a rien à craindre avec cet homme. Que le cœur des dactylographes s'apaise ! Sir Eric Drummond resplendit dans tout l'éclat de son ironie, eût dit Dickens. Car après avoir rougi d'émotion, il se pétrifie, il devient le sphinx enfoncé dans les sables, jusqu'à l'instant où le rire, du haut de cette tête, retombe en zig-zag sur les délégués. Devant ce rire concluant, un Huron comprendrait la nécessité du silence. Mais c'est un rire admirable, qui n'est pas sec, qui est humide comme l'Angleterre, qui fait penser aux larmes. Sir Drummond pouvait rire, même quand l'Inde gémissait. Seulement, il aurait dû être habillé de taffetas changeant...

Le soir où son budget fut voté, après qu'il eût dit trois petites phrases, et ri cinquante-deux fois, un délégué qui était français, lui dit avec élan :

— Ah ! Monsieur, quelle philosophie !

Il répliqua, très rouge :

— No. Je étais patient.

L'autre reprit :

— Vous ne comprenez pas l'éloquence comme ces hommes que....

— Il n'est qu'une éloquence, dit sir Drummond, ravi. Et ce n'est pas de parler. C'est d'être maître de soi !

Grâce à cette maîtrise, les dactylographes, le soir, purent danser sur leurs petits pieds, et les secrétaires, dont je n'ai pas à savoir le nombre, mais qui secrètent de secrètes choses dans leurs secrétariats, s'enfermèrent avec gravité mais bonheur, et dirent à ceux qui venaient leur poser des questions :

— D'abord, répondez-nous ! D'abord, n'est-ce pas que nous existons ?

Comme ils le dirent pour moi, et à plusieurs reprises, je finis par m'étonner, mais je vis bientôt que c'était le fond même de leur pensée, cause de leur inquiétude et de leur exaltation.

Car tantôt ils vous demandent à voix basse, après s'être assurés que la porte est bien fermée :

— N'est-ce pas que c'est déjà une grande œuvre ? N'est-ce pas qu'elle vous passionne ? Et n'est-ce pas que c'est l'avenir ?

Tantôt ils ouvrent grande leur fenêtre sur le lac, et ils affirment parmi des éclats de voix :

— Quelle activité ! Elle nous étonne nous-mêmes ! Nous avons chaque année plus de conférences, plus de commissions ! Et c'est la S. D. N. qui a fait l'œuvre immense de restaurer scientifiquement les finances de l'Autriche !

Le va-et-vient de ces deux sentiments, le craintif et l'ostentatoire, irise de nuances chaque Secrétaire qui se cherche. État ordinaire de tous ceux qui travaillent à la S. D. N. Les Six se cherchent aussi. « Que peut-on faire, se demandent-ils,

pour établir la paix ? » Boncour ne se cherche-t-il pas, quand il cherche à penser ? Les commissions font-elles rien d'autre que de chercher les moyens... de ne pas se trouver ? Et la vie de ma pédante deviendrait sans objet, si... elle ne cherchait à coopérer. La S. D. N. est une vaste entreprise de recherches. De soi d'abord ; car elle vient de naître. On a envie de lui dire : « Petite.... pourquoi ne pas commencer par dormir un peu ? » Mais les intellectuels se tournent et se retournent avant de trouver le sommeil, et tous ces fonctionnaires du Secrétariat sont des intellectuels. Presque tous passés par l'École Normale Supérieure, puis par le Quai d'Orsay ; et de même que les Centaures, au temps des fables, étaient mi-hommes, mi-chevaux, ceux-ci ont la tête sceptique du professeur et le pied prudent du diplomate.

On dit qu'ils sont bien trop payés. Qui le dit ? Le vulgaire. Je pense, s'ils l'étaient moins, qu'ils deviendraient moins inquiets. Ils se disent chaque jour : « Que médite-t-on encore de rogner sur nos gages ? » Cette inquiétude suscite chez eux le travail. Ils sont attelés à leur besogne. Laquelle ? On ne saurait exactement le dire. Il s'agit d'aider les délégués à ne rien faire, en leur conservant à eux-mêmes l'illusion qu'ils agissent. On ne veut plus tuer d'armées ; mais il faut tuer le temps. Il a la vie dure. Comment s'y prendre ? Sous peine de ridicule on doit sem-

bler le savoir. Et on se bat les flancs, on affirme, on explique.

Je dois dire que les explications sont gentilles. On veut légitimer les appointements : c'est une marque de conscience. J'ai vu des hommes très sympathiques parmi ces secrétaires.

Seulement, ils seraient encore plus forts en ne disant rien, et en laissant penser qu'ils pourraient dire. Qu'ils rient donc comme Grumbach ; ou qu'ils mettent un index sur leurs lèvres comme Scialoja.

Je les trouve faibles, dès qu'ils prophétisent. C'est un rôle qui demande de larges épaules, une poitrine bombée, une bouche lyrique, tout ce qui les fait sourire. Eux sont plus prudents qu'un avoué, plus pâles qu'un huissier, et ils disent sur le ton d'un notaire : « Soyons réalistes ! » Mais ils ne le restent pas, ils ont besoin d'enviesager le lendemain. Qu'y a-t-il de moins réel ?

— Dans cinquante ans...., disent-ils.

Et renversés dans leur fauteuil, ils ont une vision.

Je me souviens de l'un d'eux, grand, barbu, triste et maigre ; il m'avait énoncé les catégories d'hommes à supprimer d'abord, dans l'intérêt des peuples : les diplomates, qui, rusés, voient des ruses, et provoquent des conflits ; les soldats, dont la vocation est de se croire attaqués ; les hommes d'État, dangereux même à Genève, car ils ont soif d'en revenir avec des

trophées ; les journalistes, avides d'un titre sensationnel, et prêts toujours à rendre une nouvelle pathétique.

Les ayant énumérés, il se leva, et debout en signe d'hommage, il me montra que la S. D. N. annihilait les diplomates, en les asseyant dans les commissions entre des parlementaires verbeux, — annihilait les militaires en prenant leur sabre, leur cheval, et en les mettant en civils dans des bureaux. — annihilait les hommes d'État, en les laissant parler pour distraire les peuples, tandis que les experts froidement ruinaient leurs prétentions, — annihilait les journalistes, en leur suggérant des articles, et en les félicitant ensuite d'en avoir eu l'idée.

Un de ses collègues entra. C'était un gros, sage et cultivé. On le mit au courant de tout ce qu'on annihilait.

— Je crois que ce n'est pas trop, dit-il. D'ailleurs.... la sécurité maintenant est acquise. Il ne peut plus y avoir de guerre.

Là je me rappelle très bien que je fis : « Ah ! oui ? »

Il reprit :

— Les traités sont signés. Elle est mise hors la loi.

Et je me rappelle encore que je dis : « Vraiment ? »

De quelle façon l'ai-je dit ? Fort maladroitement sans doute, car au lieu d'une surprise, il vit une

déception, et il reprit en hâte, afin de me consoler :

— Il vous restera les guerres civiles !

Je crois que sur ce mot-là je le regardai longuement. Les secrétaires n'aiment pas qu'on les regarde. Il sortit donc, et le grand triste continua :

— Vous sentez bien, n'est-ce pas, que la S. D. N. sera la fin des Parlements ? Pour le monde entier c'est ici qu'on fera tout. Les Chambres de chaque pays ne seront plus que des appareils d'enregistrement. Politique extérieure ? Ai-je besoin d'insister ! Point de vue économique ? Jouhaux, dès aujourd'hui, au nom des ouvriers, nous supplie de maintenir les douanes prohibitives. C'est d'ici que part le mot d'ordre ; ailleurs, on confirme. Quant à l'instruction publique, elle sera, comme l'hygiène, réglée dans nos bureaux : nous avons déjà des esprits excellents qui s'occupent d'établir une petite histoire du monde impartiale, et un type de baignoire pour nouveaux-nés, utilisable partout.

Après ce discours, où tout s'accommodait au mieux, je soupirai en hochant la tête. J'ai tellement horreur de l'égalité, de la banalité ! Je dis d'une voix lasse :

— Ainsi, je crois vous comprendre : il vous semble, Monsieur...

Il me lança sur ce mot un regard tel que je dis :

— C'est bien *Monsieur* qu'on vous appelle ?

On lui donnait peut-être de l'*Excellence*, ou de quelque autre titre.

— C'est bien *Monsieur*, dit-il.

— Alors, repris-je, il vous semble, Monsieur, que si le monde devient tel que vous dites, il en sera plus heureux ?

— Pardon, reprit-il plus aigrement, le bonheur des peuples est un des grands soucis de la S. D. N. ! Je vous ai dit les biens négatifs : suppression des dangers. Il me reste à vous indiquer les biens positifs.

Il fit trois pas songeurs.

— Il faut que les hommes vivent mieux. Comment mieux vivre ? S'adresser aux religions, aux morales ? Elles sont toutes en faillite. Quand on a de grands enfants, que leur dire ?... Le plus sage, c'est de se tourner vers la sage Amérique, qui a la paix sociale, et qui vit bien. Or, en quoi consiste ce bien-vivre ? Chacun là-bas a son auto ; et chacun sa baignoire. Eh bien, c'est le programme qu'adopte la S. D. N. ! Puisse dans cent ans chaque homme posséder ces deux biens !

Son ton devenait hardi. Il ajouta :

— Voilà !

Comme s'il mettait une signature à sa déclaration.

Je ne répliquai rien, mais je pensais : « C'est curieux... de forcer sa nature à ce point, de la détourner si fortement de ce qu'elle préfère ! Etre né avec de l'intelligence, et se croire supé-

rieur en lui tournant le dos, parce que le vulgaire, avec sa moue d'envie, l'exige, parce que la marée démocratique envahit tout, laissant une frange d'écume. Bravo pour les baignoires ! Qu'ils se lavent donc ! Bravo pour les autos ! Qu'ils roulent donc ! Mais pourquoi ne pas mettre des baignoires dans des autos ?

Je contemplais ce secrétaire avec désolation. Quoi ! Etablir tous ces bureaux, parler, écrire, commissionner, sous-commissionner, enquêter, rapporter, prendre l'air solennel, et avertir la terre entière chaque fois qu'on s'assied, qu'on pense, qu'on vote, tout cela pour augmenter le pauvre bien-être de ce pauvre monde, pour que les gens aient un peu moins de crasse et aillent un peu plus vite, avant de mourir et de pourrir ! J'avais envie de crier :

— Mon âme ! ah ! mon âme, sauvons-nous !

Et puis... je suis sorti dans le silence. Ce n'est que sur le trottoir, en macadam hygiénisé par les services de voirie suisse, que j'ai retrouvé ma pauvre âme, en effet, qui était suffocante. « Fuyons ! expirait-elle. Fuyons ces lieux, n'y revenons pas ! Il n'y a rien là-dedans pour nous ! Tout ce qui nous anime, et se résume en trois mots, Athènes, Rome et Paris, tout ce qui en France va de l'angoisse d'un Pascal à la malice dorée d'un La Fontaine, tout cela est inconnu ou renié ici.

Mais ailleurs... est-ce moins ignoré ? Est-ce

que la S. D. N. n'est pas le reflet de ce temps ?

Ce programme de confort pour les peuples, qui serait le même pour des bêtes à cornes, n'est-ce pas l'expression de notre époque anti-spirituelle, que les politiciens ont baptisée *laïque* ? Pour nos pères Dieu inconnaissable était la source même de la haute poésie. Les hommes d'à présent répondent : « Inconnaissable ? Connaissons pas ! » Et ils ont tué jusqu'au souci de leur destinée. Ils vivent tels les navets en terre, ou les éponges sous l'eau : la vie leur suffit. Bien mieux : sans but ni raison, elle leur est devenue adorable. En sorte qu'il ne faut pas dire qu'ils rejettent la religion. Ils ont changé d'objet religieux. C'est eux mêmes qu'ils vénèrent. L'homme ! L'homme ! Et c'est le grand prêtre devenu divin. Il s'appelle professeur, docteur, expert, cher Maître. On bêle ses titres ; et on salue sa science de pion sans comprendre. Or, c'est bien de ces idoles que vit la S. D. N. Elle est le rassemblement de ces outres, pleines de vent, dans la nuit. Que les vieux peuples étaient donc sages en adorant le soleil !

Ce soleil, en les échauffant, les suscitait. Ils subissaient le malheur, sans penser d'abord à demander du secours. Certains hommes mouraient stoïquement. Où sont aujourd'hui les inquiétudes silencieuses, les détresses pudiques ? En embrassant les genoux du chirurgien, on lui crie : « Sauvez-moi ! » Et on accourt à Genève, en lançant cet appel éperdu : « J'ai peur d'être atta-

qué ! A moi la Chine ! A moi la Perse ! » Quel froissement pour les âmes discrètes !

Mais s'agit-il de discrétion ? Il s'agit de vivre, au prix de la plus élémentaire fierté. Or, pour croire qu'on vivra, il faut croire à la paix. On y croit donc. Les découvertes de la Science ont habitué les foules à ne plus comprendre, ni s'étonner. Qui n'a des ailes et qui n'entend le concert d'Honolulu ! Pourquoi, après l'avion et la T. S. F., n'aurait-on pas la paix ? Ne dites surtout pas : « C'est d'un autre ordre. » Il n'y aurait que vous pour le remarquer. On élève les jeunes dans l'idée d'un progrès général ; mais ils ne savent plus que le destin de l'homme est immuablement tragique. Ils espèrent qu'avec l'électricité on tuera la mort. Il n'y aurait plus qu'elle de morte ! Quelle chance ! On garderait les imbéciles et les canailles toujours ! En attendant, ils sont sacrés, au même titre que les autres, et pour eux d'abord, pour ces autres ensuite, *il ne faut plus* de guerres ! Dieu soit loué, si ce verbe inculque un jour des devoirs. Le malheur est que des guerres, il y en eut sans cesse, partout, tout le long de l'histoire : on le lit dans les manuels.

Qu'à cela ne tienne ! Des manuels on peut les supprimer : il y a des instituteurs pour cela. Or, quand elles ne seront plus dans les livres de l'enfance, on ignorera qu'elles ont eu lieu. Il restera de belles choses à enseigner : l'invention

de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, les principes de 89, Pasteur, la chirurgie. Cinq bons chapitres. Sitôt qu'on les saura par cœur, on sera cultivé, d'une culture spéciale, populaire, démocratique, mais on sera l'homme que le peuple veut. Et le peuple est roi.

Tous les peuples sont rois ! Et tous se valent ! C'est le premier mensonge de la S. D. N. Plus de races fourbes, cruelles ou lâches. Elles arrivent à Genève : on les salue toutes pareillement, d'un hymne honorifique, et s'il y a des sauvages qui crient : « Nous sommes sauvages ! », Les Phariséens couvrent leur voix de compliments délicieux pour ne pas entendre ce qu'il ne faut pas dire. Un des flambeaux du Parlement français, le Sénateur Hubert a projeté sa lumière sur cette question : « Tous les peuples, a-t-il dit, ont leurs intelligences particulières. Nous les respectons toutes ! »

— Et la Vérité, alors, où est-elle ?

Ah ! ne faites pas cette remarque ! Il n'y aurait que vous pour la comprendre. M. le Sénateur Hubert ne croit pas à la vérité. C'est un homme intelligent : il croit à d'innombrables vérités.... comme tous les Docteurs de la S. D. N. S'il s'agissait à Genève de proclamer *la* vérité, toutes les commissions s'achèveraient dans le sang. Le but de la S. D. N. est au contraire d'accommoder l'erreur.

— Quelle monstruosité !

— Allons...

— Pourquoi ; allons ? On peut encore par la tolérance supporter l'homme qui dit des choses intolérables, mais...

— Parlez plus bas !

— Mais ces choses mêmes sont impossibles aux esprits justes, qui se doivent, sur-le-champ, de les rectifier avec honneur.

— Je vous dis que c'est un devoir que l'on ignore à Genève. Le plus goujat des peuples y est loué à l'égal du plus délicat, et quand il menace, on accentue les courbettes, on multiplie les politesses ; on chante au lieu de parler !

— Par peur !

Je vous en prie, pas de vérité vraie ! Les hommes de Genève sont bons. Ils pensent que ce n'est pas en brutalisant les peuples qu'on les améliore ; surtout ils pensent qu'on les améliorera.

Dans cette œuvre ils sont aidés par une armée de femmes nordiques, sœurs, filles, mères, épouses de pasteurs, qui vivent dans le froid, et de ce fait connaissent moins bien la pourriture que les méridionaux. Elles s'illusionnent ou ne veulent plus voir que le monde est sujet au mal comme à la mort, que le mal est partout, que l'erreur pullule. Ce qui ne veut pas dire que chaque homme, en combat singulier, n'en puisse pas pour soi-même triompher, mais l'humanité n'en sort jamais et n'en saurait sortir. Ce mélange de mal

et de bien est propre à son état, et même, puisqu'elle n'est morale, chaque fois qu'elle l'est, que par sa résistance au mal, c'est une pensée sans moralité que la conception d'une vie où le total des maux irait en diminuant. Ce serait réduire les occasions de mérite. L'apostolat nordique tient les discours du laïcisme.

Mais on ne peut empêcher les niais d'être niais, les primaires de le rester. Des fjords de Norvège, des neiges de Stockholm, des églises réformées d'Angleterre, des Y. M. C. A. d'Amérique accourent à Genève des délégués mâles ou femelles, un Evangile sous le bras. Le seul fait de le porter leur donne un air fondant : ils se mettent à prêcher la charité. Et après ? Après, c'est tout. Ils ne prêchent pas le reste, qui est le sacrifice. Il est probable que les pages sur le Calvaire et la Croix étaient des feuilles volantes, et qui se sont envolées. « Seigneur Dieu... (C'est à Dieu le Père qu'ils s'adressent) — pas de sacrifices ! » Ils souhaitent, ils veulent que nous mourions tous dans des lits, des lits antiseptiques, entre une infirmière de la Croix-Rouge qui nous rappellera la neutralité de Rappard, et un expert en médecine qui évoquera ces Messieurs de la S. D. N.

Je me doute bien que mon impertinence va mettre en rage ces saintes gens. Je les ai déjà vues dans ce regrettable état. En tenant toujours leur Evangile, ils ricanaient d'une voix qui n'était pas essentiellement bonne :

— Vous tenez donc tant à voir vos enfants mourir à la guerre !

Question pathétique, qui ne me donne pas de frisson particulier. Il se trouve que j'ai déjà pensé à la mort de mes enfants. Je crois qu'il y a dans le monde un nombre innombrable de brutes. Je ne puis apprendre, à ceux qui porteront mon nom, que la modestie dans la vaillance. Mais geindre avec les masses !

C'est pour elles que prêche la Société des Nations. Je me suis toujours préservé des masses ; je me préserverai donc de cette société.

Qu'on ne me dise pas : « Vous n'avez pas eu le temps de voir ! » J'ai eu dix fois le temps d'être sûr qu'il n'y a rien à voir, puisqu'il n'y a rien qui ressemble à un reflet de spiritualité.

Je ne prétends pas que les hommes aient autre chose à tenter après 1919. Gonflés d'idéologie, ils glissaient à ce bavardage. Il faut en histoire tenir compte des entraînements : il y a des pentes et des chutes fatales. Mais les forts sont ceux qui connaissent qu'ils sont faibles. Et il n'y a rien d'humain qui ne soit de la dernière faiblesse. N'étant pas prophète, je ne puis dire quand la S. D. N. s'écroulera, mais son insanité vient de ce qu'elle croit ne pas s'écrouler. Je ne dis pas qu'elle ne fera pas du bien au même moment que du mal : elle a de niaises et charitables intentions. Je ne dis pas qu'on ne puisse y rencontrer de bonnes âmes. Moins que de cuis-

tres, pourtant on en voit. Mais il ne saurait y avoir, dans ce milieu, de grands esprits. Ils étoufferaient, entre cette vanité des Droits de l'Homme et cet américanisme borné, dont le mélange est la recette même de toutes les entreprises de Genève. Quelle vulgarité ! Alors ?... Alors, il faut laisser cela. C'est une fourmilière de plus. Les fourmis m'ennuient à périr. Ce sont les oiseaux qui m'enchantent.

Et les jeunes femmes.

Avant de quitter Genève, j'ai justement trouvé sur ma table une carte qui m'invitait au bal. Musique et danse. Ce peut être l'oubli de la médiocrité !

C'est un des secrétaires particuliers du secrétariat général, qui invitait chez lui, dans une élégante maison du vieux Genève, en haut de rue montante de l'Hôtel de ville. Elle était élégante par ses boiseries du dix-huitième. Il n'y a pas de siècle qui ait mieux aimé les femmes. La grâce des plus gracieuses est passée dans la forme des cheminées, des portes, des trumeaux. Chaque artiste devait être un amoureux. Bref, arrivé de bonne heure à ce bal, j'admirais les salons, avant qu'ils fussent animés ; et je rêvais aux plus belles des beautés... lorsqu'elles vinrent en effet. Les plus belles ! Etait-ce un choix du maître de la maison ? Il paraissait prudent et froid. N'était-ce que le hasard ? Il faut l'appeler miracle. Jamais, nulle part, je n'ai vu une

réunion plus émouvante de femmes exquises pour les yeux, pour l'esprit, pour le cœur. Je ressentis tout de suite un si vif enchantement, et j'étais enveloppé d'un bonheur si précieux, que je voulus le préserver : je reculai sur le seuil de la grande pièce où l'on allait danser. Hélas ! On m'aborda vingt fois : « Avez-vous suivi la troisième commission ? Lu le rapport de Loucheur ? Savez-vous l'intention du Chancelier Müller ? » Je répondais : « Oui !... Non ! » Et je suppliais des yeux : « Laissez-moi ! Retirez-vous, pour l'amour de Dieu, qui seul a pu créer ces créatures ! » Dire qu'il y avait des êtres ayant des yeux humains, pour regarder et ne pas voir que les plus antiques races des légendes et des rêves, les plus somptueuses ou les plus pures, étaient devant nous, respirantes et vivantes, aussi jeunes que les virent Pâris ou Salomon ! Ah ! que de femmes sans poètes !

Deux Grecques d'abord, éblouissantes. Comment, sans leur souvenir, lire à présent *l'Iliade* ? L'une, élançée, dans une tunique en or, ayant le teint chaud des Tanagras. Elle avait l'air de dire : « C'est le soleil mon amant ! » L'autre était claire et vive, tournant dans une robe virginale. Le printemps sur le Parnasse. Je me rappelle la perfection de sa main sur l'épaule de son danseur. De laquelle faut-il dire qu'elle est la sœur d'Hélène ?...

Et comment oublier les Espagnoles, plus brû-

lées que la terre de Tolède, avec ce regard de feu qui marque dans la mémoire ? — Je n'ai jamais vu d'aussi belles juives : l'une d'elles dansait d'un pied qu'eut la fille de Jephthé courant au devant de son père. — Après l'histoire, la féerie. Une Suédoise aux cheveux de lin, le ton des roses sur la joue, sortait d'un conte d'Andersen, avec sa robe et ses souliers verts d'eau. Et l'Italie ! Terrasse de vignes sur le coteau de Fiesole ! C'est de là que descendait l'Italienne aux cheveux d'ombre, qui glissait, majestueuse mais familière, à la façon dont coulent toutes les heures florentines.

Bien entendu, je ne peux pas dire avec qui elles dansaient. Je sais qu'elles dansaient au son d'un tintamarre de nègres. La mode... et puis qu'importe ! Cette musique barbare n'étouffait pas leurs charmes. Ces femmes passaient, se croisaient. Je goûtais le bonheur d'avoir à moi, sans un voyage, ce que la terre a de plus beau pour toucher le cœur d'un homme. Soudain, j'eus la sottise de me dire — on ne sait sous quel vent nos idées lèvent en nous — qu'il y avait tant de beauté qu'à la fin c'était trop, peut-être une tentation. Quoi ? J'admirais d'un même élan Grèce, Espagne, Palestine, Italie ! Qu'y entendais-je ? N'était-ce pas autant de mirages pour moi ? Mon cœur n'avait-il pas des mouvements enfantins, comme celui des pédants aux commissions de Genève ? Enfin, n'allais-je pas croire à la douceur du

monde, à cause de quelques femmes, sous des lumières ? La vie n'est pas un bal. Méfions-nous qu'un bal nous instruisse sur la vie. Le plus éclatant n'est qu'une mêlée.... comme la Société des Nations ! Je ne venais, celle-là, de l'oublier qu'un quart d'heure : je la retrouvais... pour penser à toutes les guerres de Grèce et à leurs milliers de morts en revoyant mes deux grecques ; aux hécatombes des juifs, quand la fille de Jephté repassa de son pied dansant ; à cette terre d'Italie gorgée de sang, quand la belle florentine de nouveau s'approcha. Je songeais que tant de chaleur et d'animation marquaient surtout l'instinct passionné de toutes ces races. Et je vis une Roumaine qui était comme un hymne à sa propre nation. Je vis une bohémienne, enflammée et dorée, qui sans souci de la musique noire, frappait de son petit talon sur le rythme de son cœur, celui de son pays ! Ah ! la paix, selon les pasteurs d'Oslo ! Il ne suffit pas d'endormir les vivants. Quand ils dorment, ils rêvent des morts, et ils s'éveillent, les yeux pleins du passé. Sous terre, le passé, sous terre ! Mais comment l'enfoncer assez ?

Je n'ai pas conscience d'avoir émis cette question-là tout haut ; je vis des yeux de femme se poser sur les miens, comme pour y répondre. Je ne l'avais pas remarquée encore. Elle était peut-être la moins éclatante de tout le bal, mais, d'un charme si paisible, d'un visage touché de si tendre intelligence, que je m'écriai : « Elle est

française ! » J'étais près d'un attaché d'ambassade, qui me dit : « Elle est de Lyon ». Lyon je comprenais maintenant : elle avait des yeux de la couleur de la Saône, quand on la regarde avec amour, sous deux sourcils honnêtes, au bas d'un front si droit. Je ne peux dire la sagesse de sa taille un peu droite, elle aussi. Enfin... il semblait bien qu'elle eût près de quarante ans, l'âge où les femmes méritent qu'on soit tendre avec elles, parce qu'elles ont de la fièvre dans leur sourire pour nous. Mais, le visage de celle-ci marquait tellement de raison !

Dans la danse, les belles juives consentaient à ce qu'on les entraînaît, tout en gardant leur air hautain. La Suédoise avait le pied lent et la tête renversée. Les Espagnoles fougueuses emportaient leurs danseurs. La petite Grecque, qui tournait en souriant, avait posé son sein menu sur la large poitrine de son compagnon. Et la Lyonnaise... était mieux qu'aucune autre : chaste mais généreuse ; car on la voyait prendre un honnête plaisir en en donnant.

J'avais craint de m'égarer : les yeux de cette femme me donnaient une leçon. Je ne voyais pas chez elle l'imprudente véhémence des autres races. Elle ne pouvait entraîner ni à la colère ni à l'utopie. Les lumières trop brillantes devenaient un rayonnement dans ses prunelles. Le trop de chaleur du bal mettait une simple fleur à son sensible teint. Tout chez elle revivait en sagesse.

Je ne demandai pas qui était son mari, si elle avait de grands fils ? Ses yeux disaient les joies et les peines de toute vie. Elle était une Française harmonieuse dans l'épreuve. Je ne crois pas que j'oublierai, quand la danse s'arrêta, comme elle posa ses pieds sur le parquet brillant. Ils posèrent sans peser ; tandis que la main s'envolait de l'épaule de son danseur. Je m'aperçus que celui-ci n'était autre que mon attaché d'ambassade. Il la salua sans la quitter ; et il lui dit pour la garder :

— Est-ce que la S. D. N. vous intéresse, Madame ?

Alors elle lui donna ses yeux, pleins de bienveillance ; puis elle eut un sourire d'une si subtile lumière, que je sentis qu'elle dirait une chose inoubliable pour nos cœurs.

— Oui, fit-elle. Mais.... il y a trop d'étrangers.

Chère femme ! Chère femme de chez nous, passionnée et modeste, d'un mot comme d'un regard elle faisait tout comprendre ! On voyait la destinée des hommes, irrévocable. Ils voudraient aller contre, ils s'agitent, ils pérorent, et ils ont en eux-mêmes — ces yeux le disaient assez — deux sauvegardes, plus sûres que ne pourra jamais l'être la plus magnétisante Société des Nations : la fierté et le courage.

Mais ce sont deux vertus dont se méfie la Démocratie ; car elles fleurissent et elles rayonnent

grâce à l'Armée et à la Religion, ses deux bêtes noires. Un soldat, un croyant, prétextes à hausser les épaules pour des ministres, civils et libérés ! C'est la Société des Nations, avec ses professeurs, qui satisfait leur âme électorale. Ils prétendent qu'ainsi le veut l'électeur. Ce n'est pas exact. Il n'y a rien de décisif. Nous vivons une époque de contradictions saugrenues. Le soldat nous a sauvés et nous rejetons le soldat. Cette bêtise a permis à l'administration de Genève de s'établir, d'asseoir des centaines d'employés ; y aurait-il demain dix guerres ensemble, rien ne les empêchera plus d'être assis. Voilà le résultat pratique. Dans le domaine des idées il n'y en a aucun. En dépit de ce qu'affirment ses représentants, l'Opinion publique n'est pas fixée. On s'en est aperçu à la mort du Maréchal Foch. Cette minute de notre Histoire m'a mieux éclairé que toutes les méditations sur la vanité des pédants et la santé des peuples. Je ne chercherai pas à ce livre de conclusion meilleure.

Sitôt que le Maréchal eût rendu le dernier soupir, ceux des politiciens de qui l'on attendait une parole, dirent dans le langage de Genève : « Il eut son heure. Il fut illustre ! ». Quelle surprise, le lendemain, quand ils lurent dans les feuilles que sa victoire était présente ! Bien plus, voici que le long de la rue de Grenelle, le peuple de Paris se rangeait pour venir saluer le vainqueur, une dernière fois, sur son lit de mort. Un homme

en tenue de guerre descendit d'une auto. C'était le Roi des Belges, qui défiant le protocole, accourait de son pays, plein d'émotion.

La mare à grenouilles parlementaires frissonna.

— Pas de parade ! Pas de parade militaire ! chuchotaient les ministres qui pensaient à la Commission du Désarmement, aux instituteurs, aux Loges.

— Tout, dit Herriot, doit se passer dans la conscience des peuples !

Programme tentant. Si les funérailles de ce grand français pouvaient se dérouler dans les fors intérieurs !

Mais ce n'est qu'un rêve. Le peuple innocent demande où passera le cortège ? Exposera-t-on le Maréchal sous l'Arc de Triomphe ? Aura-t-il les honneurs des Invalides ? Il faut répondre, et envisager de fâcheuses réalités, car toute cérémonie vous a des airs d'ancien régime, déplaisants pour nos démagogues sans tradition. C'est donc dans le malaise qu'ils délibèrent. Tout en accordant ils restreignent, et ils reviennent avec crainte sur chacune de leurs craintives décisions. Il s'agit de réduire cette grandeur, d'être pacifistes en enterrant ce soldat, de donner un tour laïque aux obsèques de ce chrétien, enfin d'apaiser le mal d'envie d'innombrables sales bêtes, qui votent, font et défont les fortunes politiques.

Quand Hamlet meurt, dans le duel fatal, ce sont

ses compagnons d'armes qui glissent sous lui leurs boucliers, et de toute leur âme enlèvent son corps, sur leurs épaules, tel un trophée. Il n'y a pas de mot de la fin, qui puisse valoir ce geste : on voit monter le corps du héros !. Foch a sauvé la France, mais n'a pas eu pareil honneur. Ce sont des employés des Pompes funèbres, coiffés de casquettes cirées, qui l'ont pris. On espérait au moins qu'ils le poseraient sur un affût : ils l'ont glissé dans un fourgon, ainsi qu'ils auraient fait d'un banquier international. Painlevé était là qui constatait. Ce fourgon est parti pour l'Arc de Triomphe, où il eût fallu dresser un catafalque, pour que de loin comme de près, le peuple assemblé eût une vision de la gloire. Le cercueil fut placé sur un affût, à ras de terre. De la journée personne ne le vit. Painlevé était là pour approuver.

Cinquante dragons l'avaient accompagné, qui disparurent tout de suite. Vingt-cinq fantassins venaient de le saluer. « Demi-tour droite ! » On les emmena en hâte. Je les ai vus filer : ils avaient le dos rond des soldats qui viennent d'exécuter un homme. Des Champs-Élysées, de la place de l'Étoile, des avenues qui y apportent la grandeur de leurs noms, on ne voyait plus que des sergents de ville, des agents cyclistes, des gardes de Paris, uniformes et têtes de police : on aurait pu croire à un accident. Jusqu'à midi, durant trois heures, les autos avec leurs trompes barbares, les tram-

ways, cette vulgarité, tournèrent sur la place autour du mort glorieux. L'Arc de Triomphe n'avait aucune décoration. Il faisait un temps éblouissant : le printemps sensible était venu pour atténuer le deuil, mais de deuil il n'y avait pas trace. Un Anglais, près de moi, murmura : « C'est une pitié pour un grand homme.... »

Le peuple vint en grand nombre. Ne sachant pas bien ce qu'il attendait, il ne sut pas dire sa déception. Pourtant, j'entendis une femme soupirer :

— Qu'est-ce qui manque ?...

Une grande dame, que j'aime pour le feu de son esprit, lui répondit :

— Il manque la Gloire et Dieu... Il faudra vous en retourner, ma pauvre, avec votre cœur sur les bras !

A la nuit, la corniche de l'Arc de Triomphe s'éclaira d'un trait de feu tricolore, comme pour les réjouissances du 14 Juillet.

Les Champs-Élysées paraissaient en fête. Les cafés avaient sorti leurs buveurs et leurs boissons, qui jusqu'à la chaussée remplissaient les trottoirs. Des magasins d'autos et de chaussures étaient illuminés. Ce gouvernement d'hommes libres n'avait pas songé quelle indécence ce serait de laisser la publicité s'étaler ce soir-là. Les promeneurs, insoucians, allaient et venaient : ils montaient jusqu'à l'Étoile ; là ils se heurtaient à une foule si dense qu'ils redescendaient.

C'est à onze heures que le corps du Maréchal devait quitter l'Arc de Triomphe, et être porté à Notre-Dame. La famille, prétendaient les ministres, avait eu peur d'une nuit trop inclemente pour ceux qui devaient le veiller. Depuis huit jours on vivait dans un air de printemps. Ce ne fut qu'une lâcheté de plus. Que redoutèrent ces gens-là ? Des orgies, comme la nuit où le corps d'Hugo fut exposé ? Qu'ils soient contents ! Le soir du 24 Mars fut sans folies et sans étreintes. Lumières, banalité ; on nageait dans l'indifférence. Cherchant l'ombre et la solitude, je descendis près de la Concorde. Là, plus de boutiques, peu de monde, des ténèbres.

Il fut bientôt onze heures. De la Seine un coup de canon partit ; et la lune parut au-dessus des arbres, comme pour mettre au moins dans cette veillée quelque mystère. Les autos cessèrent de passer : on venait d'établir un barrage. Les passants se rangèrent sur le bord du trottoir.

Je m'avançai sur la chaussée. L'Arc de Triomphe s'était éteint ; une voix prononça : « Ce doit être qu'Il est parti ! » Et nous remarquâmes une bande de feu qui barrant l'avenue, descendait. On comprit que c'était des cavaliers porteurs de torches. Dès lors on attendit sans bouger. Le canon tonnait. Une fois de plus on sentit la beauté de cette avenue unique au monde, pour un passage glorieux.

— Mais, dit quelqu'un, ils sont sur nous !

C'était vrai ; on entendait le pas des chevaux ; personne ne s'était rendu compte. On s'écarta ; et ils arrivèrent brusquement sur notre silence et notre immobilité.

Ils pouvaient être une centaine de dragons, hauts sur leurs bêtes, qui les secouaient dans un bruit de galop, de gourmettes et de sabres. Nous les vîmes par un coup de canon prendre une brusque beauté. Le bond du cheval qui s'effraie, le cavalier qui le retient, la mêlée de ces bêtes sensibles et de ces soldats emportés, ce fut dans l'ombre, une impression de terreur, s'apparentant avec la mort.

Mais qu'elle fut brève ! Dans la nuit nous cherchions de tous nos yeux. Où était-il, Lui ? Quel serrement de cœur !

Derrière ces cavaliers on attendait son cercueil sur un affût, traîné dans la rumeur farouche de l'artillerie : on aperçut, sinistre, trop court, orné d'une galerie argentée, le funéraire fourgon automobile. Ils avaient recommencé l'inconcevable impiété du matin.... en l'aggravant. Ce fourgon, sur son avant, supportait un coupé : ils l'avaient éclairé ! Le petit-fils du Maréchal y était assis. Grand adolescent pâle, tête nue, perclus de douleur et de gloire, on le voyait, et on avait honte de le voir, ce pauvre enfant !

Des autos suivaient, mécaniques, insensibles. On y entrevoyait des ministres, des officiers, des officiels. Quelques gardes à cheval fermaient le

cortège, qui semblait être d'un supplicié, dont on enlevait le corps pendant la nuit.

J'étais désolé. Je quittai l'avenue, je traversai la Concorde. La foule s'en allait avec moi. « Que peut-elle penser ? » me disais-je.

Je m'arrêtai devant la Chambre ; je n'avais plus le goût de rentrer à pied : j'attendis une voiture. Une femme, dont le visage était triste, la main sur le bras de son mari, dit à mi-voix, de la voix du cœur :

— Les misérables !

Le mot n'est pas excessif. Il venge à peine les âmes pour qui la vie sans la grandeur est invivable ; et il désigne l'instituteur syndiqué, l'homme des Loges, le député radical, l'expert de la Société des Nations. C'est le Maréchal Foch qui a sauvé le pays ; ce sont ces larves qui traînent sur lui.

Mais la nature est la plus forte. Les âmes ne sont jamais tout à fait tuées. Est-ce que le peuple de Paris, le matin du 25 mars, pensait à Genève ou aux ministres, quand, dans le soleil, il descendit vers Notre-Dame et les Invalides, pour voir les funérailles de celui qui après quatre années de ruines et de tragédies, permit en domptant l'Allemand, ce cauchemar des Français, de respirer, de rire, de survivre. L'homme qui s'en va, un escabeau sur l'épaule, la femme qui suit traînant l'enfant, savent que c'est le Maréchal qui a fini la guerre, qu'on le mène au tombeau, que ce

doit être admirable. Et ils se dépêchent pour bien voir.

Je ne suis pas un intellectuel : je n'aime pas tourner la vérité jusqu'à ce qu'elle devienne une erreur. J'ai pensé comme le peuple ; j'ai fait ce qu'il faisait ; je me suis mêlé à lui. Mais où aller ? Je n'hésitai pas. Il y avait une place qui s'imposait, parce qu'elle est la plus belle de toutes. Le grand moment du parcours, sans doute possible, devait être la traversée de la Concorde, le défilé au pied des palais de Gabriel, dont les sommets s'ornent de trophées, la minute où cette pompe militaire funèbre, se déroulant avec une majesté que lui prêterait la place, tournerait pour s'engager, entre les chevaux de Marly, dans les Champs-Élysées.

C'est là que je me rendis. La terrasse des Tuileries, les fontaines, les statues des villes de France, les balustres qui les relient, le moindre trottoir un peu élevé étaient remplis d'une foule serrée, qui déjà ne bougeait plus. Tous ces gens avaient l'illusion qu'ils verraient ; mais ils ne virent que l'ensemble, c'est-à-dire rien ; car c'est le détail qui émeut, qui fait chavirer le cœur, qui laisse une vision pour toujours. Je me rappelle deux bonnes sœurs avec des orphelines. Elles avaient installé les petites filles prudemment, à trois cents mètres derrière la foule, et pour compenser la distance, les avaient fait grimper sur des bancs. Les unes comme les autres

souriaient d'espoir. Foi magnifique pour qui la réalité ne compte pas !

Les toits de l'hôtel Crillon, de l'Automobile-Club, du Ministère de la Marine étaient couverts de spectateurs qui se croyaient privilégiés : ils ne devaient pas voir davantage ; ils ne virent que ce que nous voyions en les voyant, des humains ayant l'aspect de fourmis. Il faut être de plain pied avec un cortège, pour apercevoir les visages de ceux qui passent ; car ce sont les yeux, les bouches, c'est la pâleur des traits qui expriment la gloire et le deuil. Et puis, ce n'est qu'au cœur de la foule, qu'on peut sentir par la pression, les remous, l'effort que chacun fait lorsqu'il se tend pour voir, combien le peuple est encore simple et sain dans sa curiosité et son admiration.

Je n'ai pas entendu, ce matin-là, un mot malsonnant. Ayant d'avance choisi ma place, j'y allai tout droit, sans choisir au milieu de qui je serais. Je me trouvai entre des hommes du peuple, des bourgeois, un amoureux qui serrait de près une belle fille, et voulait par amour lui faire voir une belle chose. Tout ce monde s'écrasait avec conscience sur une dizaine de rangs, et il n'y avait personne qui ne fût la raison même, personne pour jouer des coudes, pour piétiner le voisin. Un grand diable, portant au bout d'un cou sans fin une tête débonnaire, jugeait au-dessus de nous de la situation, avec un bon sens, une tendre malice, une charité, qui symbolisent l'esprit de

Paris. Il était à la fois sérieux et plaisant, d'un sérieux qui se gardait du solennel, d'un plaisant que son air pince-sans rire préservait de la vulgarité. Il avait annoncé son nom et son état : Alexandre La Fortune, ébéniste. On vivait un jour de confiance : il fallait se livrer, se connaître. Comme quelqu'un remarquait : « De ma place je ne verrai rien ! » il avait dit d'une voix très calme : « Si chacun y mettrait seulement un petit peu de soi, tout le monde il pourrait voir. » Les visages s'étaient tournés ; il avait repris : « Le premier rang n'a qu'à se coucher, le second à se mettre à genoux, et le troisième se baissera. » Plaisantait-il ? On avait ri. Il s'accordait avec le ciel, qui ni triste ni lumineux, était devenu doux et voilé.

Personne ne suivit ses conseils ; sa cervelle marchait ; il imagina d'interpeller un garde à cheval.

— Anatole... appela-t-il doucement.

L'autre ne se tourna pas.

— Marius ! fit-il vivement.

Insensibilité.

— Eugène !

Troisième appel sans résultat. Alors il hocha la tête :

— Comment peut-il s'appeler ?

D'une voix discrète, il essaya :

— L'homme au cheval...

Le garde entendit.

— A la bonne heure ! fit Alexandre. Il comprend

quand c'est qu'on l'appelle par sa bête !... Eh bien, petit, écoute donc : il y a là un enfant qui n'est ni de moi, ni à moi, mais qui voit rien ; et c'est un jour où faut voir. Si on te le passait, pour le mettre à tes pieds, pourrais-tu garantir, avec ton canasson, de pas monter sur les siens ?

L'homme au cheval fit un signe :

— Passe le crapaud.

Alexandre La Fortune plongea dans la foule, et en tira un petit bout d'homme, que d'une main vigoureuse il enleva par-dessus les têtes. Père et mère ne furent pas consultés ; mais tout le monde était attendri ; et je songeai qu'Alexandre La Fortune est de la race que l'Allemagne appelle impérialiste, et que les pasteurs nordiques, dans les Commissions de Genève, ont hâte de réformer.

Comme on entendait une rumeur, la foule se dressa sur ses pieds.

— Je vais vous soulever, dit l'amoureux à la belle fille.

— Madame peut s'appuyer sur moi, fit de l'air le plus modeste Alexandre La Fortune.

Puis il ordonna :

— Que personne ne pousse, et que tout le monde se taise !

Il fut obéi sur-le-champ, mais rien ne vint. La foule reprit de l'assise et de l'équilibre. Les plus petits étouffaient. Sur cette seule place de la Concorde il pouvait y avoir dix mille personnes.

— Combien vous croyez qu'on peut être ? dit une bonne femme.

Alexandre La Fortune eut un regard circulaire ;

— Si ça vous fait plaisir, dit-il, on peut commencer à compter, mais ça sera long...

Un tel mot guérit de tous les cuistres. J'aurais passé sept ans à Genève, je me serais senti soudain aussi léger qu'une mouette du lac !

Nouvelle rumeur ; nouveau redressement ; et on perçut cette fois les trompettes de la Garde.

— La paix ! fit Alexandre à son troupeau dompté.

Il n'y eut pas une bousculade ; on se portait les uns les autres. L'amoureux reprit la belle enfant. Les soldats, qui faisaient la haie, présentèrent les armes. Et nous commençâmes de voir ce que nos cœurs attendaient.

Je dis bien nos cœurs : on le comprit au silence, chargé du souffle de dix mille bouches sans voix. Il n'y a rien de plus poignant qu'une foule qui se tait : c'est qu'elle est dominée. Or, elle ne peut l'être que par un miracle ; et le plus merveilleux de tous est un grand homme.

Le Maréchal Foch, vainqueur, allait passer dans son cercueil. Il venait de Notre-Dame, d'où des prières étaient montées à la recherche de son âme, et on portait son corps aux Invalides, ce lieu de gloire et de repos. Événement où tout était grand, où tout devait être inoubliable. Et ce fut bien cela. Ceux qui l'ont vu l'ont dans

les yeux pour la vie. Il n'y a qu'à leur dire :

« Vous souvenez-vous ?... »

« Vous souvenez-vous des Gardes qui s'en venaient les premiers, si émus qu'on les vît d'abord ! Gardes « municipaux », ils auraient pu décevoir : ils emportèrent les cœurs d'emblée, dans le monde des morts où tout glisse, assourdi. Ils avançaient comme des fantômes. Ils maîtrisaient leurs bêtes, et suspendaient leurs souffles. Ces chevaux, qui ne sont qu'élan, marchaient d'un pas retenu, et les trompettes de cuivre, dont la fanfare est triomphale, lançaient dans l'air voilé quelques notes déchirantes. L'esprit le plus pauvre aurait compris l'annonce du drame dans la victoire... »

« Ensuite, vous souvenez-vous de ces troupes, artillerie, infanterie, des tambours sous leurs crêpes, et de ces visages de jeunes soldats, naïfs et graves, aux vingt ans brusquement assagis ? Avez-vous dans les yeux les fusiliers marins, songeant à leurs aînés, à cette marche à la mer précipitée par Foch ? Ils rendaient les honneurs en marchant. »

« Vous souvenez-vous des Polytechniciens, minces et pâles, bataillon spirituel, qu'on voyait s'avancer dans un enchantement douloureux. Car chacun d'eux rêvait : « Il fut des nôtres. Et si le destin m'aidait, peut-être que moi aussi..! » C'était l'image des désirs les plus hauts, que cette pâleur vibrante sur cette jeunesse d'élite. »

« Après tant d'âmes françaises, vous souvenez-vous de l'étrange beauté du corps anglais, cérémonieux, impénétrable. Sous les bonnets à poils, anachroniques et démesurés ils étaient des revenants. On se disait : « Ce sont les mêmes, qui défilèrent jadis aux funérailles de Wellington ! » Immuable Angleterre, ils en étaient la pompe, avec tant de maigreur dans le respect, de si vifs uniformes, une si aigre musique, que c'était presque trop cette obsédante présence, et qu'on voulait de nouveau revoir... du surnaturel !

« Alors, vous souvenez-vous de ce qui venait derrière eux, des drapeaux de notre armée, deux cents drapeaux portés ensemble, évoquant la misère et l'héroïsme, ces deux faces du mérite des hommes. Et comme ils frissonnaient !

« Vous souvenez-vous de la croix en or et des cardinaux pourpre, qui représentaient des cathédrales et des siècles de prières ?

« Et lui enfin — lui, le grand homme dans son étroit cercueil, sur un affût que traînaient six chevaux, précédés de son cheval d'armes.

« Sa famille, ses amis suivaient, portant dans leur mémoire endolorie l'attendrissant souvenir de l'avoir vu chaque jour faire des choses ordinaires.

« Et puis, vous souvenez-vous... »

Hélas, il vaudrait mieux dès lors ne plus se souvenir... il n'y eut ensuite que des civils pour suivre ce grand soldat. Il était entraîné vers la

Gloire par l'Église et l'Armée qu'il avait tant servies. Il traînait après lui des malheureux qui refusaient de le servir.

J'excepte le Président de la République. Comment s'appelait-il ? N'importe ! Il était digne, mais il faisait peine, tant était grande sa solitude. Le cheval d'armes était tenu, tandis que ce Président marchait tout seul, en ayant l'air d'errer, à quinze pas d'on ne sait quoi, précédant on ne sait qui. Il jetait les yeux à droite, à gauche. Devait-il aller plus vite ? Sur qui régler son pas ? Aux Champs-Élysées il ne sut pas tourner. Est-ce donc le chef civil exigé par le peuple ? Le peuple ne rêvait qu'à son chef militaire. C'est pour lui qu'Alexandre se vit contraint de crier :

— Du silence ! C'est encore l'enterrement !

— Etes-vous las, mon chéri ? Laissez mes pieds se poser... murmura la belle fille à l'oreille de son amoureux.

Les ministres passaient. Barthou, Briand, Chéron, têtes comiques d'un répertoire de drame. Chéron, matois, calculait derrière cette gloire ce que la Normandie peut fournir en fromages.

« C'est encore l'enterrement ! » avait dit Alexandre.

Cet homme-là ne dit que des choses profondes. L'enterrement... après les funérailles, le grouillement de tous ceux que Foch traînait... et qui se sentaient tirés ! Ils prenaient l'air goguenard : ils devaient marcher quand même. Ah ! il y eut

plus laid que les trois que j'ai dits ! Ce fut le troupeau des parlementaires, pavoisés de leurs écharpes, bedonnants et redondants. Ils passèrent, chapeau sur la tête, au milieu de la foule découverte. Entre le ciel et la ville, accompagnant le cortège, un voile de brume s'était glissé, en accord de tristesse et de respect avec les âmes, qui dans le silence étaient aussi voilées, comme les tambours et les candélabres. Sous le ciel étouffé, tout Paris était muet. Lorsque ces gens passèrent, on entendit leurs voix avec leurs pieds.

Ce fut Herriot le plus détestable. Il geindra, il pleurera et il démentira. Je sais comment je l'ai vu. Je l'ai vu découvert malgré son irrespect, parce qu'il promène du ventre, et que le sang lui monte aux oreilles, dès qu'il marche. J'ai vu son air électoral, ce clignement d'œil au peuple, d'œil calin qui disait : « Bien sûr, nous pensons tous ce qu'on doit penser d'une telle parade ! Mais il y a la famille... et les mutilés... » Alexandre La Fortune, ébéniste à Paris, fit simplement ce qu'il fallait faire : il se détourna. Pas de violence ; il ne s'indigne jamais ; il connaît la raison des choses ; il dit :

— Voilà... Maintenant, ça n'est plus rien !

Le foule sur ce mot se desserra.

Et je partis...

J'avais malheureusement de l'Herriot plein les yeux. Comment me débarrasser d'une telle image ?

Aucune promenade, aucun poète ne pourront l'effacer. Elle illustre ce que j'ai vu à la Société des Nations, le mépris de la spiritualité, le mensonge pharisaïque, l'indécente adoration des puissances matérielles.

Je sais que lui-même ne le croira pas. Il croit qu'il est l'esprit. Il affirme : « L'armée, la religion, vieilleries, barbaries ! Moi, démocrate laïque, suis le fin du fin ; l'intelligence libérée. » Mais lors qu'il a tourné à la Concorde, c'est-à-dire quand il s'est mis un peu plus de travers encore que d'habitude, sa grosse tête, à la fois brutale et bonne fille, a ronronné : « Quoique soldat, ce Foch fut honnête homme. Et quoique religieux, il ne fut même pas trop bête... » Ah ! grand merci de ces concessions, qu'il consent pour la dernière fois ; car il n'y aura plus de gloire, puisqu'il n'y aura plus de guerres... grâce à Genève !

Admirable butor, c'est lui la force brutale. Et ce sont les soldats les forces spirituelles, puisqu'ils savent noblement respecter la grandeur.

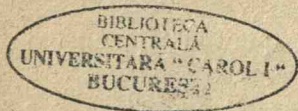
La foule d'instinct fut avec eux : elle les admirait en silence. Mais lorsque ce gros homme, en passant, expliqua ce qu'il tenait de l'Ecole Normale, la foule dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » et elle partit.

Elle avait le même dépit que moi, quand j'ai quitté Genève.

Ce sont des Herriot là-bas. Il ne s'agit pas de savoir si la Société des Nations vivra, rendra

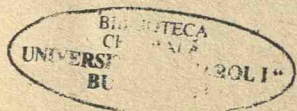
des services hygiéniques, scientifiques et laïques. C'est possible. Je m'en moque ! Libre aux autres de ne pas s'en moquer. Il y a eu assez de révolutions : on ne peut plus empêcher personne d'être vulgaire. Celui qui claque de peur a le droit d'avoir du monde une conception fétide. Mais de même que j'ai quitté la Concorde pour ne plus voir les parlementaires et leurs faces qui appellent l'émeute, de même j'avais laissé Genève pour fuir tous ces pions pacifistes, dont la prédication excite les peuples de proie. Tôt ou tard, un jour ou l'autre, une nation en colère les pendra haut et court. Si l'on aime fortement la paix, il n'y a qu'à rêver à Foch, homme de guerre. Il se trouve que c'est à lui et non aux professeurs, que nous devons de pouvoir vivre, quelque temps encore, avec des mœurs humaines.

Paris. Avril 1929.



TABLE

I. — Les Vedettes.....	9
II. — Les Têtes vides.....	85
III. — Les Fonctionnaires	159



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 MAI 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).